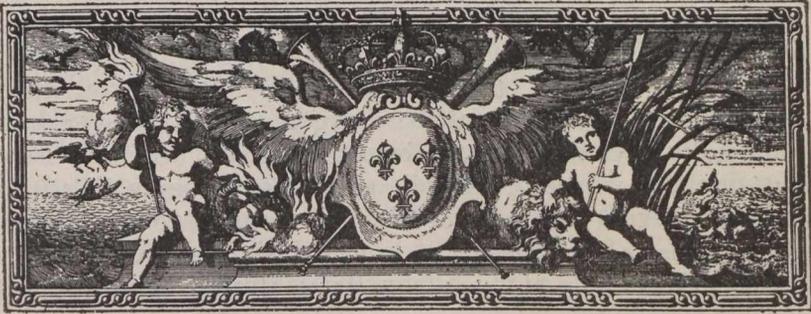




Portrait de MOLIERE
en costume de théâtre, role de Sganarelle dans l'Ecole des maris.



Quelques Aperçus sur Molière

LA DERNIÈRE PIÈCE DE MOLIÈRE



N l'a dit souvent, la comédie de Molière est triste, parce qu'elle est profonde. Elle nous découvre jusqu'à la moëlle les misères humaines. Nous en rions tout d'abord, mais, en y réfléchissant, nous trouvons cela moins que gai.

Prenons par exemple "le Malade Imaginaire," cette pièce qui nous étale toutes les souillures de la guenille humaine et les retourne au grand jour. Est-ce donc un si beau spectacle que cet Argan, souffrant, comme un damné, dans sa maison qui est un enfer ! Il est la proie d'une mégère qui le dépouille avant qu'il soit mort, et le jouet d'une servante qui l'assourdit de son bavardage. Tandis que l'hypocrite Béline sucre sa tisane, bassine son linceul, et borde sa bière, l'effrontée Toinette se moque de ses tortures et le berne, sur les draps même de son lit funèbre. D'un côté des larmes de crocodiles et des grimaces de pleureuses à gages ; de l'autre un gros rire goguenard et des lazzi sans pitié.

Et cette bande noire d'apothicaires et de médecins, pareils à

des corbeaux voltigeant autour d'un cadavre, est-ce donc un spectacle si agréable et si gai? Est-ce bien gai de voir arriver les Diafoirus, les Fleurant, les Purgon, armés d'une seringue, comme d'une couleuvrine, la bouche gonflée d'oracles funestes, faisant siffler sur cette tête débile, tous les serpents d'Esculape, et passer devant ses yeux ahuris, les noms de toutes les maladies, depuis la bradypepsie et la dyspepsie jusqu'à l'hydropisie et à la privation de la vie, à laquelle M. Purgon le condamne en dernier ressort?

Est-ce donc une scène si bouffonne? N'est-elle pas plutôt propre à vous faire courir le froid dans les veines en entendant ce croque mort débiter ses litanies funéraires? Il est vrai que le malade n'est qu'Imaginaire.

Mais, un jour, hélas! (et c'était la troisième représentation de la pièce), il arriva que le malade fut trop réel, et ce malade ne fut autre que Molière lui-même, jouant le personnage d'Argan. Certes, ce jour-là la Comédie dut se changer en un drame pathétique, s'il en fut.

Représentons-nous le poète, mortellement malade, s'enveloppant de la camisole grotesque d'Argan, qui prend déjà sur lui, des plis de linceul. Il monte en chancelant sur les planches, et le voilà paradant dans une farce, qui nie la maladie, et qui se moque de la mort. Le voilà, jouant, aux éclats de rire du parterre, la répétition de son agonie. Le rôle l'opprime, le sang l'étouffe, les sueurs de la dernière heure baignent ses joues fardees; la comédie prend de scène en scène une réalité effroyable. Les quolibets et ses sarcasmes se retournent contre lui avec une poignante ironie.

Au troisième acte, Béralde, pour guérir Argan de ses chimères, lui conseille d'aller voir quelqu'une de ces pièces de Molière. Argan s'emporte et s'écrie: "Par la mort, nom de diable! Si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence, et quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirais: Crève, crève! Cela t'apprendra, une autre fois à te jouer de la Faculté."

Imaginez le sens cruel de ces moqueries débitées par Molière

mourant, et quel accent devaient prendre ces horribles cris sortant de cette bouche en sang, de cette poitrine déchirée!

C'en est fait, il va subir la mort sans secours qu'il s'est prédite à lui-même. Le ballet de médecins et de matassins, qu'il a déchaîné, tourne autour de lui, comme la ronde de la Danse Macabre. Au moment où il prononce le "*Juro*" du serment bouffon, une convulsion le saisit, le sang jaillit de ses lèvres... Molière se meurt, Molière est mort!

Cette comédie réveille naturellement le terrible écho de l'anathème de Bossuet: "La postérité, dit le grand évêque, saura la fin de ce poète comédien, qui, en jouant son "Malade Imaginaire," reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit le dernier soupir, au tribunal de Celui qui dit: "Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez."

On reste ébloui de cet éclair, lancé du haut de la Chaire Episcopale, qui consume la scène, dissipe ses fictions, déchire son rideau et découvre la perspective formidable du "Jugement Dernier." L'arrêt est sévère pourtant.

Peut-être devons-nous avoir plus de pitié que d'indignation pour notre grand et immortel comique. Assurément son théâtre est loin d'être une école de moralité. On peut dire que tout ce qu'il y a de respectable dans le monde, (mariage, paternité, dévotion) y est bafoué. Les beaux rôles sont aux valets et aux servantes, aux Mascarille, aux Sbrigani, aux Scapin, aux ToINETTE, aux Claudine et aux Dorine!

Molière n'a pas aimé l'humanité; il nous calomnie, souvent, il nous désespère, sans compter qu'il se fait le flatteur des passions du Grand Roi! Oh! non, la vie de Molière n'est pas une vie estimable; mais rappelons-nous qu'il fut malheureux et charitable. Il logeait deux soeurs de Charité au moment de sa mort.

Espérons que celui qui compte jusqu'à un verre d'eau donné en son nom, n'aura pas oublié le peu de bien qu'a pu faire Molière.

LE PEDANTISME DE MOLIERE

Que les hommes épris de la grandeur de notre nature et qui, malgré tout, veulent la voir en beau, que ces hommes-là, n'ou-



Molière sous ses costumes de Mascarille et de Sganarelle.
Gravure servant de frontispice à une édition de ses œuvres publiée en 1673.

vrent pas Molière. Car, chez lui, c'est bien la guenille humaine avec toutes ses loques et ses haillons; c'est bien cette pauvre nature blessée avec toutes ses misères, faiblesses et travers.

Ce serait une singulière erreur que de prendre Molière pour un vulgaire plaisant, et croire qu'il n'a songé qu'à amuser les spectateurs en montant sur les planches et en faisant grimacer l'homme! Non, Molière n'était pas un charlatan ou un farceur. Rappelons-nous qu'il avait traduit Lucrèce, ce grand pessimiste de l'antiquité; rappelons-nous qu'on l'appelait le contemplateur, et que sa vie ne fût qu'une longue suite des plus amères déceptions. Comment se fait-il qu'un tel homme n'ait songé qu'à faire rire ses semblables! C'est que si l'on veut y regarder d'un peu près, sous cet incomparable comique, sous cette verve désopilante, il se cache une satire peut-être plus forte que celle de Juvénal. Molière rit pour ne pas pleurer! Mais on sent que le rire est venu là pour refouler ses larmes qui restent à fleur de peau. Et j'imagine qu'elles ont dû mouiller plus d'une fois les pages immortelles, qui vont porter la plus franche hilarité aux hommes de tous les temps et de tous les pays.

Ne savons-nous pas en effet que dans les situations les plus excentriques il s'est lui-même mis en scène?

Oui, les comédies de l'acteur Poquelin sont toute autre chose qu'une suite de plaisanteries et de bons mots. Ce sont des études fouillées et profondes de nos misères, si profondes qu'elles atteignent parfois à une ironie au delà de laquelle il n'y a rien. Ce maître du vieux génie gaulois qu'il avait reçu en héritage des joyeux diseurs de contes, applique son rire implacable aux travers de toutes les conditions, et avec quel relief il nous les étale, et comme à notre tour nous en rions de bon coeur! Heureux si souvent ce n'était pas des choses les plus estimables, et si le respect ne s'émiettait pas insensiblement sous ce large courant de gaieté!

Non certes, ce que Molière a attaqué, il ne l'a pas fait avec des gants de velours, avec la mièvrerie et le style hypocrite de certains impies de notre temps! et ces derniers ne seraient pas loin de trouver ce puissant génie un peu gros, un peu populaire et forain. Le fait est qu'il se montre singulièrement affranchi de toute timidité de pensée et d'expression et l'on comprend qu'il n'ait fallu rien moins que la protection du grand Roi, pour le sauver sinon du fagot, du moins de la Bastille!

Nous ne pouvons évidemment parler de tous les travers aux-

quels Molière a si violemment arraché le masque, et qu'il a mis à nu avec une franchise si audacieuse! Mais disons quelques mots d'une classe de sots qu'il a magistralement ridiculisés et le plus souvent et avec le plus de relief, je veux parler des pédants, ces ignorants qui se croient quelque chose, parce qu'ils peuvent débiter sans cracher, toute une kyrielle de formules apprises par coeur, et qu'ils ne comprennent pas plus que leurs auditeurs. C'est un rire bien franc et bien spontané que nous arrachent leurs ineptes tirades; mais après, pour peu que nous réfléchissions sur ce que nous avons vu, n'y trouvons-nous pas une violente satire; ne trouvons-nous pas très triste cet aveuglement monstrueux de l'homme sur lui-même, et la béate simplicité avec laquelle le monde accepte l'influence de tels fats.

Car hélas! est-il nécessaire de regarder bien loin pour voir que ce n'est là que la réalité un peu grossie transportée sur le théâtre! Enlevez au docteur Pancrace, enlevez à Diafoirus leur chapeau en pain de sucre, et un peu de leur inepte bagout, ne les retrouvez-vous pas dans notre société, esclave des charlatans de toute espèce? Voyons d'un peu près, par exemple, dans le *Malade Imaginaire*, *Diafoirus*, Père et Fils. Certes le personnage est d'une merveilleuse ampleur, et le Pédantisme s'y trouve singulièrement mis en relief. Il nous semble le voir, en arrivant sur le théâtre, s'enfler, déployer l'envergure de ses manches, devenir gigantesque. Comme l'observe Jules Lemaître, l'air satisfait des pédants de tous les temps semble revivre dans sa moue doctorale, dans le pli de ses babines, dans le renversement de son menton gras. Ecoutez avec quelle imbécile solennité il débite à Argan son malade, toute une longue formule de salutation, interrompue par les excuses confuses d'Argan, mais auxquelles Diafoirus ne fait pas la moindre attention, uniquement préoccupé de sa personne. Lui seul compte. "Nous venons ici, Monsieur... Mon fils Thomas et moi... Vous témoigner, Monsieur... Le ravissement où nous sommes... De la grâce que vous nous faites... de vouloir bien nous recevoir... dans l'honneur, Monsieur... De votre alliance... Et s'adressant à son fils: "Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments."

Et lorsque celui-ci, en digne Diafoirus a salué d'une manière

parfaitement inepte, écoutez de quel air assuré il demande à son père : Cela a-t-il été bien mon père ? “ Bene ! Optime ! répond Diafoirus père. ” Ne vous semble-t-il pas entendre parler tous les codes et toutes les conventions par où les hommes ont ordonné leurs rapports sociaux et réglémenté la nature. Mais il faut lire tout l’admirable couplet où le père fait l’éloge du fils : “ Messieurs, ce n’est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j’ai sujet d’être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d’un garçon qui n’a point de méchanceté. Il n’a jamais eu l’imagination bien vive, ni le feu d’esprit qu’on remarque chez quelques-uns ; mais c’est par là que j’ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l’exercice de notre art. Lorsqu’il était petit enfant, il n’a jamais été ce qu’on appelle mièvre et éveillé ; on le voyait toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux, qu’on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire ; et il avait neuf ans qu’il ne connaissait pas encore ses lettres. Bon ! disais-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus mal aisément que sur le sable, mais les choses y sont conservées bien plus longtemps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d’imagination est la marque d’un bon jugement à venir. Lorsque je l’envoyai au collège, il trouva de la peine, mais il se raïdissait contre les difficultés et ses régents se louaient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire, sans vanité, que depuis deux ans qu’il est sur les bancs, il n’y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s’y est rendu redoutable ; et il n’y a point d’acte où il n’aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc, sur ses principes, ne démord jamais de son opinion et poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose, ce qui me plaît en lui et en quoi il suit mon exemple, c’est qu’il s’attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n’a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des

prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine.”

Que ce passage, s'écrie Jules Lemaître, est beau de relief, de ramassement et d'une ironie vraiment forte, pleine et substantielle. On ne peut pas se moquer plus magistralement, ni faire mieux ressortir la profonde imbécillité qui se cache dans ce pédantisme! Avec quel air d'assurance M. Diafoirus doit débiter tout cela. Ce sont des siècles de routine, de suffisance imper-



Molière dans les dernières années de sa vie, par MIGNARD.

turbable et de docilité inepte, d'entêtement orgueilleux et féroce dans le faux, de profonde inintelligence des choses, consacrée et profondément transmise en immuables formules; bref, c'est toute l'énorme sottise humaine, qui semble chanter un hymne triomphal dans ce magnifique couplet atteignant l'enthousiasme lyrique, et où l'éternel pédant se loue lui-même en louant l'éternel Disciple.

Cette page, nous prouve bien que même dans ses pièces inférieures, dans ses farces, Molière reste le grand comique, le profond observateur.

Cette page, en effet, quand on y réfléchit, nous paraît d'une portée presque effrayante. Nous nous demandons instinctivement : est-elle si exagérée ? Le monde n'est-il pas conduit, plus ou moins par Diafoirus, père et fils ?

Ce jeune idiot, qui est devenu si fort et qui a appris tant de choses, sans rien comprendre, ne nous représente-t-il pas une foule de gens qui font loi dans toutes les professions ? Après tout, n'est-ce pas de mots, que le monde vit ? Quels sont les hommes assez hardis, assez passionnés de la vérité, pour aller au fond de toutes ces convenances souvent ridicules, quelquefois coupables, pour demander aux mots et aux faits, ce qu'ils signifient ? Quels sont les esprits indépendants qui ne vivent pas d'opinions toutes faites, ou de conventions tout artificielles ? Et par conséquent, quels sont les hommes qui ne sont pas esclaves de Pédants comme Diafoirus ?

Ne poursuivons pas plus loin ces questions, de peur de trouver que le monde n'est guère composé que de nigauds, et parmi ceux qui règlementent la vie, et parmi ceux qui acceptent cette règlementation ? En tous cas, cela nous donne une idée de l'intelligence de Molière qui peut ouvrir en faisant rire, de si larges horizons sur la vie !



LES MEDECINS DE MOLIERE

PERSONNAGES

Molière.

Mauvillain, médecin.

Blondel, un doyen de la faculté.

La Forêt, bonne de Molière.

SCENE I.

Molière, La Forêt.

Molière

Ma bonne La Forêt je souffre.

La Forêt

Notre maître,

On n'est pas bien portant quand on ne veut pas l'être,
La santé, voyez-vous, c'est tout comme l'esprit,
On en a quand on sait en avoir.

Molière

Comme disent les Turcs.

C'est écrit,

La Forêt

Pour une courte joie

Vous vous mangez la tête et vous brouillez le fofe.
Si j'étais que de vous!....

Molière

Qu'est-ce que tu ferais?

La Forêt

Je deviendrais plus sage, et je me coucherais
De bonne heure.... ou plutôt, sans tambour ni trompette
J'irais me calfeutrer dans quelque maisonnette,
Loin, très loin de Paris, avec un seul valet,
Respirant le bon air et buvant de bon lait.
Je laisserais ici tout ce qui rend morose,
Et puis, je reviendrais le coeur gai, le teint rose,
Reposé, l'oeil plus vif et les membres plus sains,
Et je ferais longtemps la nique aux médecins.

Molière

J'en ai demandé deux qui viendront tout à l'heure.

La Forêt

Les médecins chez nous! Je me sauve.

Molière

Demeure.

La Forêt

Pourquoi faire, Monsieur?

Molière..

Tu les écouteras.

La Forêt

Mais ils vont se gourmer.

Molière

Eh bien! tu les mettras

D'accord.

La Forêt

Je ne suis pas, monsieur, assez hardie.
Souffle de médecin, c'est vent de maladie.
Laissez-moi me cacher, je ne les verrai pas.

Molière

Fuis!.... voici Mauvillain, je reconnais son pas.

SCENE II.

Mauvillain, Molière

Mauvillain

Bonjour, Monsieur.

Molière

Bonjour, asseyez-vous, confrère.

Mauvillain

Confrère ?

Molière

Et pourquoi non? Chacun à sa manière,
 Ne sommes-nous donc pas médecins tous les deux.
 Vous, le Docteur Tant-Pis, moi, le Docteur Tant-Mieux.
 Nous traitons à peu près, la même maladie.
 Vous avez la rhubarbe et moi la comédie.
 Le monde n'est-il pas un hôpital de fous,
 Lucides, par moments, et sensés comme nous,
 Puis soudain, pris d'humeur frénétique ou revêche.
 Votre savoir les saigne et ma raison les prêche.
 Le Codex en achève à peu près deux sur trois,
 Et mon rire indulgent les guérit — quelquefois. —
 N'est-ce pas votre avis.

Mauvillain

Parlons de choses graves.
 Je vous trouve aujourd'hui le front noir, les yeux caves.
 Qu'avez-vous?

Molière

Mais, mon cher, j'ai cinquante ans.

Mauvillain

Très bien.

Molière

Non, pas très bien, très mal, et vous n'y pouvez rien.

Mauvillain

Alors, pourquoi me faire.....

Molière

Ou du moins, pas grand chose.
 Donc, je suis mal portant.

Mauvillain

Et la cause?

Molière

La cause?

Cherchez-la puisque c'est votre affaire après tout.
 J'ai trop vécu, mon cher, et je me sens à bout.
 Mes poumons sont gâtés et mon cœur est malade,
 Comme un tambour usé qui battrait la chamade.
 Ma troupe, mon public, mes travaux, mes ennuis,
 Me font des jours fâcheux et de mauvaises nuits.
 Je n'irai pas très loin.....

Mauvillain

Une bonne saignée,

Le repos, une chère honnête, très soignée,
 Mais frugale pourtant, et simple, un verre ou deux
 De Bordeaux vénérable ou de Bourgogne vieux,
 La Vertu.... J'ai voulu dire la solitude.
 Ne vous effrayez pas, on 'en prend l'habitude,
 Et quand on l'a bien prise, elle dure longtemps.
 Que diable! l'on est pas de fer à cinquante ans.

Molière

Mais, on n'est pas de bois non plus. A vous entendre
 J'ai le corps délabré pour avoir le cœur tendre.

Mauvillain

Vous l'avez dit.

Molière

Après.

Mauvillain

Concluez.

Molière

Je conclus

Que vous me conseillez de vivre en bon reclus,
 De planter là, tout net, mes acteurs, mes études,
 De changer sagement mes sottes habitudes.
 Mais, tous ces braves gens qui peinent avec moi,
 Qu'est-ce que vous voulez qu'ils deviennent?

Mauvillain

Ma foi!...

REVUE CANADIENNE

Molière..

Vous m'ordonnez, mon cher, un régime de moine.
Tenez, j'aimerais mieux prendre de l'antimoine.
Prendre....

Mauvillain

Paix là, monsieur, je me croyais admis
Depuis longtemps, par vous, au rang de vos amis,
Je pensais voir en vous mon client, et mon hôte,
Et vous n'osez nommer l'antimoine à voix haute!
L'antimoine! Monsieur, ne m'interrompez pas,
C'est la drogue du diable et l'agent du trépas,
Du trépas le plus sûr, le plus noir. L'antimoine!
C'est le pire ennemi du pauvre péritoine,
Le destructeur juré du ventre, le bourreau
Des viscères, des reins, du cœur et du cerveau.
L'antimoine, monsieur, ce n'est pas un remède,
C'est un poison. Que Galien me soit en aide
L'antimoine.... Abrégeons ces discours superflus,
Si vous y recourez, je ne vous soigne plus.

Molière

Rassurez-vous, mon cher, je n'ai pas très envie
D'en prendre.

Mauvillain

Évitez-le, vous perdriez la vie
Et mon estime. Adieu, Molière. Dites-moi,
Un dernier mot. — Voudriez-vous parler au roi,
Vous qui voyez souvent ce grand roi, pour mon frère;
Un bon canocicat ferait bien mon affaire,
On me dit qu'il en doit vaquer prochainement
Un petit; vous serez averti du moment,
Et nous comptons sur vous, n'est-ce pas? Je suis vôtre,
Mon frère le mérite autant qu'un autre
Sinon plus. Il l'aura, dites? Portez-vous bien.

SCENE III

 La Forêt, Molière

La Forêt

Ah! que voilà, Monsieur, un drôle de chrétien.
Voyez le beau museau, ce frère de chanoine

Qui sacre comme un diable après son antimoine,
Fait le fier avec vous, comme un Magnificat
Et vous demande ensuite un bon canonicat.

Molière

Un petit.

La Forêt

Les petits sont déjà pas Trédame!....
Pourquoi pas le nommer évêque à Notre-Dame,
Son grand nigaud de frère, et faire tort pour lui
A de bons vieux curés qui n'auront d'autre appui
Que les gueux du quartier nourris de leur aumône.

Molière

On frappe. Recommence à te cacher, ma bonne,
Voici l'autre.

SCENE IV.

Blondel, Molière

Blondel

Monsieur, votre humble serviteur.

Molière

Doyen très aimable et très savant docteur
Approchez, et prenez un siège je vous prie.
Je vous ai fait mander, Monsieur, sans flatterie
Attiré par le bruit de votre grand savoir,
Pour saluer un maître illustre, et pour avoir,
Sur ma pauvre santé, l'avis de vos lumières.
J'ai vu, ces temps derniers, certains de vos confrères,
Mais je les ai trouvés, la plupart — entre nous —
Moins forts qu'on ne le dit. Je m'en remets à vous,
Uniquement à vous, du soin de ma personne.
Elle est en mauvais point, mais je vous l'abandonne,
Faites ce qu'il faudra, tirez tout le parti
Possible d'un pauvre homme assez anéanti
Et tâchez d'obtenir, par vos.... expériences,
Un peu d'allègement à mes longues souffrances.

Blondel

C'est moi, qui suis, monsieur, touché de votre choix.
 Oui, les vieux ont raison. Blanchi sous le harnois,
 Je vous appliquerai l'ancienne médecine,
 Car je hais et maudis la méthode assassine
 De ces évaporés que l'on voit, à présent
 Déshonorer notre art sévère et bienfaisant.
 Donnez-moi votre pouls, monsieur..... Il est fantasque.
 Votre langue.... mauvaise, et vous avez le masque
 D'un homme ravagé par la bile, vos yeux
 Sont jaunis. L'estomac est-il capricieux ?

Molière

Comme ma femme.

Blondel

Bon. Sentez-vous des nausées,
 Et vos digestions sont-elles?....

Molière

Malaisées.

Blondel

Bon cela. Ce n'est rien... Nous vous rebâtons
 Tout à neuf, purgerons, nettoierons, guérirons.
 Nous vous mettrons d'abord, monsieur, à l'antimoine.
 Vous verrez: sa vertu durcit le péritoine,
 Ragailardit le ventre, et refait à nouveau
 Les viscères, les reins, le coeur et le cerveau.

Molière

J'avais cru qu'il était un peu passé de mode.

Blondel

Je tiens, je vous l'ai dit, pour la vieille méthode.
 Nos maîtres, les anciens, ne juraient que par lui.

Molière

Et l'on ne mourrait pas plus souvent qu'aujourd'hui.

Blondel

Je m'en vais maintenant vous prescrire un régime.
 "Primo": Fuyez la scène et délaissez la rime;

C'est un affreux métier que d'écrire des vers,
Et qui traîne après lui, des accidents divers
Dont la liste, Monsieur, serait épouvantable.
"Secondo" : Gardez-vous des plaisirs de la table
Et des autres....

Molière

Soyez tranquille.

Blondel

Dernier point.

Tenez-vous les pieds chauds. Mettez un bon pourpoint,
Quand vous sortez. Chez vous, prenez quelque tisane
Guimauve, quatre-fleurs, violette, pas d'âne.
Je reviendrai bientôt, si vous le jugez bon.
Je suis vôtre.

Molière

Monsieur.

Blondel

Serveur... mais pardon

Vous plairait-il, monsieur, me rendre un bon office.
Vous pourriez, que je crois, m'être d'un grand service,
Près de Monsieur Colbert; il est de vos amis.
Un de mes amis travaille à devenir commis.
Si c'était un effet de votre bonne grâce,
Vous lui feriez avoir une petite place
Dans les fermes du roi. Le métier n'est pas dur,
On besogne très peu pour un profit très sûr,
C'est ce qu'il nous faudrait....

SCENE V

—

Mauvillain, Molière, Blondel

—

Mauvillain

Je reviens. Le chanoine
Dont je parlais tantôt.... (apercevant Blondel). L'antimoine!
L'antimoine, en personne, ici, sous votre toit!
Il vous tuera, monsieur.

.. Molière

Mon cher, pardonnez-moi.
Mais, je ne pouvais pas m'attendre à la rencontre.

Mauvillain

Quoi! lorsque l'antimoine à mes regards se montre!....

Molière..

Calmez-vous.

.. Blondel

Laissez-le divaguer.

Molière

Mes bons messieurs.

Un instant...

Mauvillain

Perruque!

Blondel

Ignare!

Mauvillain

Charlatan!

Blondel

Energumène!

Mauvillain

Ane bâté!

Blondel

Jeune bourrique:

Molière

Peste! vous faites là de belle rhétorique,
Et pour des médecins, vous vous dites des mots!...

Blondel..

Mais, quand j'ai devant moi de ces petits grimauds.....

Mauvillain

Mais, quand j'ai près de moi, de ces vieux imbéciles

SCENE VI

—
 La Forest, Blondel, Molière, Mauvillain.
 —

La Forêt

Tout doux, messieurs, prenez des façons plus civiles
 Ou je vais appeler la garde. Voulez-vous
 Faire croire aux passants qu'on se bat chez nous?
 Monsieur ne va pas bien, sera-t-il moins malade
 Quand il aura, par vous, la tête en marmelade?

Blondel

Taisez-vous, ignorante.

La Forêt..

Ignorante! On ne l'est
 Pas tant que vous croyez. J'ai mon manche à balai
 Dont je sais me servir, quand on gêne mon maître.
 Laissez Monsieur tranquille ou j'ouvre la fenêtre,
 Et j'ameute le monde.

Molière

Allons, tais-toi.

La Forêt

Mais non!
 Ne suis-je pas ici pour tenir la maison?
 On vous drogue, monsieur, et l'on vous assassine
 Et je ne dirai rien!

Molière ..

Retourne à la cuisine.

La Forêt

Non da! je veux rester.

Molière

Messieurs, excusez-là,
 Elle ne sait plus trop, telle que la voilà
 Ce qu'elle doit penser, ni ce qu'elle peut dire.

Blondel

Je quitte la place.

Mauvillain

Et moi, je me retire

Je suis à vous, monsieur

Blondel

Monsieur, comptez sur moi!

Mauvillain

Songez à mon chanoine.

Blondel

Ayez-nous notre emploi.

SCENE VII

—
La Forêt, Molière

—
La Forêt

Les voilà donc partis, ces donneurs de tisanes.
Voulez-vous mon avis? Ces gens-là sont des ânes :
Le jeune ne sait pas ce qu'il dit, et le vieux
N'entend plus ce que l'on dit, voilà tout. Faites mieux,
Notre Maître : Laissez toute leur droguerie.
Ce n'est que bavardage et que sorcellerie.
L'antimoine par-ci, la guimauve par là,
C'est, à vous dire vrai, chanson que tout cela,
Bonnet blanc, blanc bonnet, et vous, monsieur Molière,
Vous êtes simplement.... malade imaginaire.

Molière

Tiens, tiens, mais c'est un titre.

La Forêt

Un titre?....

Molière

Laisse-moi,

Je vais un peu dormir — ou rêver — sur ma foi
 Je cherchais un sujet de bonne comédie,
 Je l'ai. Foin du repos et de la maladie!
 Parbleu, je le sens bien qu'il faudrait dételer,
 Mais je ne suis pas prêt encore à m'en aller.
 La mort ne voudra point de moi qui la fais rire.
 Allons. J'amuserai ma fièvre à la décrire;
 Ma pièce endormira mon mal... et mes ennuis,
 Et je la donnerai, l'an prochain — si j'y suis. —



NOS GRAVURES

Le portrait que nous donnons en tête de ces études sur Molière a longtemps appartenu au cardinal de Luynes, archevêque de Sens, homme de savoir, homme d'esprit, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, où il eut Floreau pour successeur. De la galerie du prélat le tableau, après avoir passé sans doute dans plusieurs mains, devint la propriété d'un amateur de Sens, M. Lorme, qui en fit présent, il y a vingt-cinq ans, aux sociétaires du Théâtre Français, à Paris.

Sur le portrait de Mignard, c'est à peine si l'on aperçoit la moustache si fortement accentuée de notre gravure, mais c'est là une moustache de théâtre, et Molière, à en juger par différents passages de ses pièces, aimait à l'y porter ainsi exagérée.

Quoi ! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage
Et cette large barbe au milieu du visage.

(*Tartufe*, Acte Ier.)

Il s'appelle Sganarelle, mais il est aisé à connaître : c'est un homme qui a une large barbe noire et qui porte une fraise.

(*Le Médecin malgré lui*, Acte Ier.)

Mais ce qui constate le mieux l'irréfutable ressemblance de notre portrait, c'est l'inventaire des biens et du mobilier de Molière, fait après sa mort, document si curieux et dont l'inespérée découverte est due à la sagacité patiente de l'auteur de *Recherches sur Molière et sur sa famille*, M. Eud. Soulié : on trouve dans cet inventaire l'état des costumes de théâtre de Molière, et l'habit de Sganarelle, de *l'École des maris*, y est aussi décrit :

“Un habit consistant en haut-de-chausses, pourpoint, manteau, col, escarcellé et ceinture, le tout de satin couleur de musc.”

Or, cette couleur de musc, *espèce de couleur brune* (Dict. de l'Acad.) d'un ton jaunâtre, très en usage au temps de Molière, est celle du portrait peint ; en outre, la description de l'Huis-

sier priseur répond de point en point à ces vers de Molière, ou plutôt de Sganarelle, dans l'*Ecole des Maris* :

Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
 A ne démordre point de mon habillement
 Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
 Sous laquelle toute ma tête ait un abri commode;
 Un pourpoint bien long et fermé comme il faut,
 Qui, pour bien digérer tient l'e-tomac chaud ;
 Un haut de chausse fait justement pour ma cuisse,
 Des souliers où mes pieds ne seront point au supplice,
 Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux
 Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

Ajoutons enfin que, sauf un changement insignifiant dans la coiffure, le costume de notre portrait est identiquement semblable à celui de Sganarelle gravé en tête de l'édition de ses œuvres publié en 1673 et que nous reproduisons ici.

* * *

Pour terminer ces études sur Molière, nous donnons ici un curieux état des revenus du célèbre comédien.

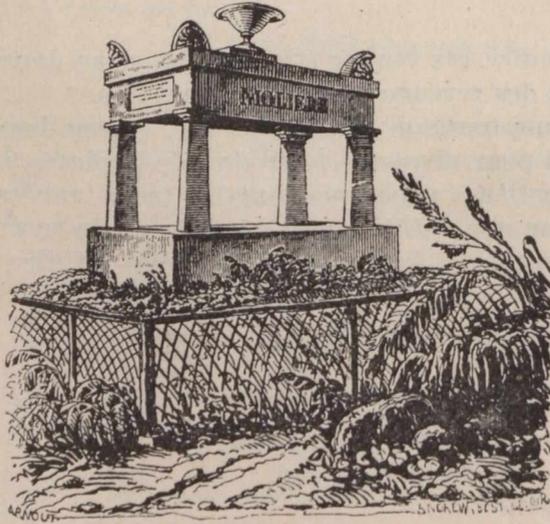
Remarquons toutefois que si Molière, comme homme de lettres n'eut eu pour vivre que le produit de la plume, son existence au dix-septième siècle, pendant les treize années au moins où il composa son théâtre, eut été aisée ou du moins indépendante. La carrière littéraire de Corneille fut plus longue et plus difficile.

Du 3 novembre 1658 au 17 février 1673, Molière a reçu :

Comme auteur....	49,479	livres
Comme homme de lettres pensionné..	10,000	“
Comme valet de chambre du roi....	4,377	“
Comme comédien.....	84,164	“

Total.... 152,021 livres

A la vérité, c'est très inégalement que cette somme de 152,021 livres gagnée à Paris par Molière, s'est répartie sur les treize années de sa vie. En 1659, ses gains ne montent qu'à 4,383 livres; en 1669-70, année de la représentation de *Tartuffe*, ils s'élèvent à 21,190 livres. En résumé, Molière, s'il n'a pas eu les trente mille livres de rente, que lui attribuait Voltaire, a joui d'un revenu qui était encore au temps de Louis XIV celui d'un homme riche. Il avait des laquais, un carosse, une habitation aux champs, un bon train de maison; mais on sait l'honorable usage qu'il faisait de cette fortune; l'aumône était son habitude. On sait encore quelles distractions il y apportait; et cette histoire du pauvre dont la vertu lui a inspiré peut-être une des plus belles scènes de son *Don Juan*. Sa main libérale fut toujours ouverte aux pauvres compagnons de ses travaux; il aida Racine de sa bourse; il consola par d'affectifs égards la vieillesse délaissée de Corneille; il se chargea de l'éducation de Baron, joignant, suivant les termes précis de La-grange, "à un mérite, à une capacité extraordinaires, une honnêteté et une manière engageantes, qui relevèrent toujours sa générosité."



Tombeau de Molière au Père Lachaise.

Notre Éducation Littéraire



VOILA pour nous un sujet assez grave et qui demande à être traité autrement qu'avec des jongleries de dilettante. Au-dessous du problème religieux il n'en est pas de plus attachant pour un homme bien né et soucieux de l'honneur de son pays. Je voudrais n'y toucher qu'avec mesure et courtoisie, de manière à ne blesser personne. Sully-Prud'homme disait, en publiant son premier volume de poésies, demandant pardon de la liberté de ses doctrines: "Le doute est violent comme toute angoisse et la conviction n'est pas souple." Je tition n'est pas souple." Le doux psychologue a voudrais pourtant faire agréer quelques modestes opinions qui chez moi se sont plutôt trempées qu'affaiblies en passant au creuset de la contradiction.

Et d'abord je ne crois pas qu'il soit d'un patriotisme bien sage de répéter sans cesse entre nous que nous sommes un peuple très intellectuel, richement doué du côté des lettres et des arts, et devant qui s'ouvrent d'illimitées perspectives. Et à ce propos je m'étonne que l'on considère comme un acte de courage d'offrir à ses compatriotes un brillant rêve d'avenir. Quand on le fait, même avec exagération, on est toujours sûr d'être porté par un mouvement d'universelle sympathie. Mounet-Sully a gagné une gageure un soir en faisant applaudir sur la scène une phrase qui aurait pu être signée par M. de la Palice: "Les Français seront toujours des Français et la France... sera toujours la France!!!" Je ne cite pas ceci pour établir un rapprochement, puisqu'il s'agit d'une platitude, mais pour rap-

peler qu'on est toujours sûr de plaire quand on chatouille l'orgueil national. Le vrai courage c'est, dans un pronostic, de savoir faire le partage entre ce qui est bien vu et ce qui est plutôt chimérique. Je sais ce qu'il advint à Gil Blas pour avoir dit la vérité à l'archevêque de Grenade, mais je sais aussi que Gil Blas eût été un lâche s'il eût parlé autrement qu'il n'a fait.

En matière de formation littéraire nous n'avons pas besoin qu'on endorme notre nonchalance, mais plutôt qu'on stimule notre zèle, car nous sommes en retard. Nous le sommes d'abord d'une manière absolue, et ceci tout le monde le concède. Il ne vient à l'esprit de personne de comparer notre littérature avec celles qui s'honorent là-bas d'un Shakspeare, d'un Bossuet, d'un Dante ou d'un Goethe.

Mais notre production littéraire est même inférieure à ce que devrait donner l'âge où nous sommes parvenus de notre vie nationale. Et sans prendre ici le mot "production" dans un sens élevé, depuis près d'un demi siècle que notre province est couverte de collèges et de couvents en sommes-nous venus à parler, en général, une langue correcte, limpide et vraiment française? Est-ce que huit ou dix années d'études ne devraient pas suffire pour cela si seulement on voulait porter son soin de ce côté?

Mais avant de m'engager ici davantage je désire examiner cette assertion que nous sommes des "intellectuels." Le mot n'est pas accepté par certains puristes. Il n'y a pas si longtemps M. René Doumic écrivait de Marguerite de Navarre, je crois: "Ce n'était pas une intellectuelle, comme on dit dans le jargon d'aujourd'hui." M. Doumic est bien dédaigneux. "Intellectuel" est un mot bien formé et nécessaire, n'ayant pas d'équivalent. Il n'est pas facile de définir ce que c'est qu'un "intellectuel." Ce n'est pas la même chose qu'"intelligent," cela va de soi, mais ce n'est pas non plus la même chose que "cultivé." L'intellectuel est porté de goût vers les choses de l'esprit, un peu artiste, un peu spéculatif, un peu livresque. Les facultés natives n'y suffisent pas, il y faut le développement. Il en est ici d'un peuple comme d'un individu. Pour prendre un exemple absolument au hasard, M. Jules Simon, philosophe, moraliste, homme d'état, littérateur, etc., est un des plus beaux types d'intellectuels qu'ait offerts, en France, la seconde moitié du dernier siècle.

Mais si M. Jules Simon, au lieu d'être dirigé vers l'école normale de Paris, eût passé sa vie à labourer la terre dans la campagne de Vannes, encore qu'il y eût en lui le germe de tout ce qu'il fallait, on n'aurait jamais dit que c'était un intellectuel. J'appelle intellectuel un peuple qui, dans une élite pas trop restreinte, offre, au point de vue des choses de l'esprit, cette activité bruissante, entretenue par des universités, par des académies, par des bibliothèques, par des cours spéciaux, par des musées, etc., qui fait penser à une ruche. Prétendre que nous en sommes là aujourd'hui c'est une ironie.

Pour établir que nous sommes des intellectuels on aime à citer la connaissance relativement parfaite que nous avons souvent de l'anglais. S'il s'agit de comparer les aptitudes il faudrait commencer par faire deux petites remarques : d'abord l'anglais, prononciation à part, est beaucoup plus facile que le français ; et puis nos frères anglais ne s'appliquent qu'assez mollement à l'étude de notre langue. Mais passons. Y a-t-il lieu ici de tellement se féliciter ? L'étude de l'anglais, poussée un peu loin, ne va jamais chez nous sans une certaine altération de la langue maternelle, et pour un patriote cela est infiniment regrettable. Il est des philosophes qui croient apercevoir comme une des lois les plus profondes de la Providence un certain système de balancement et de compensation : tout se paie, tout se rançonne. Celui qui aura voulu courtiser deux langues avec une ferveur égale se trouvera en présence de deux infidèles. Je me rappelle avoir entendu le vénérable Monseigneur Laffèche dire, un soir de St-Jean-Baptiste, aux applaudissements de toute l'assistance : "Etudiez l'anglais, je le veux bien. J'aime un Canadien-Français qui parle l'anglais... pourvu qu'il le parle mal !" Il y avait de la boutade sans doute dans le mot du spirituel prélat, mais c'est une boutade qui couvre un fond de vérité. C'est chose si délicate, si fine, si facilement troublée que le pur génie d'une langue littéraire ! Et notre activité mentale est limitée. Si par des années de labeur vous avez emmagasiné dans les cellules nerveuses de votre cerveau tout ce qu'il faut pour l'élégant et facile maniement de votre langue maternelle, prenez garde ! N'introduisez pas trop de vocables étrangers : ils pourraient troubler cette frêle harmonie. Si vous faites de votre

langue natale un instrument de commerce à la bonne heure! Mais si vous voulez l'aimer et la cultiver cette chère langue de nos pères comme un violoncelliste la boîte striée de cordes sonores dont il fait l'interprète de ses sentiments et de ses rêves, prenez garde! Prenez garde!

Pour en finir avec la question de notre "intellectualité" en général, qu'un jour, lorsque nous aurons franchi la période ingrate de formation première, nous devons être un peuple intellectuel, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Nos pères de France nous ont transmis leur goût du bien dire et leur sensibilité attique à ce qui est harmonie et beauté. Ces qualités sommeillent en partie et demandent à se développer. Ce n'est pas en vain non plus que nous avons été baignés depuis si longtemps par une population anglaise, encore que nous soyons aussi réfractaires qu'il se peut aux influences étrangères. Nos facultés natives se sont ainsi légèrement, très légèrement croisées des facultés plus viriles peut-être de nos voisins. La résultante devrait être bonne. Nous pouvons compter sur un bel avenir, mais à condition de beaucoup travailler. Les banales adulations dont on nous berce ici ne sont pas innocentes, comme on le croit. Elles habituent à n'être pas sévère à soi-même et à se contenter de peu, détruisant ainsi ce qu'on appelle la conscience en littérature et en art. Si nous pouvions voir quel labeur acharné s'exécute là-bas, dans les universités, dans les académies, dans les laboratoires, par des générations de professeurs et d'élèves, quelle vie de bénédictin on y mène souvent, quelle passion de vérité et de progrès y soutient les recherches, quelles difficultés offrent certains concours, etc., on comprendrait ce qu'il en coûte pour former un génie comme celui de la France.

* * *

Mais revenons à la question très précise de la connaissance de notre langue. Une des causes, et des moindres malheureusement, qui ont retardé ici nos progrès, c'est un certain parti pris chez une classe de personnes qui auraient dû donner un meilleur

exemple : "Nous parlerons, disaient-ils, et surtout nous prononcerons comme nos pères" (avec accent aigu). On aurait pu leur répondre que lorsqu'il s'agit d'une langue vivante et maternelle un homme intelligent se fait un devoir de la prendre au point où elle est de son évolution. Mais eût été leur faire trop d'honneur que de leur supposer une doctrine là où il n'y avait que paresse. Lorsqu'on n'a pas le courage de corriger certains défauts on s'en pare comme d'une vertu. Cela est connu et il n'est pas besoin d'être La Rochefoucault pour l'apercevoir. Nos "pères" étaient peut-être des paysans et nous vénérons leur mémoire, comme il convient à des hommes de cœur que nous voulons être. Mais après cela si l'un de nous devient dignitaire ecclésiastique ou magistrat il ne lui sied plus de prononcer comme un paysan de Basse-Normandie. Mais cette race tend à disparaître.

Un autre obstacle beaucoup plus grave parce qu'il est universel c'est qu'on n'est pas frappé de la corruption qui s'attache à notre langue, on l'observe à peine et on n'en souffre pas du tout. La discussion ici est extrêmement fatigante parce que l'interlocuteur se dérobe toujours comme par un jeu de bascule. Invariablement on commence par nier : "Mais non, nous ne parlons pas si mal et notre prononciation n'est pas si défectueuse." Serre de près on se rejette sur les circonstances atténuantes et on apporte les meilleures raisons du monde pour montrer qu'il n'en pouvait pas être autrement. Cela est bien agaçant. Il fallait donc commencer par concéder. Qui explique confirme. Plus vous m'apportez de fortes raisons pour montrer qu'il nous est impossible de parler purement notre langue plus vous m'effrayez, parce qu'enfin ces causes d'altération subsistent, elles sont extrêmement actives et nous n'avons pas trop de toute notre énergie pour les enrayer.

Mais est-ce que vraiment nous parlons une langue inférieure? Comparez classe à classe, prêtres, magistrats, avocats, journalistes, médecins, industriels, marchands, ouvriers, etc. Dira-t-on qu'à ce point de vue Montréal est à l'unisson de Nantes, de Toulouse ou de Dijon? Je n'insiste pas, encore que quand on veut établir un diagnostic en vue d'amener la guérison il faille avoir le courage d'arracher les bandages et de sonder la plaie. Mais on se rabat toujours sur le peuple : "Ici, entre Canadiens-Fran-

gais, nous nous comprenons d'un bout à l'autre du pays; il n'en est pas ainsi en France." Vous voulez parler du bas-breton, du provençal ou du basque? Assurément la méprise est grosse de considérer comme un français dégénéré de belles langues, très anciennes et parfaitement constituées. Le provençal a une littérature relativement riche et qui a peu d'égaux au point de vue de la douceur et de l'harmonie. Le basque est une des langues qui ont le plus intéressé les ethnographes et les philologues, n'ayant aucun point de contact avec les idiomes environnants. Scaliger disait finement: "On assure que les Basques se comprennent entre eux, mais je n'en crois rien." Et maintenant ces provinces mises à part, est-ce que le peuple là-bas parle un français moins correct encore que celui de nos campagnes et de nos quartiers ouvriers? On en peut douter. Il y a parmi nous deux classes de personnes qui deviennent de plus en plus nombreuses et dont les habitudes de langage déteignent sur le reste de la population. Il y a nos compatriotes revenus des Etats-Unis. La langue qu'ils rapportent de là-bas est quelque chose d'inouï et qui ne se peut comparer à rien. Il y a aussi dans les villes les ouvriers appliqués à certaines industries où l'on ne parle qu'anglais. Eux aussi font "école," si le mot ne paraît pas ironique en une matière où je ne veux pas plaisanter: ils apportent au foyer le charabia pris à l'usine. J'entends bien dire que ce n'est pas leur faute. La remarque est inutile. Je vous assure que j'ai pour ces compatriotes un respect et une sympathie très sincères: ils n'en parlent pas moins mal pour cela. Et maintenant est-ce que par hasard il n'y aurait pas dans les montagnes d'Auvergne ou de Savoie des paysans ou des charbonniers parlant encore plus mal? Mon Dieu! Je ne veux même pas le rechercher; la consolation serait médiocre. Quand on en est là on peut renoncer à faire des classements et à donner des prix de mauvais langage.

* * *

Et maintenant remontons un peu et parlons style proprement dit. Il y a quelque temps un Français de Montréal, homme de goût et légèrement frotté de littérature, disait: "Au Canada il

y a des hommes doués d'imagination, d'esprit, de verve et qui savent tourner convenablement un lambeau d'article ou de discours, mais ce qui manque c'est le talent de la composition." Il est certain que la composition (à prendre le mot dans son sens le plus précis), cet art de bien poser son sujet, de le distribuer clairement, avec balancement des parties et suivant la logique des idées, c'est là une qualité bien française. Quand on a lu, en anglais ou en allemand, un petit essai d'histoire ou de science, c'est plaisir de le retrouver ensuite dans une traduction faite par un Gebhart ou par un Th. Ribot: l'auteur lui-même s'émerveille de contempler dans ce fin miroir son image embellie. Mais ce n'est pas un talent si commun, même dans un pays de vieille littérature comme la France. Que de très grands écrivains puissent en être dépourvus c'est ce que nous prouve l'exemple d'un Montesquieu. C'est devenu un lieu commun de la critique de remarquer que son "Esprit des lois," si savoureux d'ailleurs, est mal composé. Et en général tous les écrivains, semillants et déserts, qui sont essoufflés dès qu'ils veulent faire autre chose que de couvrir en brochure des articles de journaux sont des hommes faiblement doués de ce côté. Mais j'y pense, mon Français qui n'a jamais fait autre chose que de tourner aimablement de petits discours après boire ou dans des séances académiques, devrait parler modestement de ce grand don, car c'est un grand don, réservé à la maturité. Il ne faut donc pas s'étonner qu'au Canada nous y soyons encore, en général, novices et malhabiles. Mais le mal est bien autre. Il n'est même pas commun de trouver, isolément, une page très bien rédigée. Le défaut caractéristique ici est l'impropriété des termes. On dirait que le clavier du grand mécanisme qui doit relier les mots aux idées a bougé un peu, de sorte que chaque touche, quand on la frappe, tombe légèrement à côté. Quand même on supprimerait tous les anglicismes il resterait encore ceci, une imparfaite adhérence entre les expressions et les idées. La contagion ici est d'autant plus pernicieuse lorsqu'aucune dissonance grossière ne nous vient avertir. Insensiblement l'oeil et l'oreille s'habituent à cette confusion de petites nuances. Monsieur Augustin Leger qui avait reçu pourtant une si sérieuse formation, qui n'était qu'en passant parmi nous, toujours entouré de choses littéraires, etc.

M. Leger s'interdisait la lecture de nos journaux. Il trouvait cela d'une mauvaise hygiène intellectuelle et ne se sentait pas assez fort, disait-il en souriant, pour l'affronter. Il est vrai que dans son cas il y avait autre chose: il redoutait l'anglicisme proprement dit. Un jour il voulait désigner, chez lui, le petit appareil de lumière électrique, et il ne lui venait à la bouche que le mot "fixture! fixture!" Cela l'avait effrayé et de ce jour là il avait établi un cordon sanitaire autour de la langue qu'il venait enseigner parmi nous.

Il est vrai que sur le point qui nous occupe on exagère parfois la critique par dénigrement, et cela est peu généreux. Il est admis partout qu'entre compatriotes on peut se dire bien des choses qu'on souffre mal d'une bouche étrangère. Honni sera celui parmi nous qui osera dire, sur la situation religieuse en France, la dixième partie de ce qui se lit dans les "Croix" de là bas. C'est là un sentiment respectable, fait de dignité et de fierté nationale. On l'oublie parfois à notre égard. Un personnage dont je n'aurai pas la cruauté de trahir le nom aime à dire qu'il n'y a au Canada que deux écrivains ayant à leur disposition le vocabulaire d'un homme de lettres et sachant s'en servir avec aisance. Je songe ici à Ernest Legouvé. Le célèbre diseur assure quelque part que dans toutes les professions les orateurs déclament: "Je ne connais, dit-il, qu'un seul prédicateur qui parle naturellement." Et il ajoute finement: "Je ne le nommerai pas de peur de me brouiller avec tous les autres." Hélas! le personnage que j'ai en vue n'a pas connu cette belle sagesse. Il a nommé les deux écrivains... Oh! dans la stricte intimité, mais n'importe! On conte que depuis lorsqu'une brise légère vient agiter, le soir, les roseaux du roi Midas on les entend murmurer faiblement: "Il n'y a que deux hommes au Canada... il n'y a que deux hommes qui sachent écrire: c'est M. Ch*** et M. Ro***."

Et la prononciation? Le progrès ici est encore plus difficile que pour la pureté de la langue. En effet l'éducation du style se fait par la vue, grâce aux excellents ouvrages qu'on peut tenir sous ses yeux; mais l'éducation de la prononciation se fait par l'oreille, et l'on n'est plus libre ici de choisir ses conditions de vie: l'épuration du milieu ne peut être que très laborieuse et

très lente. Lorsque l'abbé Vignot, prédicateur du Carême à Notre-Dame l'an dernier, voyait l'un de nous marquer quelque scrupule et discuter sur un point de grammaire ou de prononciation il disait : "Voilà un trait bien français et qui me fait plaisir. Chez nous dès qu'un groupe s'est formé on peut s'attendre au premier moment à voir s'élever une discussion pour savoir ce que signifie "rien moins que" ou comment se prononce "mœurs." L'abbé Vignot nous était très bienveillant et nous ne l'oublierons pas. Malheureusement cette petite curiosité d'érudition dont il nous louait n'est pas assez commune.

* * *

J'ai bientôt fini. Que notre avenir soit assuré comme race française et catholique j'en suis aussi convaincu que personne. Non que je ne voie un peu d'exagération dans les calculs que l'on fait parfois sur le développement de notre population. Il est malheureusement certain que nos familles deviennent moins nombreuses qu'autrefois. Il ne faut pas oublier non plus que depuis la conquête la proportion de la population française au regard de la population anglaise a toujours diminué. Et qu'importe qu'on explique cela par l'émigration ou par la vertu qu'a l'Angleterre de s'assimiler et de pétrir les pays conquis, si ces causes formidables continuent à agir? Il y a aujourd'hui dans le monde quatre hommes de langue anglaise pour un homme de langue française, et le flot monte toujours. Mais cela ne m'inquiète pas du tout pour ce qui regarde mon pays. Nous sommes maîtres de la province de Québec; notre position s'y affirmera d'année en année, et jamais ni notre religion ni notre langue n'y seront entamées, autant qu'on peut prononcer sur ces matières. Là où je demande respectueusement la permission de me séparer de quelques-uns de mes amis c'est lorsqu'il s'agit des liens à garder ou à rompre avec ce qui en France est éclairé et religieux. La question est délicate, mais maintenant qu'elle a été engagée on ne peut plus la retirer et il ne reste qu'à se déclarer nettement. Est-ce que nous ne sommes pas un peu suscep-

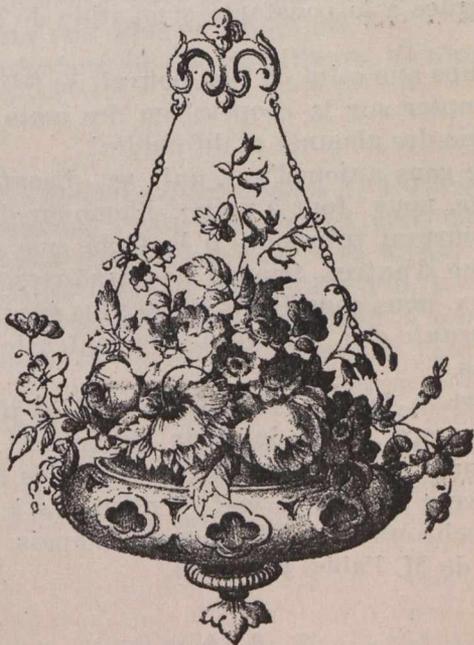
tibles à l'égard de tout ce qui n'est pas immédiatement sorti de notre sol? Depuis le moyen âge, la tradition des grandes universités en Europe a toujours été d'appeler dans les chaires les plus forts professeurs, d'où qu'ils vissent. La tradition de l'Université McGill à Montréal n'est pas autre. J'ai eu la curiosité de demander combien il y a là de professeurs appelés d'Angleterre exprès pour enseigner. On m'en a nommé plus de trente, M. Peterson en tête. Ce n'est pas là une question d'honoraires. Eussions-nous les ressources nécessaires nous ne ferions pas venir de France des professeurs même supérieurs par le savoir ou l'éloquence. Nos moeurs ou notre état d'âme ne comportent pas cela. Le cours même de littérature française n'a été accueilli dans les commencements qu'avec mauvaise humeur. Je touche ici au point le plus vif de toute cette question. Il est certain que nous sommes en arrière de la France, non pas de trois siècles, comme on l'a dit, le scandale du théâtre de Sarah Bernard l'a bien prouvé, mais enfin nous sommes en arrière de la France contemporaine, grâce à Dieu. Cela frappe des hommes comme René Doumic ou comme Gaston Deschamps. Mais ce défaut de parfaite identification dont on parle ne s'aperçoit pas du tout chez les religieux. Un prêtre qui n'entre pas tout droit dans l'âme des fidèles et ne les entoure pas d'une intelligente sympathie est frappé de stérilité en son ministère. Cela se voit dans les paroisses canadiennes des Etats-Unis desservies par des prêtres Irlandais. Mais ici pour les Jésuites, Sulpiciens, Oblats, Dominicains, etc., français, c'est tout le contraire. Voilà un criterium infaillible et qui détruit toutes les théories sur la différence de mentalité. Si on pléblicistait sur ce point-ci que dirait le peuple? Je ne nommerai personne même parmi les morts de peur de faire injure à ceux que je ne nommerais pas. Nous avons actuellement à Montréal un prêtre en qui tout le clergé vénère un nouveau Saint-Vincent-de-Paul pour l'humilité et la charité. Je n'en parle ici que parce que je sais bien que ou il ne lira pas ces lignes ou il ne les comprendra pas. Défaut d'identification? Soyons équitables.

* * *

Et maintenant, en finissant, je ne voudrais pas que la ques-

tion que je viens de traiter, si grave mais d'ordre plutôt général, fit oublier le point très précis que j'ai en vue, à savoir, la nécessité de nous appliquer avec énergie et suite à notre formation littéraire. Il y en a qui ne veulent accepter ici aucune critique, disant que nous sommes orientés vers le but et que nous nous y acheminons. Oui, mais de quelle allure? La Fontaine a raconté que de son temps une tortue avait remporté le prix de la course sur un lièvre en marchant d'un pas égal et lent, très lent. Je veux l'en croire sur parole, mais depuis ce temps-là les lièvres se sont bien rattrapés.

Jean du Meyn.



A Travers nos Quarante Ans

1867

“Avec cette livraison, écrivaient les directeurs en janvier 1867, la *Revue Canadienne* commence sa quatrième année d’existence. Nous sommes heureux de le dire, loin de sentir sa vitalité s’affaiblir, elle la voit, au contraire, se fortifier tous les jours, grâce à la coopération croissante des amis des lettres canadiennes et grâce à la constante sympathie de ses abonnés et du public.”

Heureux temps que celui où l’on pouvait se féliciter sans restriction de compter sur la coopération des amis des lettres et sur la sympathie des abonnés et du public!

Beaucoup de gens aujourd’hui, qui se disent patriotes et amis des lettres, nous font à peine l’honneur de nous lire et nous jugent pourtant inférieurs à la tâche que nous poursuivons, tandis que d’autres, friands de paradoxes et chercheurs de mots heureux, nous conseillent de ne plus évoquer les souvenirs de *nos quarante ans*, par crainte du contraste entre nos devanciers et nous.

Glissons, mortels, le *moi* est haïssable et les plaidoyers *pro domo* sont ennuyeux. Nous invitons toutefois nos critiques improvisés à nous lire plus régulièrement. Nos devanciers — il en est qui vivent encore, certes! — n’ont pas à rougir, croyons-nous, d’une chronique de M. Thomas Chapais, par exemple, ou d’un article de M. l’abbé Brosseau.

* * *

Dans l’une des très vivantes chroniques de 1867, que signait encore M. S. Lesage, (Cf. article précédent, décembre 1905),

j'ai relevé toute une étude, pleine de sens, sur les causes du dépérissement des sociétés littéraires du temps, que nos jeunes contemporains de 1906 feraient bien de méditer. Il y avait à Montréal en 1867 trois sociétés littéraires de jeunes gens: le *Cercle littéraire*, l'*Union Catholique* et l'*Institut Canadien-Français*. Cette multiplicité était pour chacune une cause évidente de faiblesse. L'essai de critique de ce système est à lire. (Cf. page 155 et suivantes.) Je crois intéresser nos lecteurs en citant la conclusion très pratique du chroniqueur du temps:

“Réunir, s'il était possible, en une seule association toutes les sociétés qui professent les mêmes principes et tendent au même but; encourager les jeunes gens à persévérer dans leurs goûts et leurs exercices littéraires; prier les véritables hommes sérieux de soutenir par leur exemple, par leurs conseils et par leurs bienfaits une association de ce genre: tels me paraissent être les meilleurs moyens de mettre à profit les ressources que nous offrent nos sociétés littéraires.”

En d'autres termes, là comme ailleurs, l'Union fait la force.

* * *

Nélida, ou les Guerres Canadiennes de 1812, par M. T.-L., est un roman, semblable à plusieurs autres, mais moral et chrétien — ce qu'ils ne sont pas tous de nos jours, hélas! — qui nous expose avec quelques longueurs l'histoire d'un jeune homme, fort brave, et d'une jeune fille, fort belle, qui s'aiment comme de raison et finissent par s'épouser. Mais ils l'ont richement mérité. Car ils passent par bien des traverses et des vicissitudes.

J'ai regretté ne pas connaître l'auteur de *Nélida*. Ce M. T.-L. n'a pas écrit là un chef-d'oeuvre, je le pense bien; mais il a su respecter ses lecteurs et les intéresser une centaine de pages durant. Ce n'est pas un mérite si commun?

* * *

M. Faucher de Saint-Maurice, lui, je l'ai déjà écrit, faisait plus qu'intéresser, il charmait les lecteurs de la *Revue* en racontant, avec une bonne humeur inlassable, les péripéties de sa

campagne au Mexique. M. Faucher avait l'âme sympathique et généreuse. Aussi s'enflammait-il au souvenir des royales infortunes du pauvre Maximilien. Il est tel passage qui fait vibrer encore, après tant d'années, les cordes les plus sensibles de notre être.

Au moment où il donnait les dernières pages de *Québec à Mexico*, M. Faucher de St-Maurice apprenait la mort tragique de son héros, tombé le 19 juin 1867 sous la balle des voleurs de grands chemins du pays maudit.

"Dieu merci, écrivait-il, (Cf. page 498), Maximilien est entré le front haut et le pas ferme, dans ce sanglant et sombre couloir, par où Henri IV, Charles Ier, Marie Stuart, Louis XVI et le roi Murat ont porté leurs noms à l'histoire et à la renommée des siècles..."

"Qui pourra redire les trahisons, les amertumes, les bassesses, dont on n'a pas cessé, depuis huit mois, d'abreuver ces malheureuses têtes couronnées, trop nobles pour reculer devant les sourdes menées de la révolution et du brigandage, trop bonnes pour recourir aux mesures sévères nécessitées par tous les repris de bague qui les entouraient, trop fières pour mendier les secours de l'Europe occupée ailleurs."

Rien, explique-t-il, n'a manqué au Calvaire de Maximilien. La France l'a renié, les Etats-Unis l'ont livré comme d'autres pharisiens, Lopez l'a trahi comme Judas et Juarez a été le Ponce-Pilate qui l'a condamné,...

... "rejetant sur le front abâtardi du peuple mexicain les gouttelettes du sang que Dieu lui a permis de faire jaillir, afin que son pays et sa race fussent éternellement marqués d'un stigmate de honte et d'opprobre."

* * *

Un autre collaborateur de la *Revue*, dont je ne connais que les initiales, *M. L. de B.*, commençait en août une histoire romanesque et terrible dont il plaçait précisément le cadre au pays de Maximilien. Les "Scènes de la Guerre de l'Indépen-

dance du Mexique" n'ont pas réussi à fixer mon attention assez longuement pour que je vous en parle pertinemment. C'est la simpiternelle aventure d'une jeune fille plus belle que le jour dont certain *senor* entreprend de faire la conquête. J'ai confiance qu'il y réussit vers les derniers chapitres? Mais cela nous mènerait en 1868. Nous en reparlerons peut-être.

* * *

Après son "Entretien sur Naples" qu'il finissait en mars, Mgr Raymond, toujours dans ce style méthodique et froid que nous lui connaissons, publiait une "Etude sur le Moyen-Age," qui est extraordinairement riche de faits et de considérants. Les écrits du vénérable supérieur de St-Hyacinthe, je l'ai déjà noté, paraissent bien un peu chargés et ses phrases sont longues; mais, à la façon des grappes plus lourdes, qu'on cueille en automne aux flancs des maîtresses vignes, ces phrases sont pleines d'une substance nourrissante et fortifiante.

Que de jouvenceaux, en mal de copie, nous font dans les journaux de chaque jour, en deux tours de plume, le procès et la condamnation du Moyen-Age: le temps de l'ignorance, de la barbarie et de la servitude! Ils ont une excuse, c'est qu'ils ne savent pas mieux. Chateaubriand écrivait déjà il y a près de cent ans: "De petits hommes se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques des monuments d'un autre âge; on les prendrait non pour les fils mais pour les baladins de la grande race qui les a précédés."

Dans tous les cas, les savantes études de Mgr Raymond sont fort instructives et vengent noblement notre sainte religion de toutes les attaques qu'on lui porte à la faveur des ténèbres dont on se plait à entourer le Moyen-Age.

Sans doute, la mécanique et l'industrie ne fonctionnaient pas à la vapeur ni à l'électricité en ce temps là, mais l'on construisait des cathédrales et l'on édifiait des sociétés, qui ne manquaient pas de solidité!

Jeunes gens, étudiez l'histoire, la vraie. "Quiconque ne con-

nait pas le passé, vous expliquera Mgr Raymond (page 752), doit comprendre peu le présent et ne rien voir dans l'avenir. L'histoire répand partout une vive lumière qui éclaire tous les domaines de la science et se reflète sur les divers objets des connaissances humaines."

* * *

Le R. P. Bertrand, S. J., était, en 1867, un zélé collaborateur à la *Revue*. Les titres seuls de ses écrits en indiquent la nature sérieuse. En janvier il donnait "La loi du travail," en avril, "Des doctrines sociales," en juin, "De l'Eglise." — Le distingué religieux savait très bien qu'avant tout c'est de religion qu'ont besoin des lecteurs chrétiens. Souvent, à cause de cette sensation de chose vue, qu'ont pour nos yeux les considérations qui touchent les sujets religieux, nous nous plaisons plutôt médiocrement à l'audition des sermons. C'est dommage.

A une réunion universitaire, tout récemment, un médecin qui n'est pas le premier venu disait aimablement à un abbé de ses amis: "Oh! il faut beaucoup de foi dans la vie. Il vaut mieux ne pas trop scruter nos croyances. De nos jours, on étudie tant de choses!"

"Et si peu sa religion" — lui répartit l'abbé. Le docteur sourit, pencha la tête, puis dit: "C'est bien un peu vrai."

Les articles du Père Bertrand ne sont peut-être pas d'un style très enlevé, mais ils sont solides et fort instructifs. Beaucoup de nos lecteurs instruits trouveraient grand profit à les lire ou même à les relire, s'ils les ont lus jadis.

* * *

C'est d'un style plus alerte et plus chaud, à mon avis, que M. l'abbé Ouellet entretenait, cette même année, ses lecteurs du Ritualisme en Angleterre. Le prêtre remarquable, qui devait

un jour occuper la fonction de Supérieur du Séminaire de St-Hyacinthe, avait d'abord suivi les *high schools* ontariens avant de venir se former à la méthode de nos collègues classiques canadiens. Il en conserva toute sa vie un zèle particulier pour la conversion des anglais protestants et un goût prononcé pour les études de tout mouvement des idées s'y rapportant.

Son article sur le Ritualisme (cf. page 451) est vibrant comme un discours. On sent qu'il y a un coeur très dévoué qui palpite sous ces phrases harmonieusement cadencées.

Le Ritualisme, explique-t-il, c'est une protestation du sens chrétien anglais contre la froideur du calvinisme; c'est la reconnaissance non équivoque du bien fondé en raison et du bon goût très profond du symbolisme en religion; enfin, c'est l'affirmation très claire et très nette du besoin de surnaturel dans la doctrine religieuse. Et sur ce thème très fécond, l'abbé Ouellet écrit, avec un rare bonheur et une compétence théologique indiscutable, un article de vingt pages aussi persuasives et convaincantes que calmes et tranquilles.

Il a des mots qui frappent et restent: John Bull, dit-il, n'est pas assez habitué aux choses des rubriques pour ne pas marcher "un peu trop pesamment autour de l'autel qu'il vient de relever." Tout de suite, vous pensez aux froides cérémonies entrevues un jour à Westminster Abbey!

C'est qu'il s'agissait, dans le mouvement ritualiste, "de galvaniser des rites devenus vieux avant d'être anciens." N'est-ce pas joli?

M. Ouellet concluait en exprimant l'espoir que bon nombre de ritualistes deviendraient un jour des enfants dévoués de l'Eglise de Rome. Après quarante ans, l'on sait s'il a été bon prophète!

* * *

M. L. R. Masson, notre futur lieutenant-gouverneur à Québec, ne vaticinait pas, il racontait. Et, il racontait son voyage en Espagne, dans les *Castilles* (cf. page 115). L'on sait que dans ce pays si riche en souvenirs, les oeuvres d'art sont in-

nombrables et les monuments historiques fort intéressants; M. Masson n'avait qu'à bien choisir. Je veux citer sa description de la célèbre cathédrale de Burgos: "Une de ces châsses délicates et ciselées avec le plus grand soin, comme on n'en voyait qu'au Moyen-Age, en serait l'unique modèle. Donnez-lui des proportions colossales, lancez ses flèches à trois ou quatre cents pieds du sol, et vous aurez une idée des tours de la cathédrale de Burgos. La pierre, sous le ciseau des habiles ouvriers du Moyen-Age, a pris les formes élancées et délicates que l'on croirait ne pouvoir être donné qu'à l'or ou à l'ivoire. Tout y est d'un grandiose et d'une profusion surprenante: maître-autel recouvert de bas-reliefs, de statues, de candélabres en argent massif, au milieu desquels l'hostie sainte paraît continuellement aux fidèles derrière un bloc de cristal de roche; stalles en bois sculpté, dont chaque détail est d'un fini artistique; lutrins en bronze, supportant des manuscrits de l'exécution la plus parfaite, qui sont, par leur antiquité, autant de preuves matérielles et présentes à tous de l'immutabilité du dogme catholique."

Il y a bien, dans cette description, une certaine faiblesse de rythme qui accuse le manque d'entraînement, mais M. Masson n'en apparaît pas moins comme un chrétien averti et un écrivain d'avenir.

* * *

M. Alfred Garneau, le fils de notre grand historien national, promettait lui aussi beaucoup et l'on sait quelle place il tenait, dans les lettres canadiennes et dans la bonne société, quand la mort l'est venu frapper il y a quelques mois.

En février 1867, il donnait à la *Revue* un article, tout pétillant d'esprit et de bonne humeur, sur "Les Seigneurs de Frontenac." J'avoue que sous prétexte de nous parler généalogie et histoire, M. Garneau nous parle de bien des choses (cf. page 136) et que l'ordre de sa causerie ou de son historiette, comme il l'appelle, consiste à n'en pas avoir. Il reste vrai pourtant

qu'on le lit tout d'un trait et avec grand plaisir, sans compter qu'on trouve, ce faisant, instruction et profit. Or n'est-ce pas là le but auquel doit tendre d'abord un littérateur sérieux?

* * *

Ce sont aussi les sujets d'histoire qu'affectionnait M. J. M. Lemoine (Sir James). Par exemple: "Où est mort Montcalm?" Chez le chirurgien Arnoux? au Château St-Louis? à l'Hôpital Général? et, M. Lemoine discute les opinions des divers rapporteurs du fait (cf. page 630).

Ailleurs, il nous parle de la "Mésange à tête noire" de façon très originale (page 373), ou encore, il nous raconte (page 638) comment le grand Nelson a failli briser sa carrière pour les beaux yeux d'une canadienne... oh! ces jolis yeux doux, ils en ont fait bien d'autres!

* * *

Les conférences jouent un grand rôle dans la société, et les conférenciers sont toujours, avec du plus et du moins naturellement, des gens importants. Mais ce n'est pas tout de faire une conférence, il faut la faire de façon habile, savoir *dorer la pilule* si l'on veut ne pas endormir ses auditeurs et parler la prochaine fois devant des bancs vides.

La conférence ou *Causerie sur Québec* que M. Hector Fabre avait donnée à la salle du Gesù (5 nov. 1866) et qu'il publiait dans la *Revue*, en juillet 1867, est un modèle du genre. Elle fourmille de pointes fines et délicates, qui devaient piquer au bon endroit la curiosité des gens de la *société*.

M. Fabre parlait aux Montréalais, sous le patronage de Mgr Bourget, dans le louable but de faire *mousser* une souscription en faveur des 18,000 incendiés de Québec. "Montréal, disait-il spirituellement, est la patrie adoptive des souscriptions, elles

y poussent en toute saison; si quelques-unes n'arrivent pas au chiffre que l'on avait droit d'attendre, c'est que d'autres leur ont nuï et que le terrain épuisé n'a pas eu le temps de se renouveler."

Si nous avons l'honneur d'être lu par l'Honorable Commissaire Général du Canada à Paris, nous pouvons l'assurer qu'à ce point de vue Montréal n'a pas changé.

"Le premier luxe à Montréal, disait plus loin le conférencier, c'est de s'acheter de beaux meubles, puis de se bâtir une belle résidence. Depuis quinze ans, chacun a renouvelé son mobilier et reconstruit le toit de ses pères. L'entraînement a été tel, qu'il y en a qui ont élevé des monuments superbes qu'ils n'habitent qu'à moitié; ils demeurent au rez-de-chaussée et les chambres du premier étage restent fermées à clef. Lorsqu'arrivent quelques amis de la campagne, on tire le paquet de clefs et on ouvre le salon, la salle à dîner, la chambre à coucher, le boudoir. En entrant, cela sent le vernis et tous les meubles roides et enveloppés d'indienne à ramage, sans la plus légère égratignure, sont rangés dans un ordre sévère. Le visiteur admire et est prié de ne pas s'asseoir." (Cf. page 503).

Le dernier mot est tout simplement délicieux!

Mais je ne résiste pas au plaisir de vous allonger encore une citation, à propos de culte que les Québécois nourrissaient — et nourrissent encore à bon droit! — pour la *Plateforme*, c'est-à-dire la terrasse Frontenac. On y verra jusqu'où M. Hector Fabre savait être agréable causeur:

"Dernièrement, à Québec, le Principal de l'Ecole Normale crut pouvoir, sans enfreindre les libertés publiques et sans porter atteinte à la sécurité nationale, ériger une clôture derrière l'Ecole Normale, qui, comme on sait, donne sur la *Plateforme*. Le terrain envahi n'était que de quelques pieds de largeur et n'entravait en rien la promenade publique; la clôture avait pour unique effet de dérober à la vue les dépendances de l'Ecole, qui n'ont rien de pittoresque. Cette clôture prit sur les nerfs des flâneurs, les journaux se fâchèrent, une partie de la population s'emporta; le bruit courut que l'on méditait de s'emparer de la *Plateforme* et de la réserver au service exclusif des élèves de l'Ecole Normale. Enfin, un jour, une bande d'élè-

gants émeutiers mit le siège devant l'ancien château, arracha la clôture et, après l'avoir violemment secouée, la précipita en bas du Cap. Les habitants du quartier Champlain reçurent ce cadeau avec reconnaissance, et, durant une quinzaine, à l'heure du souper, on entendit pétiller le bois du gouvernement dans tous les poêles de la rue Saint-Pierre." (Cf. page 506).

On me dira, c'est d'un style bien léger pour une *Revue* sérieuse? Oui, mais il faut varier, dans une *Revue* comme dans le choix des conférenciers...

Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme!

* * *

Si, pour varier le menu, on donnait parfois des conférences aimables dans les pages de la *Revue* de 1867, on y publiait aussi quelques-uns de nos grands discours patriotiques. C'est ainsi que j'ai relu, l'autre soir, le touchant éloge de notre Garneau, prononcé sur son tombeau, par le Premier-Ministre d'alors, l'Hon. P. J. O. Chauveau.

Ce discours-là, on le trouve dans plusieurs de nos recueils. Il est connu. Plus d'un *Rhétoricien*, en verve de patriotisme, l'a mis à contribution... sans le dire parfois. Mais, après tout, ils ne sont pas seuls, ces chers jeunes gens, à emprunter, aux heures de presse, sans crier gare, le bien du prochain. Qu'on me pardonne un joli trait à ce propos. Certain curé, aujourd'hui décédé, me racontait qu'un jour il fut prié un peu tard de prononcer, dans une paroisse des Cantons de l'Est, le sermon de la Saint-Jean-Baptiste. Vite, il cherche dans ses revues, dans ses bouquins et. trouve un *sermon tout fait* de feu M. Proulx, curé de St-Lin. Mon curé avait bonne mémoire. Il apprit le précieux discours par coeur. Or la veille du jour où il devait prêcher, ces indéliçats journaux de Montréal donnaient tout le discours... comme ayant été prononcé le dimanche précédent par un autre prédicateur que je ne nommerai pas, mais que je connais. Imaginez l'embarras de mon ami!

Pour revenir au discours de l'Hon. Chauveau, je ne saurais me contenter d'une simple allusion. Il convient au moins de reproduire quelques fragments de sa péroraison si simple, mais pour cela même si émue et si touchante :

"Adieu, mon ami — s'écriait donc M. Chauveau à l'adresse du grand Garneau — adieu, au nom d'abord de notre longue amitié, au souvenir de ces douces causeries où vous aimiez tant à nous parler de l'avenir de notre cher Canada..."

"Adieu, au nom de votre famille, à qui vous léguez un si beau nom, adieu au nom de ceux que vous avez tant aimés!"

"Adieu, au nom de votre pays. Jouissez en paix de votre double immortalité!..."

"Cette foule religieusement émue va s'écouler; le silence va se faire en ces lieux; la nuit va descendre; mais à votre égard le silence et la nuit ne se feront jamais dans nos âmes!"

"Adieu, encore une fois, adieu!" (Cf. page 694).

* * *

Dans la livraison d'octobre de cette année 1867, on relève encore avec émotion un article de M. l'abbé Nantel sur le concours de poésie (1866-1867) donné à Québec par l'Université Laval. C'était sans doute le premier du genre au pays?

Du reste cet article est suivi du rapport du jury, nommé par la Faculté des Arts pour juger ce concours. (Cf. pages 773-782).

Le sujet, c'était *La Découverte du Canada*. — Douze concurrents étaient entrés en lice. Quatre furent jugés dignes d'une mention d'honneur en public. Premier prix, M. Pamphile Lemay; médaille d'argent, M. Louis Fiset; médaille de bronze, M. Basile Routhier; mention honorable, M. Eustache Prud'homme.

De ces quatre lauréats deux au moins sont bien connus du public: M. le Juge Routhier, l'orateur aimé des grands jours, et le cher poète des *Gouttelettes*, M. Pamphile Lemay.

J'ai trop allongé ma chevauchée à travers le quatrième de nos *Quarante ans*, pour m'arrêter aux causeries artistiques de M. Napoléon Bourassa, qui mériteraient bien mieux pourtant qu'une simple mention.

Mais il faut savoir se borner, et, je veux signaler encore, en terminant, quelques-uns des beaux vers, que la *Revue* donnait à ses lecteurs, cette année-là.

MM. Lemay, Sulte et Garneau (Alfred) y publièrent en effet de jolies poésies.

Dans *la débâcle du Saint-Laurent* de M. Pamphile Lemay, j'ai noté ces vers, qui sont un si gentil salut au mois du printemps de chez nous :

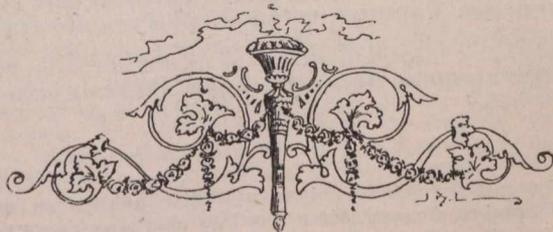
“ Avril, avril, ton souffle est plein de volupté !
 Tes matins et tes soirs, ô beau mois enchanté,
 Naissent dans l'harmonie et les flots de lumière !
 Avril, c'est toi qui viens égayer la chaumière
 Dont la bise d'hiver attristait le foyer !
 Avril, c'est toi qui fais sous ton souffle ondoyer
 Les flots du Saint Laurent redevenus dociles
 Quand tes feux ont fondu leurs cristaux immobiles.
 Hâte-toi, mois d'amour, que je cueille une fleur,
 La première des bois, la plus fraîche en couleur...”

(Cf. page 286)

* * *

Je vous assure qu'on ne s'ennuie pas à feuilleter notre vieille *Revue* ! Il n'en faudrait pas conclure cependant que nos contemporains sont en décadence. Ce serait injuste.

L'abbé Élie-J. Auclair.



Autour de Lourdes



LA Revue du *Monde catholique* vient de publier une série d'articles (1) fort curieux sur les *Mystères sataniques de Lourdes à travers les âges*. L'Auteur, Mgr Goursat, tâche d'y démontrer que la Vierge Immaculée n'a pas choisi au hasard ce coin des Pyrénées pour en faire le théâtre de ses apparitions et de sa miraculeuse bienfaisance. Si elle l'a choisi, c'est parce que cet endroit avait été, dès les temps préhistoriques, élu par l'Esprit du Mal, comme le foyer pestilentiel, d'où s'est répandu à travers l'Occident le culte du Démonisme, symbolisé par le culte des Pierres, des Bois, des Cavernes, des Sources. Lourdes aurait été comme Delphes, comme Dodone, comme l'ancre de Cacus, un centre de Satanisme et un centre bien autrement ancien, bien autrement important. Dans sa recherche des liens mystérieux qui rattachent Lourdes à la faute originelle du genre humain dont Marie a triomphé en sa Conception immaculée, Mgr Goursat trouve, avec l'aide de plusieurs archéologues, que les premiers habitants du pays furent les Vascons, sortis des Ibères, lesquels n'étaient qu'un rameau détaché des peuples d'Amérique, qui venaient eux-mêmes directement de l'Asie. Les Ibères auraient d'abord

(1) Ces très curieux articles viennent d'être publiés en un volume in-8 tirés à petit nombre d'exemplaires que l'on pourra se procurer en s'adressant au directeur de la Revue Canadienne. Prix par la poste \$1.00.

habité une île immense, un véritable continent à l'ouest des colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar), appelé Atlantide, submergé depuis par un tremblement de terre, dont l'Océan Atlantique aurait pris la place, et dont les débris auraient formé les Açores, Madère, les Canaries et les îles du Cap Vert.

C'est de cette terre que des millions d'hommes seraient venus pour peupler l'Espagne, l'Italie, l'Afrique, etc. Ainsi les Vascons se seraient établis à Lourdes et aux environs après avoir fait en quelque sorte le tour du Monde par une suite de générations. On s'explique aisément que parmi eux survécussent les premières traditions de l'humanité. Ils auraient fondé dans la grotte de Lourdes le culte du vrai Dieu et du Verbe, avenir symbolisé par une *Pierre brute*, qui semble en effet avoir figuré, au début, l'essence immuable du Tout Puissant et sa Promesse d'un Rédempteur. (1)

(2) La Pierre, sans autre parure que sa rugosité, sans autre forme que celle dont la nature l'avait douée, semble avoir été l'universel symbole par lequel les hommes primitifs représentèrent l'incorporelle et immuable Divinité. Les Patriarches, favorisés des apparitions célestes, pour témoigner de la divine promesse d'un Rédempteur dressaient tantôt plusieurs, tantôt une seule pierre brute, devant lesquelles ils rendaient le culte au Très-Haut. Que fait Jacob pour conserver le souvenir de sa fameuse vision? Il prend la Pierre, qui avait été sous sa tête, et qui devait figurer Celui qui est le pain de vie. Sur cette Pierre il offre du vin et, y répandant de l'huile, il en fait un "Oint," c'est-à-dire un Messie; car Messie en hébreu, et Christ, en grec, signifient celui qui est "oint". Le Talmud nous apprend que, lorsque l'Arche manquait dans le Temple, il y avait à sa place une Pierre, laquelle s'y trouvait déposée depuis les jours des premiers prophètes, sur laquelle l'Arche se serait appuyée comme sur sa base, et qui portait gravé le plus redoutable des noms de Dieu... Que signifie la fable de Deucalion et Pyrrha jetant derrière leur dos, des pierres d'où la race humaine sort et repeuple notre globe, après le déluge? Ne prouve-t-elle pas que la Pierre était la figure où s'était matérialisée l'idée du Sauveur... Notre Seigneur lui-même appelle Sa Sainte Humanité la pierre, contre laquelle l'ancien peuple viendra se briser, mais qui n'en sera pas moins la base de la Nouvelle Sion... Malheureusement, sous l'influence du démon, les païens donnant à la pierre une forme obscène, symbolisèrent par elle le "péché de la chair", dès lors la pierre fut regardée comme "l'origine", et le "principe unique" et physique de l'humanité, tombée dans un matérialisme abject. Les organes générateurs s'emparèrent du symbole de la Divinité, devinrent Pierre, c'est-à-dire Dieu, et furent adorés comme tel... Le Yoni-Lingaem des Indiens, les obélisques des Egyptiens, la Pierre-Cybèle des Grecs et des Romains, les Menhirs des Celtes sont quelques-uns de ces symboles infâmes, de ces "Bétyles", dégradation du Béthel, symbole du Messie; signes diaboliques substitués au signe divin... on sait qu'on les portait sur soi sous formes d'amulettes, devenues le vrai signe de la Bête.

Mais à Lourdes, comme ailleurs, ce culte se corrompt et finit par ne plus représenter que l'adoration de la chair triomphante, avec tous ses accompagnements d'orgies et de sacrifices humains. Que ce culte grossier des pierres ait été pratiqué au bord du Gave, le distingué prélat le prouve par la présence à la porte ogivale de la grotte, où la Vierge est apparue, d'un bloc de granit, qui a dû donner son nom à la grotte elle-même.

Massabielle veut dire en effet vieille pierre, ou la pierre antique. Lourdes a également la même signification. Le mot primitif était *Lapurdium*, contraction de *Lapidum exordium* ou commencement des pierres, c'est-à-dire, la pierre capitale, la pierre originelle, représentant la tête du dragon dont les replis enserraient alors l'univers. "Cette borne, dit Mgr Goursat, était mise aux confins de la future terre de France, c'était la prise de possession, par le Démon, du pays, qui devait être le pays de l'Idée, l'Apôtre de la Civilisation, le propagateur providentiel, à travers le monde, des grands mouvements intellectuels et moraux, l'instrument par excellence du Bien ou du Mal, l'épée terrible aux mains de qui saurait s'en emparer. Déjà l'on voit poindre l'antagonisme, qui sera toute notre histoire. Dieu et Satan se disputent avec acharnement la France encore à naître. Satan y pose le pied, y met son signe, sa marque, son sceau diabolique. Jésus-Christ, plus tard, y enverra ses amis, se l'attachera, au champ de bataille de Tolbiac et au baptistère de Reims, en attendant que Marie vienne reprendre définitivement cette terre en imprimant son symbole immaculé à la place de l'empreinte maudite. Nous le redisons : Lourdes contient en germe toute notre histoire nationale, nos destinées, les vues de Dieu sur nous. Lourdes explique l'opiniâtreté de Satan, à vouloir garder sa proie, à la revendiquer sans cesse soit par les Anglais, au temps de Jeanne d'Arc, soit aujourd'hui par les Francs-Maçons. La France ne pouvait être qu'un soldat : le soldat du Démon ou le soldat du Christ. A Lourdes a commencé la lutte pour l'enrôler, à Lourdes elle se terminera en faveur du Christ-Roi." Mais ce sont là des preuves de sentiment ou de convenance qui touchent de bien loin à l'archéologie. Aussi Mgr Goursat appuie-t-il sa thèse sur d'autres arguments. En examinant en détails la niche de la grotte, la fontaine, le bois

sacré, les cavernes, les grottes environnantes, l'écrivain prouve assez bien qu'il y avait là tous les caractères propres aux antres d'idolâtrie que les archéologues découvrent ailleurs. La niche était le sanctuaire infernal où reposait la Pierre démoniaque. La grotte était le Temple, comme le vestibule qui permettait aux initiés de monter à gauche, vers l'idole à travers l'étroite excavation. La fontaine servait à différents usages; mais par son moyen Satan, déguisé ordinairement sous le nom de génie du lieu, opérait des merveilles pour séduire les foules. (1)

Ces fontaines existaient partout où il y avait un antre infernal: le bois était le théâtre des abominations réclamées en pâture immonde par le Démon. Les cavernes et grottes servaient les unes d'asile aux prêtres, les autres d'habitation au peuple d'alentour. Quant à la réalité des sacrifices humains Mgr Goursat la prouve par le témoignage de deux archéologues, MM. de Caumont et de Mirville, et par celui du démon lui-même, en une circonstance qu'a racontée le Supérieur de la Maison de Tarbes des Missionnaires de Lourdes, à la table du vénérable curé de St-Louis de Cette, M. le Chanoine Graffino. Voici le fait: "Une dame du pays basque, tourmentée par un mal étrange, inconnu, restant rebelle à tout, et que, par une espèce de honte, sa famille voulait tenir caché, fut conduite à son évêque, qui conseilla de la faire assister aux grandes fêtes de Notre-Dame de Pilar, en Espagne. Là, son mal redoubla et la fit se livrer à des démonstrations que l'on n'hésita pas à nommer diaboliques. Les évêques, réunis pour ces solennités, la recommandèrent à Monseigneur de Tarbes, qui consentit à l'envoyer à Lourdes. Là aussi, on constata une réelle possession, et les Pères la traitèrent en conséquence. Pendant les exorcis-

(1) La Vierge Immaculée marqua du reste expressément à Bernadette que la source existait déjà, quoique elle eut disparu sous terre; puisqu'elle lui dit: "Allez boire à la fontaine et vous y laver." et que l'enfant se dirigeant vers le Gave elle la ramena en lui indiquant du doigt la grotte. "Elle est ici" ajouta-t-elle. Le miracle exista donc seulement dans la découverte de la source et dans ses propriétés guérissantes; non dans la création d'une source nouvelle.

mes, qui se répétèrent plusieurs fois, le Père Sempé fit plusieurs questions à la pauvre femme, qui répondait non seulement en basque, mais en toutes les langues qu'on employait. Poussé par une inspiration, il lui demanda : "Pourquoi la sainte Vierge a-t-elle apparu dans la grotte?" Et aussitôt il lui fut répondu : "Pour faire rendre à son fils les lieux dont on l'avait chassé; pendant bien longtemps, le sang humain a coulé de la grotte au gave."

A ce propos l'auteur nous donne, d'après M. Vogt, une théorie sur l'anthropophagie, qui appartiendrait à un état plutôt avancé de l'humanité. "Sa vraie cause, dit-il, n'a été ni la nécessité, ni la soif de la vengeance; elle est toute dans les idées métaphysiques sur les rapports entre l'âme et le corps. Tous les peuples arrivent à penser que les qualités physiologiques sont intimement liées avec certaines parties du corps et qu'en mangeant celles-ci on augmente chez soi ces qualités. L'indien mange du cerf pour se donner de la vitesse dans les courses, du lion pour se donner de la force dans le combat. Il est naturel dès lors qu'on arrive à manger les chefs et les braves pour gagner de la puissance et du courage. Non seulement on acquiert ainsi les qualités de celui que l'on mange, mais on l'absorbe entièrement, on l'éteint à son profit. D'abord on mange complètement son adversaire. Ce repas devient bientôt un privilège pour l'homme à l'exclusion de la femme, puis pour un *chef ou une tribu*, qui acquiert ainsi des vertus particulières. Plus tard on se contente de manger une partie du corps: le coeur, les yeux.

Le premier nom de la reine Ponmaré était Aïmata: je mange l'oeil. Puis, comme l'homme se fait un dieu à son image, il veut que ce dieu mange comme lui des victimes humaines et il finit par manger son dieu pour acquérir ses qualités divines. De là vient que l'anthropophagie symbolique succède à l'anthropophagie réelle. Donc pour offrir à des dieux, aussi cruels que les tribus barbares, qui les adoraient, des sacrifices dignes d'eux, on leur immola, comme la chose la plus précieuse, des victimes humaines, puis après le sacrifice on faisait tout cuire ensemble et l'on mangeait le tout." (1)

Mais le culte de sang ne suffit pas à Satan ; il lui faut encore le culte de fange. Il pousse l'homme à faire un acte rituel de l'acte qui signa sa déchéance ; (Car, nous le verrons plus loin, c'est en cet acte que consista le péché originel).

En glorifiant ainsi la chair, en se livrant à tous ses instincts, comme à un commandement sacré, l'homme continue bien sa révolte contre Dieu ; il proteste officiellement qu'il est heureux de s'être ravalé au rang des animaux et que leur immonde pâture suffit pleinement à ses désirs.

Or, d'après Mgr Goursat à Lourdes, à côté des sacrifices humains, il se commettait des abominations de luxure qui égalaient ce lieu à Sodome et Gomorrhe. Aussi un châtement semblable devait-il l'atteindre. Le déluge et l'incendie des forêts de la Celtique sont les principales époques dont les nations aient gardé le souvenir. Or l'incendie d'une partie du monde aurait été la conséquence des forfaits de Lourdes. "La foudre tomba au sommet des Monts Pyrénéens (1) (ici Mgr Gourzat cite M. J. B. Bouché de Clumy) ; la flamme électrique s'attacha sur un amas de branches résineuses dont le sol était couvert, en fit un brasier qui, en un instant, communiqua le feu aux forêts dont cette contrée était couverte. En peu de jours, toute cette vaste région devint un vaste bûcher. L'incendie dirigea

(1) D'après cette théorie l'amanropphagie ne serait pas sans lien avec l'idée de rédemption, et c'est même grâce à cette idée qu'au lieu de criminels on en vint, chez les Celtes en particulier, à leur substituer des victimes innocentes, à encourager par des récompenses et des honneurs les personnes qui s'offraient spontanément en sacrifice. Mgr Goursat dit ailleurs : "Comment créer un lien entre la victime réelle et le coupable qu'elle remplace ? C'est en s'assimilant la victime, en ne faisant plus qu'un avec elle ; ou bien, en d'autres termes, en la mangeant, afin de la rendre par la manducation sa propre chair et son propre sang... donc on se partageait la victime même humaine, ou du moins l'on n'assistait jamais à un sacrifice, sans porter à sa bouche quelque chose d'elle sitôt qu'elle avait été présentée ou qu'elle avait touché l'autel. Ici, comme en tout, Satan s'était substitué à Dieu. Par une dernière et suprême adresse, le rusé Serpent se faisait donc offrir à lui-même les Sacrifices, qui figuraient le Sacrifice divin, seul suffisant pour expier le Péché originel, commis à son instigation... Et pour comble d'ironie, c'étaient des victimes humaines, ses propres et malheureuses victimes, qui lui étaient ainsi immolées par une sorte d'amère dérision."

(1) Dont le nom vient en effet de "feu".

ses ravages d'un côté sur l'Ibérie et de l'autre sur la Celtique, en suivant la Chaîne des Cévennes, du Gévaudan, du Vivarais, du Charollais. . . De la Chaîne du Charollais le feu se porta sur le plateau de Langres, où la fureur des flammes envahit d'une part le Jura et les Vosges, de l'autre les Alpes jusqu'à Turin et aux rives de l'Eridan (le Pô); là finit l'incendie.

C'est pourquoi les anciens placèrent dans ce fleuve le tombeau de Phaéton, ce fils du Soleil, venu des contrées sacrées des Hyperboréens, qui n'est autre que l'incendie des forêts de la Celtique aboutissant à l'Eridan. La fiction poétique du monde incendié par Phaéton est le symbole de cet incendie, comme la fable du Phoenix est l'emblème du monde renaissant de sa cendre, c'est-à-dire l'emblème de la première société postérieure à cet incendie. Le moment arriva de l'autre côté, où l'océan et les eaux des grands fleuves firent obstacle au déploiement des flammes, l'incendie s'arrêta devant ces infranchissables barrières et tout fut fini."

L'horrible catastrophe aurait commencé aux alentours de Lourdes sous les feux de la colère céleste. Un lac qu'on voit aujourd'hui à deux ou trois kilomètres de la grotte occuperait simplement la place de la Sodome engloutie. Et pour qu'il ne manque rien à la similitude avec la ville maudite des bords du Jourdain, une seule famille aurait trouvé grâce devant le Seigneur. Malheureusement dans sa fuite une femme, dont celle de Loth ne sera que l'imitatrice, aurait tourné la tête, et victime de sa curiosité, aurait été changée en rocher. On peut encore voir, paraît-il, sur la route de Poneyferré, une pierre grande, isolée, debout: c'est elle.

Evidemment c'est là la partie faible du travail de Mgr Goursat. Il est en pleine hypothèse. Sans doute à travers les traditions et légendes des différents peuples on peut découvrir l'existence de certains grands événements, tels que le déluge ou l'incendie des Gaules; mais quand il est si difficile de démêler le vrai même parmi les faits qui se sont passés en pleine lumière des époques historiques, comment acquérir quelque certitude sur les faits de l'âge préhistorique? Comment reconstituer en détail l'histoire de Lourdes? Savons-nous seulement quand eurent lieu les bouleversements géologiques, qui donnèrent nais-

sance à la grotte, aux collines, et au gavé, que nous y observons aujourd'hui. Les légendes populaires que nous pouvons y recueillir, n'ont pas grande signification. Car un peu partout le peuple met des villes ensevelies au fond des lacs, y entend des voix souterraines ou des cloches d'argent : un peu partout on vous parle de ponts du diable. Ce sont là probablement des souvenirs de l'ancien règne de Satan ; et j'admettrai volontiers qu'en effet le démon a été honoré à Lourdes de la manière que le veut Mgr Goursat ; que la grotte, le bois, la fontaine, ont été le théâtre des sortilèges du malin. Mais que Lourdes ait été comme un foyer de pestilence qui ait gâté en quelque sorte tout l'Occident, c'est ce qu'il est bien difficile de démontrer. La meilleure démonstration est encore l'apparition de la Vierge Immaculée en cet endroit. Mais là encore ne risquons-nous pas de tomber dans la fantaisie en voulant localiser ainsi la lutte entre la Vierge et l'ennemi du genre humain ? Parce que Jésus-Christ était le second Adam et venait nous rendre la vie surnaturelle que nous avait ravie notre premier père, on a voulu que la croix ait été plantée sur le rocher qui abritait le crâne d'Adam. C'était simplement figurer par une localisation fantaisiste une vérité incontestable. N'y aurait-il pas danger de tomber dans les mêmes errements à vouloir, faute de documents assez précis, que Marie soit venue affirmer sa victoire sur Satan dans un des sièges principaux de son pouvoir. (1)

(1) Mgr Goursat aime ces antithèses locales où le bien et le mal sont surpis en quelque sorte luttant corps à corps sur le même terrain. Il en trouve une assez historique, semble-t-il, dans la vie de Jeanne d'Arc. Près de Domrémy était un arbre appelé l'arbre des Fées, ou Bois chenu, siège d'une puissance infernale. Dans son interrogatoire, en réponse à Jean Beaupère la pucelle en parle ainsi : "Il y a, asez près de Domrémy, un arbre appelé l'arbre des Dames, d'autres l'appellent "l'arbre des fées," près duquel est une "fontaine". J'ai ouï dire que les personnes malades de la "fièvre" boivent de l'eau de cette fontaine et vont en chercher pour recouvrer la santé. Moi-même, j'en ai été témoin. J'ai ouï dire aussi, que les malades, quand ils peuvent se lever, vont à cet arbre pour se promener. C'est le beau "mai", qui appartient à Messire de Bourlemont. Quelqufois j'allais me promener avec d'autres filles, et je faisais, sous cet arbre, des bouquets et des guirlandes... J'ai plusieurs fois entendu dire à de vieilles gens, mais qui n'étaient pas de ma famille, que les "fées conversaient en cet endroit." J'ai même ouï raconter à Jeanne, épouse du maire Aubry et ma marraine, qu'el-

C'est possible; mais je n'en sais rien, même après la belle dissertation de Mgr Goursat. J'en conviens "les événements extérieurs et matériels ne sont que l'expression de faits mystérieux et cachés, qui se passent au-dessous des choses visibles de ce monde." Mais que cette expression soit traduite dans les lieux mêmes qui en sont le théâtre, c'est ce qu'on ne peut admettre qu'après des preuves solides (1). Je ne sais pas davantage, non plus que Mgr Goursat et que le Père Marie-Antoine, qu'il cite, si les Druides, prêtres des Celtes (qui repoussèrent les Ibères vers l'Espagne) élevèrent devant la pierre satanique de Lourdes un autel à la Vierge qui devait enfanter? Ce n'est pas cependant que l'hypothèse ne me plaise. J'avoue que les Druides n'auraient pu agir ainsi que sous une inspiration providentielle; car ils auraient présumé "à la réalisation des desseins de la Vierge, qui avait résolu de prendre officiellement possession de ces lieux, pour rayonner de là sur le monde entier, et

le y "avait vu" les "dites" fées, mais je ne sais pas si cela était vrai ou non. J'ai vu les jeunes filles suspendre des bouquets aux rameaux de cet arbre, et moi-même en ai suspendu comme les autres.

J'ai oui dire à mon frère "qu'on disait dans mon pays" que j'aurais pris mon fait sous l'arbre des fées, mais cela n'est pas vrai."

Il résulte de tout ceci que l'opinion populaire savait que les Esprits du Boischnu étaient mauvais.

Pour qu'il n'y eut pas de confusion possible, l'Esprit du Bien, envoyé du ciel, saint Michel apparut à son tour, comme autrefois Dieu à Moïse dans le Buisson ardent, au milieu des branches d'un arbre; mais c'était près de l'Eglise de Domrémy. La distance, en outre des autres caractères de la vision, était suffisante pour éviter toute méprise en même temps que l'Archange venant chercher l'ennemi sur le terrain même de ses exploits. Jeanne avait environ 13 ans. Les visions se multiplièrent et durèrent pendant cinq années. C'est à la suite que notre héroïne se décida à quitter son village et à aller guerroyer pour bouter les Anglais hors de France, ce royaume de Jésus-Christ."

(1) A propos de la médaille miraculeuse qui fut frappée sur l'ordre même de la Vierge donné à Catherine Labouré, et où Marie est représentée foulant aux pieds le dragon, Mgr Goursat fait observer que la représentation de l'Immaculée Conception suppose toujours la Vierge foulant aux pieds le Dragon. Sans doute il en doit être ainsi, puisque telle est l'essence du mystère, puisque le privilège de l'Immaculée Conception en Marie est la première revanche de notre race sur celui qui l'avait si fatalement blessée à son berceau. Mais conclure de là que, dans la grotte, où apparut l'Immaculée, ce Dragon doit nécessairement exister, et que ce Dragon c'est la Pierre, voilà qui me semble un peu forcé.

écraser l'ennemi là précisément où il avait exercé son funeste empire." Heureusement nous voici au VIII^e siècle; et l'histoire, en nous apportant des faits précis, nous met plus à l'aise pour croire aux hypothèses précédentes. Je cède la parole à Mgr Goursat.

"Au VIII^e siècle, les Sarrazins s'étaient emparés de Lourdes, entre autres places de l'Aquitaine. Elle prit alors le nom de Mirambel et était occupée par Mirat.

Or, dans ce temps-là, dit un texte latin, Charlemagne, roi des Français et empereur romain, avait mis la main sur la cité et tout le comté de Horra, excepté le château de Mirambel. Depuis longtemps, il le tenait assiégé sur trois points différents du côté de Ferragut, du côté d'Hyppolyte et du côté de Saint-Georges. Mirat, seigneur de Mirambel, avait été plusieurs fois sommé de se rendre et de devenir chevalier de Charlemagne, après avoir reçu le baptême; mais il répondit que tant qu'il aurait possibilité de se défendre, ne fût-ce qu'un jour, jamais il ne consentirait à se soumettre à un mortel quelconque.

C'est pourquoi le roi, fatigué des ennuis d'un long siège, songeait à se retirer. Mais sainte Marie, mère de Dieu, Notre-Dame du Puy en Velay, invoquée par d'humbles prières, opéra un miracle de la grâce. Un aigle saisissant dans ses serres un énorme poisson du lac, l'avait déposé intact sur une des parties les plus élevées du château, qui conserve encore aujourd'hui le nom de *Pierre de l'Aigle*. Le commandant, justement étonné se hâta de l'envoyer à Charlemagne, en lui faisant dire qu'il se tromperait fort s'il espérait le réduire par la famine, tant que son vivier lui fournirait de si beaux poissons. Le roi fut tout à fait déconcerté; mais l'évêque du Puy, devinant la vérité, rassura Charlemagne et lui dit: "Prince, la Mère de Dieu, sainte Marie du Puy commence à opérer, merveilleusement," et le roi répondit: "Qu'il en soit ainsi!"

Et alors, l'Evêque comme bon serviteur et ambassadeur de la dite Dame sainte Marie, s'en vint trouver Mirat et, entre autres paroles, lui adressa celles-ci: "Mirat, puisque tu ne veux pas te rendre à Charles-le-Grand, le mortel le plus illustre de l'Univers, puisque tu ne veux pas reconnaître un maître, reconnais du moins une maîtresse, rends-toi à la plus noble Dame qui fut

jamais, la Mère de Dieu, sainte Marie du Puy. Je suis son serviteur, deviens son chevalier.

A ces mots Mirat déjà éclairé d'en haut par un rayon de la grâce, lui dit : "Je rends les armes et je me livre avec tout ce qui m'appartient à la Mère du Seigneur, à sainte Marie du Puy ; je consens en son honneur à me faire chrétien et à devenir son chevalier ; mais j'entends m'engager librement, et je veux que mon comté ne *relève jamais que d'elle seule*, soit pour moi, soit pour mes descendants." L'évêque, diplomate par excellence, prit dans ses mains une poignée de foin du pré sur lequel il se trouvait en ce moment avec Mirat et ajouta : "Ne veux-tu rien accorder en signe d'hommage à la reine de Dieu ? Offre-lui du moins ces *brins d'herbe*, pour montrer que tu deviens son vassal." Mirat répondit : "Je n'ai pas de conseil à prendre de toi ; j'accorderai ce que je voudrai."

— "Il en sera ainsi," répliqua l'évêque.

Et alors celui-ci, revenant auprès de Charlemagne lui demanda ce qu'il lui plairait de faire. Le roi, ayant réuni son conseil, fit cette réponse : "Il plaît que tout hommage soit rendu à Notre-Dame du Puy, et j'accorde qu'il en soit ainsi." Et l'évêque alla rejoindre Mirat et les conventions furent arrêtées comme il a été dit avec approbation du roi.

Mirat et tous ses soldats, mettant des guirlandes de foin au fer de leurs lances, en signe de la soumission de la place, se rendirent aux pieds de sainte Marie du Puy et firent litière de ce foin, en l'honneur de la Mère de Dieu.

Mirat obtint le titre de chevalier pour lui et pour ses enfants ; il reçut au baptême le nom de Louis : tous ses biens lui furent remis ; il reprit possession de Mirambel.

Les armes de Lourdes témoignent de ce fait : elles portent d'azur, chargé de trois rocs, celui du milieu surmonté d'un aigle tenant un poisson."

Ce poisson c'était l'image de Jésus-Christ souvent représenté sous ce caractéristique symbole, que Marie voulait jeter du ciel, un jour, en pleine forteresse diabolique, frappant ainsi Satan au cœur même de sa place favorite.

Depuis cette époque, le culte de Marie se répandit de plus en plus dans tout le Lavedan, composée de toutes les vallées qui

commencent à Lourdes. D'innombrables chapelles furent élevées à la Dame du pays."

Avec ses hypothèses Mgr Goursat est à l'aise pour signaler les rapports merveilleux de l'apparition de Immaculée avec le passé de Lourdes. En se montrant dans la grotte où trônait le menhir infâme, la vieille Pierre-Venus, la *Massabielle*, Marie pose son pied virginal et vainqueur sur la tête du Dragon; et ce qui avait été prophétisé au moment de la chute, dans l'Eden, ce qui s'était accompli pour la Conception de Marie et de Jésus-Christ, sera maintenant figuré pour l'avenir, dans le roc immortel. Passant comme le gave fuyant devant le vieux sanctuaire de la Montagne, les générations humaines verront désormais ce suggestif spectacle: Lucifer écrasé définitivement sous le talon de la Conception Immaculée, à l'endroit précis où il avait fait glorifier l'impure conception de l'homme, fruit de la rébellion. La grotte de Lourdes ne rappelle-t-elle pas d'ailleurs celle où allèrent se cacher Adam et Eve après leur faute; celle-là même où naquit Jésus pour les racheter; celle, ou après sa mort, il fut enseveli et d'où il sortit triomphant et glorieux. — Et les paroles de l'apparition: "Prier pour les pécheurs, faire pénitence, aller boire et se laver à la fontaine, élever une chapelle, venir à la grotte en procession." Comme elles répondent au passé de ce lieu étrange et à la transformation radicale que la Vierge y veut opérer en prenant le contrepied de tout ce qui y était produit autrefois." C'était le grand théâtre de l'iniquité, le trône satanique; de là les moeurs infâmes se répandaient partout. La Vierge bénie voulait qu'on y priât pour les pauvres humains égarés, qu'on y fit pénitence en s'humiliant, en mangeant l'herbe de la grotte qui rappelle que nos premiers parents se trouvèrent réduits, après leur faute, à la condition des animaux. La fontaine retrouvée et purifiée devait accomplir des miracles de grâce opposés aux faux miracles d'antan. On y devait désormais boire la vie au lieu de la mort qu'on y puisait autrefois à longs traits. Les processions chrétiennes remplaceraient les théories innombrables de ces malheureux qui accouraient jadis rendre hommage à Satan.

La chapelle contiendrait l'autel. Sa pierre sacrée remplacerait la pierre infernale et dorénavant le sang précieux de Jésus-

Christ coulerait pour le salut là où avait coulé, pour leur déshonneur et leur perte, le sang de tant de victimes humaines, barbaquement immolées.

Mgr Goursat analysant les autres circonstances de l'apparition, en tire d'harmonieuses leçons. *Le jour*, ce fut le 11 février, jour où s'inaugurait en 1858 la semaine des réjouissances profanes, qui précèdent les austérités du Carême, ce Carnaval, qui n'est qu'un restant des *Lupercales* païennes, ou Saturnales d'épée, lesquelles s'ouvraient précisément à cette époque de l'année et duraient jusqu'en juillet. C'était la grande glorification des oeuvres de la chair. La Vierge Immaculée choisit cette date pour la purifier. *Attitude de la Vierge*: Debout, car c'est le péché qui nous a donné une posture humiliée, courbée vers la terre, elle ne convient pas à Marie, exempte de toute trace de péché. *Lumineuse*. L'obscurité est le propre des oeuvres de Satan, qui procèdent de l'amour des ténèbres. Marie est toute resplendissante de la lumière divine. Aussi est-ce la lumière qui l'annonce: "Quand la vision a lieu, disait Bernadette, je vois la lumière tout d'abord, et ensuite la Dame; quand la vision cesse, c'est la Dame qui disparaît la première et la Lumière en second lieu." Les *pièdes nus*. Pour montrer que la Vierge, même en foulant la tête de l'infernal Dragon, n'est pas atteinte par sa morsure, c'est-à-dire par ce péché qui obligea nos premiers parents à se vêtir, afin de cacher leur ignominie. Les *Roses*: "Sur chacun de ses pieds, d'une nudité virginale, s'épanouissait la Rose mystique, couleur d'or." L'or et la rose sont tous deux le symbole de la charité, ainsi doublement affirmée; la rose marque spécialement l'amour et l'or son caractère surnaturel. Ces deux roses d'or sont donc le gracieux témoignage de l'amour de Marie et, puisqu'ils n'en font qu'un seul, de l'amour de Dieu pour nous. Mais comment s'est pratiquement manifesté cet amour miséricordieux envers l'humanité déchue? "Dieu a tant aimé le monde, dit l'apôtre, qu'il lui a donné son Fils unique." Jésus est la Fleur née de la chair virginale de Marie: une de ces roses marque donc la conception divine de Dieu fait homme, et l'autre la Conception antérieure de Marie, fleur de chair, elle aussi, et toutes deux immaculées. Ces deux Conceptions sont l'écrasement, sous le pied du Fils et de la

Mère, de la tête immonde du Démon, qui avait triomphé jusqu'ici.

Le *Costume*. La robe était blanche, la ceinture bleue, couleurs traditionnelles assignées depuis longtemps à la Vierge. Le blanc symbole de l'Être supérieur, de la vérité absolue est employé par l'Eglise dans ses ornements pour les fêtes de Notre-Seigneur, de la Vierge, parce qu'il annonce la bonté, la virginité, la charité, la splendeur, la sagesse divine lorsqu'il se magnifie dans l'éclat pur de l'argent. Le bleu rend la chasteté, l'innocence, la candeur. C'est un pur reflet des profondeurs du ciel. Dira-t-on que nous poussons trop loin la recherche du symbolisme, dans la signification que nous donnons à la ceinture? Bleue, partagée en deux bandes, qui descendent d'un même noeud, placé sur le tour de la taille et ressortant vivement sur le fond blanc du vêtement, elle nous paraît redire, elle aussi, comme les deux roses, d'une manière pareillement expressive, les deux immaculées conceptions. L'une et l'autre, en effet, sont comme un double écoulement *du ciel en terre* : parties du même point l'adorable volonté divine, cette volonté qui procède de ce cercle céleste de l'Adorable Trinité; réunies en un seul noeud dans les décrets divins; c'est le ciel bleu qui deux fois descend ici-bas, porté par une pureté sans tache, blanche comme la robe de l'Immaculée. *L'heure* : environ midi. L'Angelus devait sonner à tous les villages des clochers pyrénéens. C'est l'heure ineffable de l'Incarnation, de la Conception du Christ, complément providentiel de l'Immaculée Conception de Marie. Le 25 mars, la date officielle de la Conception immaculée de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le chapelet accentue encore ces harmonies, puisqu'il n'est que la répétition du salut de l'ange, au moment de l'Incarnation du Verbe. *Les personnages* : *Bernadette*, enfant pauvre, chétive, ignorante, c'est la femme coupable et déchue, dans son état d'infériorité et de dégradation, que la Vierge vient relever à l'endroit même où, pendant tant de siècles, elle avait été le vil objet de tant de souillures. *M. Peyramale* avait été nommé curé à Lourdes la semaine même de la proclamation officielle à Rome du dogme de l'Immaculée Conception. Vicaire à Saint-Jean de Tarbes, il avait aboli une fête carnavalesque, où le peuple se portait, tambour et musique en tête, vers l'Eglise au milieu d'un vacarme affreux.

Or, "le nouveau vicaire de Saint-Jean, l'abbé Peyramale, était un de ces hommes qui ne craignent rien et aucune multitude ne pouvait l'intimider. Au jour dit, il se trouva là, lorsque la foule en désordre pénétra dans le Temple avec son drapeau forain (souvenir des bacchanales d'autrefois). A la vue de ce qu'il considérait justement comme un sacrilège et une profanation, Dominique Peyramale haussa la voix, mais vainement, elle se perd en partie dans le tumulte et le bruit des instruments.

—Sortez du temple, profanateurs! Abattez cet étendard d'idolâtrie et de scandale.

Inutiles paroles. La *monstrueuse procession* commence à faire le tour de l'église.

La colère sainte montait au coeur frémissant du prêtre et de l'apôtre. Il s'élançait et arrache la bannière à celui qui la portait. Les cris menaçants de la foule lui font craindre un instant qu'elle ne lui soit enlevée.

—Coupez-en les cordons et jetez cela sous les pieds, dit-il au sacristain.

Comme celui-ci cependant, ayant tiré et ouvert son énorme couteau catalan, était tout tremblant et hésitait à toucher l'objet de la superstition populaire, l'abbé Peyramale, d'un geste rapide, veut saisir le couteau pour lacérer lui-même la bannière. Mais il fait un faux mouvement et se perce de part en part la paume de la main. Le couteau s'y était planté et ressortait de l'autre côté comme les clous du crucifiement.

Il y eut une clameur d'épouvante. Quant au prêtre, il ne poussa pas un cri. Sans se troubler et avec le plus grand calme, il retira la lame de son fourreau vivant et aussitôt le sang se mit à jaillir à flots.

Reprenant alors son oeuvre, il lève sur cette multitude son bras ensanglanté et dit avec douceur:

—Sortez, mes amis, ne profanez point le Temple de votre Dieu.

Les gouttes de sang tombaient sur ceux qui tenaient la tête de l'étrange cortège. Devant cette main transpercée comme celle du crucifié, la foule, devenu tout à coup muette et honteuse, s'écoula au dehors, laissant derrière elle le prêtre qui tomba à genoux et remercia Dieu.

Depuis ce jour, il ne fut plus question de pareilles saturnales. Le sang de l'abbé Peyramale avait noyé la superstition.

N'est-ce pas comme le prélude de sa mission.

Le prêtre qui devait élever le Temple expiatoire, demandé un jour par Marie au dieu des abominations antiques commençait, par abolir ce qui restait encore de ces anciennes pratiques démoniaques, venues originairement de Lourdes."

Cependant Dieu s'adressant à des êtres libres, même dans les oeuvres, où éclate le plus évidemment sa miséricordieuse initiative, réclame le concours des hommes. Il a envoyé sa Mère Immaculée se montrer sur le rocher de Massabielle, et offrir au monde de créer là une source de guérison et de pardon. Encore faudra-t-il que les hommes fassent quelque chose de leur côté. La Vierge formule des demandes. Seulement, ne l'oublions pas, Dieu est le maître des volontés humaines, comme de tout le reste; sans forcer leur liberté il peut les amener infailliblement à vouloir ce qu'il exige. Il voulait efficacement créer à Lourdes un foyer de rénovation chrétienne, un centre d'attraction pour l'univers entier. Aussi voyez. Les obstacles ont beau s'accumuler, le démon a beau regimber, il a beau tour à tour faire l'ange de lumière, et l'esprit de la ruse (1), ce qu'a demandé la

(1) Il était bien à présumer que le démon ne se laisserait pas ravir ce coin privilégié de son empire sans regimber et protester. Voici par exemple ce qui serait arrivé à Bernadette, au moment de la 4^{ème} apparition [d'après M. Estrade, témoin de plusieurs de ces faits merveilleux, qui les a consignés dans son beau livre: "Les apparitions de Lourdes".]

"Pendant que l'enfant était en prières, un tumulte de voix sinistres paraissant sortir des entrailles de la terre était venu éclater au-dessus des eaux du Gave; ces voix s'interpellaient, se croisaient, se heurtaient comme les clameurs d'une foule en querelle. L'une de ces voix dominant les autres, avait crié d'une voix stridente et pleine de rage: "Sauve-toi, sauve-toi." A ce cri, qui ressemblait à une menace, la Dame avait levé la tête et froncé le sourcil en regardant vers la rivière. Sur ce simple mouvement, les voix s'étaient prises d'épouvante et avaient fui dans toutes les directions. "Le même auteur dit ailleurs: "Aux visions si belles et si harmonieuses de Bernadette succédèrent des scènes burlesques, disparates, quelquefois terrifiantes. Une véritable épidémie de visionnaires parut, se révéler subitement à Lourdes; elle attaquait particulièrement les jeunes filles et les petits garçons. Lorsque certains de ces enfants approchaient des excavations de Massabielle, ils tombaient dans une espèce de contemplation fébrile et apercevaient à l'intérieur des roches toutes sortes de figures fantasmagoriques. A tel sujet fasciné se présentait une madone quelconque, ornée de sceptres

Vierge Immaculée finit par lui être accordé. Elle a demandé une chapelle, on lui a donné un groupe de basiliques; à la cité diabolique on a fait succéder la cité divine. "L'ensemble des édifices, à l'aspect quelque peu étrange, rappelle vivement les trois phases de l'Eglise catholique. En bas, au Rosaire, au lieu plus spécial de la prière, c'est l'Eglise militante, assise au milieu des hommes, pleine du bruit des combats et des appels suppliants. Plus haut la crypte ombreuse, à laquelle on accède par de sombres escaliers, représente l'Eglise souffrante: les âmes montées par l'âpre sentier de la mort aux demeures de l'expiation et de la souffrance. Plus haut, dans l'azur, la Basilique, aux vitraux éclatants, aux éblouissantes décorations, aux harmonies incessantes, toute vibrante de cantiques, tout embaumée d'encens, c'est la Jérusalem céleste, le trône éclatant de l'Eter-

et de couronnes; à tel autre, un saint Joseph, avec le lis traditionnel dans la main; celui-ci croyait voir saint Pierre, celui-là saint Paul, un troisième les quatre Evangélistes. En peu de temps, ce fut le défilé complet de tous les saints et de toutes les saintes les plus notoires du paradis. Les personnages d'emprunt, qui vinrent figurer à ces diverses parodies, quoique revêtus d'une certaine beauté artificielle, étaient inquiets, remuants, et laissaient apercevoir des convulsions involontaires, qui les rendaient repoussants. Un grand nombre de personnes de Lourdes ont été témoins des singularités suivantes. Un jeune paysan de la vallée de Batsurgère, aux allures naturellement gauches, se présentait seul à certains jours sous le rocher de Massabielle. Dès qu'il approchait de la Grotte, il était pris d'une espèce de sursis et se mettait à tourner avec une rapidité vertigineuse. Quand il interrompait son mouvement de rotation, il regardait en l'air et paraissait poursuivre de ses mains un être chimérique. Au cours de ce dernier exercice, il montrait de plusieurs pas, sur la façade verticale du rocher, et s'y maintenait contre les lois de l'équilibre. Revenu à son état ordinaire, le jeune villageois tombait dans l'abattement et se retirait tout confus de la Grotte. Interrogé il répondait qu'il n'était pas maître de sa volonté et qu'un moteur secret, agissant à l'intérieur des roches, l'obligeait à faire ce qu'il faisait."

Le démon a-t-il été étranger, aux rivalités, divisions, mesquines jalousies, et difficultés de toutes sortes qui s'élevèrent autour de la Grotte merveilleuse? Mgr Goursat fait remarquer avec justesse que ce qui était jadis arrivé pour Jésus-Christ et Jeanne d'Arc, arriva pour Lourdes. Le Sauveur des hommes et la libératrice de la France avaient trouvé leurs grands adversaires dans les Pharisaïques exploiters des classes inférieures, leurs amis et admirateurs dans le peuple. "A Lourdes, pareillement, pendant que la libre-pensée bourgeoise ricanaît, que les hautes classes multipliaient les oppositions, de suite le peuple acclamait sa souveraine. Les ménagères furent les premières à apporter leur modeste obole pour le sanctuaire futur; les carriers déblayèrent d'eux-mêmes le sol de la Grotte, approprièrent la fontaine de leur mieux, tracèrent péniblement des routes d'accès. Et quand l'administration poursuivit son système de tracasseries, nos braves ouvriers

nel." La Vierge a demandé qu'on fasse des processions à Lourdes. Et les peuples sont accourus du Nord, du Midi, du Levant, du Couchant. "Elles sont laissées bien loin les théories infernales, les diaboliques caravanes, qui venaient rendre hommage au Dominateur Satanique de la terre en esclavage. Les Pèlerins d'aujourd'hui passent et repassent à travers les villes et les campagnes, émerveillées d'un tel mouvement. Grâce à lui, partout Lourdes est connu, et au fond de milliers d'âmes retentit l'invocation à Marie Immaculée. La Vierge a voulu reporter l'honneur sur son Fils divin. Elle-même a sûrement inspiré ces processions du Très Saint Sacrement, qui font descendre l'Hostie rayonnante de la Basilique à la Grotte de Massabielle et la ramènent, au milieu des acclamations enthousiastes de la Pierre vaincue, à son trône triomphal. Jésus-Christ, par sa Mère, a repris, en Roi, possession des lieux, d'où il avait été chassé, prophétique annonce de ce qui aura bientôt lieu dans la France, et, par elle, dans le monde entier." (1)

se rebiffèrent, protestant hautement par de multiples manifestations qui, après avoir commencé par des cantiques, allèrent jusqu'au bris des clôtures. Sans l'intervention directe et énergique du vénéré Pasteur, le sang aurait coulé, les montagnards étant prêts à revendiquer par la force les droits violés de la Reine du Ciel... Saluons, au passage ce peuple qui, sans intervention officielle, organise ces inoubliables manifestations du soir, où il chante sa foi, au milieu des lumières, où il montre sa force puissante, son admirable et spontanée discipline. Le peuple de France se retrouve tout entier dans les magnifiques processions aux flambeaux qui ont remplacé les "brandons" de ses aïeux, et qui symbolisent admirablement sa marche enthousiaste et lumineuse vers les régions du Progrès Chrétien." Il ne faudrait rien exagérer cependant. Le peuple, et le peuple français lui-même, peut être égaré, hélas! Nous en avons des preuves assez actuelles. Il a besoin d'être contrôlé dans ses mouvements spontanés par une autorité compétente. Mais il est vrai qu'il ne se fait rien de grand dans une société sans l'intervention du peuple; il est vrai que le peuple chrétien a une espèce d'instinct pour deviner les desseins importants de la Providence, comme il sait distinguer un homme de Dieu, un saint. Et puis le Saint-Esprit dirige, quand il lui plaît, les mouvements des masses populaires comme il dirige les volontés individuelles... C'est pourquoi l'axiôme est souvent vrai: "Vox populi, vox Dei." Il le fut à Lourdes.

(1) Suivant la remarque de Mgr Goursat, dans les autres sanctuaires célèbres de la catholicité la dévotion des clerges est en honneur; mais à la Grotte de l'Immaculée Conception un besoin de les y entretenir sans interruption se fait sentir à l'âme plus que partout ailleurs. Cette dévotion fut inaugurée par Bernardette elle-même. On se rappelle qu'à la fin d'une de

La Vierge a demandé qu'on vint à Lourdes faire pénitence. Or, "pour réparer les hontes du passé, les fautes innombrables du présent, Lourdes a vu le peuple chrétien, comme autrefois les Ninivites à la voix de Jonas, faire une sincère pénitence. Nous n'en pouvons voir que les signes extérieurs: les longs voyages, les prières des pèlerins agenouillés sur le sol, les bras en croix, le dévouement des brancardiers et des infirmiers auprès des nombreux malades. Mais les brisements du coeur, les sacrifices de l'âme, les renoncements douloureux d'une vie retournée nous échappent. Satan exigeait beaucoup de ses infortunées victimes, trompées et abusées, et il ne leur donnait rien en retour. Marie a pour ses enfants, contrits et humiliés, des trésors de grâce, de tendresse et de miséricorde."

Même ce que l'homme a imaginé de lui-même, sans aucune invitation de la Vierge, pour embellir ce lieu de pèlerinage, semble avoir été ramené par une puissance supérieure, à l'expression du triomphe divin sur l'inferral serpent. Ainsi quand le pèlerin, qui vient de traverser la petite ville de Lourdes, a franchi le Gave sur un pont construit en pierre de taille, qu'a-

ses extases la jeune fille se leva, pâle encore et radieuse, et se penchant vers sa tante qui l'accompagnait: voulez-vous, dit-elle, me donner votre cierge et me permettre de le laisser dans la Grotte?"—"Oui, oui, je te le donne; Elle enfonce dans la terre l'extrémité du cierge, en l'appuyant sur le rocher, et revient à sa place accoutumée, toute heureuse et toute triomphante, comme si elle avait entrevu ces mille lumières que les pieux pèlerins devaient y entretenir et la nuit et le jour. St. Grégoire le Grand raconte que de son temps, il y avait une église dont les Ariens même s'étaient emparés, mais qu'il eut le bonheur de rendre au culte catholique. Seulement, ajouta-t-il, "au moment où nous y entrions en chantant les louanges de Dieu un bruit horrible se fit entendre, et, après que ce bruit eut cessé, une odeur, suave qui indiquait la présence du Seigneur, embauma tous les assistants. La cérémonie terminée, le gardien de l'église éteignit les flambeaux; mais, ô merveille! à peine fût-il sorti qu'il vit l'église toute illuminée; il rentra, et craignant d'avoir négligé par distraction d'avoir éteint les cierges, il les éteignit de nouveau avec le plus grand soin, ferma la porte de l'église et se retira; mais bientôt, tous les cierges, rallumés de nouveau, brillèrent d'une ravissante clarté.

Le Grand Pape conclut par cette réflexion qui s'applique admirablement à Lourdes. "Dieu voulait par ce miracle nous faire comprendre que ce lieu, qui avait été le séjour des ténèbres de l'erreur, était devenu celui de la vérité.

perçoit-il à l'entrée du domaine de la Reine Immaculée? Une statue de l'Archange Michel terrassant le démon. Quel à propos! "La défaite dans le ciel présage de la défaite sur la terre; Satan vaincu ici-bas, comme là-haut, partout où il a voulu régner, dominer, usurper la place de Dieu. Et ce qui est bien caractéristique, c'est l'ange gardien de la France, qui terrasse le mortel ennemi de notre Patrie, au seuil sacré du sol national. C'est, dès l'abord, incarnée dans le bronze immuable, la synthèse, le résumé de tout ce qui s'est passé en ce lieu fatidique, une véritable page d'airain, qui racontera aux âges à venir et l'audace du superbe et la victoire passée, la victoire future du Christ, du Christ, roi de France." (2)

Puis derrière l'Archange voici la Grande Croix que les Bretons érigèrent pour témoigner de leur foi granitique à l'Immaculée. "La Croix de granit, la Croix faite du même roc que la pierre infernale, la Croix venue, sinon peut-être du même pays, du moins d'une Contrée Soeur, des landes de Karnac, nous crie que le Menhir infâme est détrôné et que Jésus-Christ veut en faire un trophée. Du même bloc, pour ainsi dire, d'où Satan avait tiré son symbole obscène est sortie l'image de l'instrument de notre Rédemption." Après la Croix des Bretons une grande et belle statue de la Vierge attire l'attention. Elle est en marbre de Carrare et a été couronnée au nom du Pape Léon XIII.

(2) Mgr Goursat, comme beaucoup d'autres catholiques français, voit dans l'apparition de Lourdes un gage du retour de la France au Christ et à sa Mère Immaculée. Certes ce n'est pas là une espérance chimérique. A quelle nation moderne Jésus-Christ donna-t-il autant de preuves de sa prédilection? Il faudrait se garder pourtant de rêver, comme les Millénaires d'une époque où Jésus-Christ régnerait sur un pays quelconque dans une tranquillité parfaite; et sans avoir à redouter d'assauts de la part de ses adversaires. L'Eglise ici-bas est essentiellement militante: elle aura toujours à combattre; l'ivraie sera toujours mêlée au bon grain. Pour que les espérances fondées sur Lourdes, Paray, Montmartre se réalisent, il n'est même pas nécessaire que la France redevienne officiellement chrétienne, il suffit que la Vierge Immaculée et le Sacré-Coeur y conservent la vie catholique au milieu de toutes les tracasseries et les vexations d'un pouvoir persécuteur; il suffit qu'ils lui gardent sa générosité, sa vaillance, son prosélytisme. Que la France, par exemple, reste la nation apôtre par excellence, en dépit de son gouvernement, ne sera-ce pas une faveur plus grande que si toute persécution lui était épargnée?

Devant la statue s'étend une grande place où les Pierre l'Ermitte de notre époque peuvent haranguer les foules, où le P. Coubé, en 1900, fit vibrer les coeurs de cinquante mille pèlerins. Quel endroit mieux choisi pour lancer les masses à la grande bataille que celui qui s'étend sous les regards de la Vierge écrasant de son talon l'irréconciliable adversaire de notre race?

Faut-il parler des *Espelugues*? Ce sont trois grottes situées à peu près perpendiculairement au-dessus et à assez peu de distance de la grotte de l'apparition. Elles ont été entièrement déblayées et explorées par le P. Sempé et un jeune magistrat M. Dufourcet, qui y découvrirent des débris de squelettes humains, preuve assez indubitable que des sacrifices humains avaient été offerts en ce lieu.

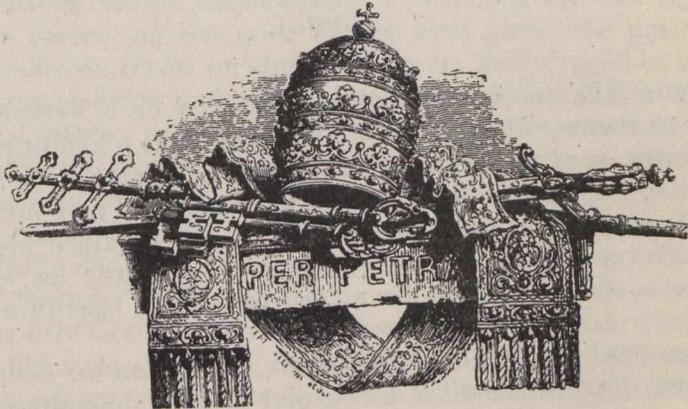
Or, le grand apôtre du Midi, le P. Marie-Antoine, eut l'idée de consacrer ces grottes à Marie-Madeleine et à la Mère des douleurs. "Marie-Madeleine, la grande pécheresse, l'incarnation de la volupté, la victime du péché originel, adonnée à toutes les luxures et toutes les débauches qui en sont la suite naturelle; la Mère des douleurs, qui a tant souffert à cause du péché originel, de l'expiation offerte pour lui par son divin Fils sur la Croix. Marie-Madeleine et Marie, Mère de Jésus, se rencontrant là comme sur le Calvaire, venues des deux pôles opposés du monde moral, la Pureté immaculée et la Fange purifiée, dans la grotte des Prêtres païens et des communions abominables, c'est encore là un de ces coups imprévus, une de ces harmonies que nous présente le nouveau Lourdes. C'est l'image de ce que le sang divin, qui coule sans cesse maintenant à la grotte fait, chaque jour, des âmes coupables sur lesquelles il tombe et qui se l'assimilent, leur rendant l'innocence, et les rapprochant de l'Immaculée. Vraiment la grotte géminée a reçu une destination en rapport avec tout le pèlerinage."

Ainsi Lourdes, suivant le voeu de Mgr Peyramale, est devenue non seulement un lieu de pèlerinage où l'on accourt implorer la Vierge pour les malades; elle est devenue cette cité du Bien d'où le pèlerin s'en retourne plus détaché du luxe et des vanités de la terre, plus tendre envers les miséreux et les souffrants, plus pitoyable aux infortunés; plus illuminé en son intelligence, plus ardent en son coeur, plus patient dans les épreuves,

plus vaillant dans la lutte. Elle est la Citadelle, la Tour fortifiée, d'où l'Immaculée continue à percer de traits l'implacable ennemi de notre race. (1)

(A suivre).

S. De Luro.



(1) Le 19^{ème} siècle aura été vraiment le siècle de l'Immaculée Conception. La proclamation de ce dogme en aura été l'événement capital. L'apparition de Lourdes a été une confirmation éclatante de la parole du Vicaire le Jésus-Christ. Mais une autre apparition était venue préparer le monde à recevoir cette parole avec la joyeuse soumission d'une foi éclairée. On sait qu'en 1830 La Vierge s'était montrée à une Soeur de St-Vincent de Paul, nommée Catherine Labouré; elle lui avait demandé de faire frapper une médaille, dont le modèle était sous ses yeux, représentant la Mère de Dieu foulant aux pieds le dragon, les mains étendues inondant le monde de rayons lumineux et tout autour cette inscription: "O Marie conçue sans péché priez pour nous qui avons recours à vous," de l'autre côté, le tableau s'étant retourné, il y avait le Monogramme de Marie surmonté de la Croix et au-dessous deux coeurs: l'un couronné d'épines, l'autre traversé d'un glaive. Sitôt connue, cette médaille se répandit partout de la façon la plus merveilleuse. Chrétiens et chrétiennes la mirent au cou. Elle opéra des prodiges de guérison et de conversion. C'était la première partie d'une trilogie, qui, commencée à Paris, devait se continuer à Rome par la Définition et à Lourdes par l'apparition... D'avance, Marie faisait porter à ses dévots le témoignage de leur attachement. Affermis bientôt par la voix du Pontife, elle se réservait de les appeler à Lourdes pour les rapprocher les uns des autres, les grouper, et réorganiser ainsi l'armée chrétienne dispersée, sinon divisée."

Mgr Goursat fait justement remarquer que par la dévotion de la médaille miraculeuse et des médailles en général, Marie établissait parmi les chrétiens la contrepartie des amulettes obscènes, qui étaient une glorification permanente du Pêché originel, et que les païens portaient universellement comme une excitation à la débauche, comme une représentation suggestive de toutes les luxures.

Les Tuileries sous Louis XIV. ⁽¹⁾

(Suite).

Louis XIV résida plus souvent à Marly ou à Versailles que dans sa bonne ville de Paris. C'est dire qu'il n'habita point les Tuileries, sauf peut-être de 1667 à 1669. Mais soucieux d'embellir la Capitale de si nombreux monuments il ne pouvait laisser de côté la demeure de sa cousine. Cet édifice présentait des divergences de style déjà assez choquantes; les architectes qui s'étaient succédé ayant fait construire chacun à sa manière.

Il se perdait pas de vue lui aussi, la réunion au Louvre; un premier décret de 1660 et un second de 1667 défendirent d'élever aucune construction sur le terrain compris entre Saint-Germain l'Auxerrois et le couvent des Feuillants; bien plus il était interdit aux propriétaires de réparer les anciennes maisons: naturellement ils étaient indemnisés. L'architecte désigné fut Le Van, connu surtout pour le château de Vaux qu'il construisit à la demande du surintendant Fouquet; il s'adjoignit son gendre d'Orbay. Leurs premiers soins furent pour le pavillon central qu'ils refirent presque complètement: de rond il devint carré et la coupole fut remplacée par un dôme quadrangulaire couronné d'une balustrade. La décoration était alors d'ordre Ionique et Corinthien; ils y ajoutèrent l'ordre composite. Les colonnes employées étaient de marbre rouge et produisaient le plus joli effet; enfin aux mansardes on substitua un rang de croisées et un attique.

Le grand escalier construit par Delorme et qui occupait presque tout le pavillon central fut remplacé par un autre plus

(1) Voir REVUE CANADIENNE, livraison de janvier, page 7.

commode mais de moindres dimensions. Le premier palier du 1er étage donnait accès dans la chapelle, achevée seulement à la fin du XVIII^e siècle.

On y admirait surtout une belle copie de la *Nativité* de Correggio. Au-dessus du vestibule un vaste salon fut aménagé destiné aux cent-suisses. Les appartements du roi furent l'objet d'attentions toutes particulières : plusieurs artistes des plus connus furent mandés pour l'orner avec goût. Le plafond de la chambre du lit du roi était l'oeuvre de Noël Coypel et le peintre flamand Francisque Millet avait orné cette salle de merveilleux paysages. Enfin, des tableaux magnifiques s'étaient en la Grand'Chambre du roi.

Bartholet Flamoël qui mourut chanoine de Liège y avait peint des figures symboliques : la religion couronnée portant "une toile d'attente pour un portrait" cinq anges tenant en main chacun l'un des attributs de la royauté : la Sainte-Ampoule, l'Oriflamme, l'Epée, le Casque et l'Ecusson d'azur aux trois fleurs de lys d'or. Lerambert fut spécialement chargé de sculpter les corniches, et Girardon de plusieurs statues.

Le pavillon de Flore reçut comme vis à vis le pavillon de Marsan bâti en bordure de l'emplacement de la rue de Rivoli. Il ne reste guère à citer dans les nouvelles constructions que la salle de spectacle, oeuvre de l'italien Nigarani. On l'appela plus tard salle *des machines* à cause des nombreux appareils de précision employés pour donner aux spectacles l'illusion de la réalité. Elle donna sous la Régence l'hospitalité aux artistes de l'Académie de musique lorsque l'incendie du palais royal les contraignit de quitter la place : ils débutèrent aux Tuileries avec la *Psyché* de Molière ; l'Opéra succéda à la Comédie Française en 1770.

Dix années seulement avant la révolution, le 30 mars 1778 la salle fut témoin d'une scène d'enthousiasme, dégénérant en crises de nerfs. C'était le vieil Arouet qui revenait de l'exil. On jouait alors *Irène*. A la fin de la représentation, le patriarche de Ferney fut solennellement couronné par la noblesse et la bourgeoisie, c'est-à-dire par ses fidèles disciples : Ce vieux sceptique qui par sa plume trempée dans du fiel avait fait tant de mal à la religion et au pouvoir monarchique recevait quel-

ques jours avant sa mort l'hommage de la foule pour ses pamphlets empoisonnés, et son exil l'auréolait comme un héros, victime de la tyrannie royale.

Dès le commencement du règne de Louis XIV diverses modifications avaient été apportées aux alentours du palais. En 1662 la cour donna un brillant carrousel; le roi y parut avec les deux reines de France et celle d'Angleterre; il ne trouva pas de place plus commode que le parterre de Mademoiselle: les arbres et les fleurs disparurent, l'endroit fut aplani au rouleau. L'ancien jardin devint la place du Carrousel.

Lors de la disette de 1660, le roi avait fait venir de l'étranger du blé et des farines, des fours furent aménagés dans le jardin des Tuileries pour cuire le pain. On l'y débitait par les fenêtres près de la porte de la Conférence au prix de 27 livres le setier alors que partout ailleurs il en coûtait 90.

Mais le titre de gloire impérissable de Louis XIV dans l'embellissement des Tuileries sera certainement d'avoir confié à André Le Notre, fils de l'intendant du jardin, le soin de le tracer, d'en faire son lieu de plaisance. Les mérites de l'artiste le désignaient tout naturellement pour cette tâche. Les jardins de Trianon, de Versailles et de St-Cloud montrent assez les ressources de son talent. Il eut cependant à surmonter de grandes difficultés qui augmentent encore son mérite. Il fallait d'abord tout raser, démolir l'écho, la garenne, la volière, détruire le théâtre de verdure élevé par Colbert et devenu ensuite le *Mail* du roi; il fallait égaliser le terrain alors très irrégulier, ou tout au moins rendre agréable à l'oeil les inégalités les plus choquantes. C'est pour les dissimuler plus aisément que Le Nôtre eut l'idée de border le jardin de deux terrasses bâties l'une sur le bord de l'eau, et l'autre le long des Feuillants. Cette dernière communiquait dit-on avec le château par un conduit souterrain: c'est ce qui expliquerait comment, le 20 juin 1791 Louis XVI put quitter sans être aperçu son palais alors si bien gardé. D'autres ont constaté l'existence même de ce souterrain; d'autres enfin prétendent qu'il aurait été creusé par Napoléon afin que Marie Louise au moment où elle attendait un fils pût s'y promener à l'aise sans avoir à passer au milieu de la foule.

Mais entre ces deux murs quelle beauté: des allées tracées parmi des pelouses et ombragées par de grands arbres, des bassins lançant dans les airs leurs audacieux jets d'eau qui retombent en fines gouttelettes auxquelles le spectre solaire en se décomposant donne l'apparence d'un nébuleux arc en ciel. Enfin de nombreuses statues, copies des plus pures merveilles de l'antiquité et venant de Grèce et d'Italie; d'autres plus récentes dont l'exécution est confiée aux sculpteurs les plus éminents, comme Couston et Coyvox rendus illustres par les chevaux de Marly et les chevaux ailés que le XIXe siècle a placés en vis à vis près des Tuileries... tel est l'aspect de ce jardin qui est le plus remarquable de l'époque et que jalourent les autres nations.

Sur les beautés de ce site on chantait alors une ariette un peu mièvre; les mamans la faisaient exécuter à celles de leurs filles dont elles voulaient produire et la bonne éducation, et le talent musical:

Jardin que la nature et l'art ont embelli-
Séjour digne de Flore même
De me plaire si peu ne soyez pas surpris
Lieux charmants ! apprenez que j'aime
Et que vous n'offrez pas à mes yeux mon Tris.

N'est-ce pas le cas de répéter une fois de plus qu'en France tout finit par des chansons.

Louis XV habita les Tuileries pendant sa minorité, et prit en hâte la route de Versailles sans pour cela arrêter l'oeuvre de son prédécesseur.

En 1716 un Augustin doublé d'un habile mécanicien, frère Nicolas Bourgeois, construisit un pont tournant qui donnait accès dans les jardins par la place Royale. Ce pont fut détruit par la révolution et le fossé comblé.

De plus, en vertu de lettres patentes du 21 juin 1770, enregistrées au Parlement le 6 juillet, les remparts qui s'élevaient jusqu'au jardin furent détruits et remplacés par une rue dite: rue Royale-des-Tuileries.

Un travail plus audacieux fut tenté sur les dernières années

du règne de Louis XV : il ne s'agissait rien moins que d'aménager une sorte de jardin anglais commençant aux Champs Elysées et aboutissant au pont de Neuilly, construit à cette intention par Furonnet vers 1772; l'entreprise ne peut être menée jusqu'au bout. Elle a été reprise plus tard, mais la masse colossale de l'arc de Triomphe arrête le regard et annihile tout l'effet projeté. Quant au jardin lui-même il était devenu le rendez-vous du *tout Paris* de l'époque. Afin de rendre cet endroit plus agréable les allées étaient arrosées pendant les grandes chaleurs; de plus des boutiques en plein air vendaient des rafraichissements aux promeneurs.

Les suisses et les portiers tenaient table d'hôte et jusqu'à 10 heures chaque soir l'aristocratie se réunissait pour des soupers fins.

Pour avoir le droit de pénétrer il fallait être en habit, car, dit un contemporain :

“On ne souffre point dans ce jardin, les *soldats*, les *domestiques* et les gens mal vestus; si ce n'est cependant le jour de *St-Louis* attendu la célébrité de la journée. Il est juste que la maison du père commun des citoyens soit, le jour de sa fête ouverte à tout son peuple. (1)

La révolution vient, et depuis cette époque jusqu'à 1871 les Tuileries subirent le contre-coup de tous les grands événements politiques. Décrire les Tuileries à partir de 1789 c'est faire l'histoire de la France au XIX e siècle.

LES TUILERIES PENDANT LA REVOLUTION.

Depuis de longues années l'orage grondait dans l'air.

Travaillé par les démagogues et les tribuns en plein air qui, dans les cabarets, les jardins publics et le Palais royal soulevaient l'opinion, le peuple à qui l'on dépeignait la religion, la royauté et l'aristocratie comme de redoutables puissances qu'il s'agissait avant tout de renverser éprouvait des sentiments de haine et des besoins d'indépendance et de crime.

(1) Hurbant et Magny diction—historique de la Ville de Paris 1779.

La presse d'opposition répandait à profusion ses odieux pamphlets sortis d'imprimeries clandestines et qui n'étaient pas faits pour calmer les esprits. Des caricatures circulaient représentant la *Panthère Autrichienne*, ou la *Louve*, le *Dindon royal*, et les *trois louveteaux*. Tuez le roi, la reine, le Dauphin et Madame royale. Des menaces de mort contre les "tyrans" étaient affichées à tous les carrefours et jusque sur les murs des Tuileries. Et brusquement la tempête éclate, les événements se succèdent à peu d'intervalles : réunion des Etats Généraux, Serment du Jeu de Paume et prise de la Bastille. Dès le 19 juillet à la suite du renvoi de Necker le peuple se soulève, des cris de sédition circulent dans les rues : "Paris est menacé, on a renvoyé Necker et avec lui les amis du peuple;" les théâtres se ferment, la populace des barrières se précipite vers le centre de la Capitale et rejoignant en route le groupe des mécontents, arrive hurlante sur la place Louis XV.

Avec une compagnie de gardes Suisses et cinquante dragons le prince de Lambesc parvint à refouler sans accident dans le jardin des Tuileries.

Mais pour surexciter la foule les meneurs font courir le bruit qu'un immense massacre vient d'avoir lieu dans le jardin du château : que plusieurs milliers de personnes, vieillards, femmes et enfants, ont été égorgés. (Une estampe satirique parue à ce propos représentant "Monsieur le colonel aristocrate furieux d'avoir manqué son coup aux Tuileries.") Naïf et crédule le peuple prit les armes incendia le refuge de St-Lazare et s'empara des Invalides sans que l'armée française eut tiré un seul coup de fusil.

Le lendemain la Bastille ouvrait ses portes. Maintenant c'en est fait du roi et de sa famille, car comme l'a dit un témoin : "Pour tout homme impartial la terreur date du 14 juillet 1789." Pour comble de malheur la famine est imminente. Le pain commence à manquer, nouvel incident que les meneurs exploitent facilement, évidemment c'est le roi, c'est la cour qui accaparent les récoltes afin de réduire Paris par la faim ; il importe donc avant tout pour empêcher cet abus d'avoir la cour sous la main : le 9 octobre sept à huit mille personnes, des poissardes de la halle, conduites par l'huissier Maillard et en sous

main par Marat et Danton, marchent sur Versailles, armées de hallebardes, de fusils, de piques, voire de pistolets. A leur tête s'avance la géante Théroigne de Méricourt en veste écarlate et qui brandit une épée.

Avec sa bonté habituelle, le roi, prévenu de l'arrivée de cette horrible troupe refusa de faire pointer des canons sur le pont de Seine et interdit à ses gardes de faire feu. Le château fut envahi, deux gardes du corps qui défendaient l'entrée des appartements de la reine, MM. de Varicourt et des Huttes furent égorgés, et la famille royale ne dut son salut qu'à Lafayette, cet imbécile aussi bonhomme que dénué de jugement qui un peu comme Mirabeau, contribua à activer le mouvement révolutionnaire et plus tard essaya vainement de l'enrayer.

Des cris retentirent: "le roi à Paris! le roi à Paris! à Paris!" Le roi dut se résigner. Le 6 il rentra dans sa capitale toujours escorté par cette populace qui portait sur des piques des têtes coupées, criait à tous les échos de la route: "Nous ramenons le roi, la reine et le petit mitron," et vociférait des chants de mort:

Ah ça ira ça ira ça ira
 Les aristos à la lanterne
 Ah! ça ira, ça ira, ça ira
 Les aristos on les pendra.
 Nos ennemis confus en restent à
 Et nous allons chanter alleluia.
 Ah ça ira ça ira ça ira
 Quand Boileau du Clergé jadis parla
 Ah! ça ira ça ira ça ira
 Comme un prophète il a prédit cela.

A son retour dans la capitale le sinistre cortège se rendit à l'Hôtel de Ville où le roi fut reçu par le maire Bailly. Le soir seulement la famille royale put regagner les Tuileries.

Un instant encore Louis XVI avait cru pouvoir vivre en toute liberté et sur le même pied qu'à Versailles cette illusion fut de courte durée: son rôle de plus en plus effacé ne consistait guère qu'à signer les décrets que lui imposait l'Assemblée constituante: la spoliation du clergé, sa Constitution civile, et surtout le Serment schismatique dont l'approbation lui fut si pénible.

Mais ses moindres actes étaient surveillés et il était dans son palais à la merci de tous. En 1791 il manifesta le désir d'aller passer la semaine Sainte à Saint-Cloud, afin d'éviter pendant ce temps tous rapports avec les prêtres assermentés. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre à travers Paris. Au sortir des Tuileries il fut accueilli par des menaces, insulté et hué; son carrosse fut arrêté et il dut rentrer, la rage au coeur, commençant à comprendre toute la faiblesse voilée sous son excessive bonté.

Lafayette commença par relever les gardes du corps et les remplaça par plusieurs bataillons de garde nationaux trop soupçonnés de connivence avec le peuple. Bientôt de tous jeunes gentilshommes de 13 à 18 ans s'unirent pour défendre le palais en cas d'invasion; ils formèrent une sorte de régiment qu'on appela *Royal*, d'autres, plus vieux, formèrent un second régiment Bourbon. Très louable en elle-même cette institution ne tarda pas à tomber sous le ridicule.

Le 21 mai 1790 un décret voté par l'Assemblée sur la motion de Barère assigne à Louis XVI les Tuileries comme résidence officielle, car comme dit le texte voté: "les rois doivent se montrer au public." C'est pourquoi "Le Louvre et les Tuileries réunies seront le palais national destiné à l'habitation du roi et à la réunion de tous les monuments des sciences et des arts et aux principaux établissements de l'Instruction publique."

Cette décision ressemblait à un emprisonnement à peine déguisé. La surveillance continuelle, dont le roi était l'objet, les malversations auxquelles étaient en butte ses partisans et plus encore la prévision de la tourmente qui allait se déchaîner sur la France, devenaient intolérables. Louis XVI prit le parti de fuir à Montmédy attendre que le calme fût revenu.

Il est inutile de rappeler ici la malencontreuse expédition de Varennes, les imprudences commises en route.

La famille royale fut arrêtée dans la petite ville de l'Argonne à cent mètres seulement du pont de l'Aire au delà duquel attendaient les dragons de Bouillé — le salut. — Le comte de Dompierre fut assassiné sur le marche-pied de la voiture et les malheureux fugitifs furent obligés de rentrer à Paris dont le Roi, la Reine et le Dauphin ne devaient plus sortir.

Naturellement à la suite de cette équipée l'on resserra encore plus durement la surveillance du palais: la famille royale exposée aux caprices du peuple n'était plus guère protégée que par quelques centaines de suisses bien impuissants dès le premier choc à contenir le flot débordant des milliers d'insurgés: on sentait qu'à la moindre occasion une nouvelle explosion se produirait. Le *vêto* que le roi osa opposer à la formation sous les murs de Paris d'un camp de vingt mille *fédérés*, véritables brigands venus de tous les coins de la France, fut le prétexte tant attendu. La conséquence fut l'attaque du château par 8000 hommes commandés par Santerre.—Cette troupe pénétra dans les appartements insultant la reine menaçant le roi qui ne dut le salut qu'à son admirable sang-froid. Santerre se retira furieux de ce qu'il considérait comme un échec.

Ce n'était que partie remise: trois semaines après nouvelle attaque commandée par Westermann. Cette fois 5000 parisiens l'élite de la bourgeoisie étaient venus en armes se joindre aux 1100 Suisses. Leur permettre de tirer quelques coups de fusil sur ces hordes barbares c'était exercer son droit c'était aussi sa seule manière d'agir. En cette occasion encore le roi montra une inconcevable faiblesse.

Accompagné de la reine de sa soeur et de ses deux enfants il se rendit dans la salle où l'Assemblée nationale délibérait et se confia lui et sa famille à la protection des représentants: "Je suis venu pour éviter un grand crime." Et le président Verguiau de lui répondre: "Sire vous pouvez compter sur l'Assemblée Nationale."

Pendant ce temps Westermann attaquait le château: des rangs de la foule quelques coups de fusil ayant été tirés les Suisses ripostèrent brillamment.

Mais le Souverain apprenant ce qui se passe envoya en hâte à ses défenseurs l'ordre écrit de cesser le feu: Se mordant les poings de rage ils obéirent et le flot humain pénétra dans le palais. La répression fut féroce: tous les gens de service rencontrés dans les salles ou les couloirs furent impitoyablement tués: mille Suisses environ et quatre ecclésiastiques furent assassinés en ce jour effroyable. Ils furent inhumés en deux fossés communs au cimetière de la Madeleine.

Aux Tuileries le roi avait encore une ombre — oh ! combien légère de liberté ; à deux fois il avait fait un semblant de résistance. C'était trop. Il fallait que la révolution l'eût à elle, en sûreté, préservé à la fois et des tentatives sympathiques de ses partisans et des attentats des révolutionnaires trop féroces : c'est pourquoi trois jours après on le déclara déchu et on l'enferma au Temple avec sa famille. La haine de la populace se manifesta à ce propos par une affreuse chanson qui fut composée tout spécialement pour célébrer l'internement du "Capet" :

Madame Veto avait promis
De faire égorger tout Paris
Mais son coup a manqué
Grâce à nos canonniers
Dansons la Carmagnole
Vive le son, vive le son
Dansons la Carmagnole
Vive le son du canon.

Pauvre roi ! pauvre reine ! ils ne quittèrent cette prison que pour aller mourir en face de leur palais sur la place de la Concorde appelée alors "place de la Révolution."

Le palais des Tuileries n'en est pas moins toujours occupé. L'assemblée législative, la Convention, le conseil des Anciens, le Comité du salut public y tinrent successivement leurs séances et même sous le Directoire une épigramme circulait contre le conseil des Cinq-Cents justement célèbre pour son incapacité et son inaction :

Dans le jardin des Tuileries
Est un bûcher fort apparent
Où cinq cents bûches bien chéries
Sont à vendre dans ce moment
Le vendeur dit à qui l'aborde
" Cinq cents bûches pour un Louis ;
Bien entendu mes chers amis
Qu'on ne les livre qu'à... la corde."

Tous ces politiques en dépit des nombreuses occupations que leur suscitait leur soif de sang, ne perdirent cependant pas de vue l'ancienne demeure et le jardin de la royauté.

Et d'abord on changea les noms, ils devinrent le Palais National et le jardin de la nation. Le pavillon central ou de l'Horloge fut dit de l'Unité. Au pavillon de Flore on donna le nom de pavillon de l'Égalité, et l'on appela pavillon de la Liberté le pavillon de Marsan.

Quelques années avant pour rendre plus agréable la légère différence de hauteur qui existe entre la terrasse du bord de l'eau et celle donnant sur l'ancienne rue St-Honoré l'intendant des jardins avait eu l'idée de masquer ce défaut de symétrie par une plate-bande.

Ce petit détail paraissant à peine n'abimait pas trop le plan général. La Convention fit détruire le nouveau parterre en 1793 et elle décréta avec un sérieux qui fait hausser les épaules qu'à l'avenir on y planterait des pommes de terre, pour la nourriture "du peuple." Décidément c'était des hommes pratiques que les révolutionnaires!

Vers la même époque sans doute pour bien montrer que le jardin des Tuileries était vraiment le jardin du peuple le pont tournant qui y donnait accès de la place Louis XV ou place de la Révolution, fut détruit et le fossé comblé. Un autre décret promulgué le 19 janvier de la même année avait débaptisé la place du Carrousel pour lui donner le nom de "place de la Fraternité." En grande pompe on planta au milieu de cette place un arbre géant symbolisant l'union de tous les citoyens; et on l'entoura de 84 piques portant chacune le nom d'un département. Enfin la salle des Spectacles ou salle des machines après avoir un instant abrité les séances de la Convention nationale fut démolie par ordre de cette même assemblée.

Il serait un peu long de raconter en détail les parades plus ou moins carnavalesques dont fut alors témoin le palais: comme la cérémonie funèbre en l'honneur des victimes du 10 août ou l'apothéose de Marat. Au sujet de ce dernier un député avait proposé de promener en triomphe dans tous les départements le corps de ce furieux. L'état de corruption dans lequel il se trouvait empêcha la réalisation de ce bizarre projet.

Mais on ne peut passer sous silence cette autre comédie qui s'appelle la fête de l'Être suprême organisée par Robespierre le 20 prairial (8 juin 1774). La cérémonie était annoncée pour

midi; bien avant l'heure le jardin était empli d'une foule compacte. Les membres de la Convention étaient installés dans le grand salon du pavillon de l'Horloge; deux gradins construits en amphithéâtre et contenant deux mille personnes y étaient appuyés; en bas huit cents musiciens du théâtre Feydeau du conservatoire et de l'Opéra attendaient avec impatience. Midi était sonné au Pavillon de l'Horloge et tous les assistants commençaient à craindre de voir différer cette solennité. Anxieux les députés surveillaient de leur poste d'observation les approches du palais. Enfin une voiture parut un homme en descendit: c'était l'instigateur de la fête, le grand pontife de la Nature, qui allait sacrifier à l'Être Suprême: c'était Robespierre. Il s'avança vêtu d'un costume bleu violet, et portant à la main un bouquet de fleurs et d'épis. Un grand silence se fit à sa vue, puis soudain le canon jeta aux échos ses sourds grondements. C'était le signal de l'ouverture.

Robespierre prit alors place sur une estrade et fit un premier discours auquel succéda un hymne de Dessorgues (musique de Gossec) chanté par huit cents exécutants. Puis marchant à pas lents avec une majestueuse dignité qui lui suscita beaucoup de jaloux et d'ennemis il se rendit auprès du premier bassin. Au-dessus de la pièce d'eau s'élevait un groupe représentant l'Athéisme et la Folie entourés des Vices et menacés par la Sagesse; et alors il se passa un incident grotesque qui se termina dans un éclat de rire: "Robespierre dit Charles d'Héricault mit le feu à l'Athéisme. Mais ce génie résista ainsi que la Folie et ce fut la Sagesse qui prit feu. Elle ne tarda pas à montrer le plus enfumé des visages. On fit mille brocards sur cette Folie persistante, sur cette hideuse Sagesse; et de la résistance de l'Athéisme l'on tira immédiatement les plus sinistres augures pour le héros de la fête."

Nouveau discours de Robespierre, nouveau choeur des huit cents musiciens.

Enfin grand défilé au Champ de Mars, où cette odieuse mascarade se termina d'une manière tout aussi ridicule à la grande satisfaction des milliers de badauds. Un jour entier ces *sensibles* rêvèrent de bergeries, de nature, de champs d'épis blonds semés de bluets et de coquelicots... La Convention recommen-

ça bientôt ses sanglants exploits; il est vrai que, un mois après la fête de l'Être Suprême le pontife, le Grand Prêtre de la Nature, laissait tomber sa tête sous le fatal couperet le 10 thermidor.

LE CONSULAT ET L'EMPIRE.

Lorsqu'il furent appelés au consulat, Bonaparte, Sieyès, et Roger-Ducos reçurent comme lieu de séjour le palais d'Orléans plus connu sous le nom de palais du Luxembourg. Habité par le comte de Provence, de 1789 à 1791, il avait ensuite été la résidence des *directeurs*.

Les trois collègues y vivaient sur un pied de parfaite égalité que l'esprit dominateur du "Corse aux cheveux plats" ne pouvait supporter longtemps: il demanda et obtint l'autorisation de résider aux Tuileries lui et les deux autres conseils. Mais ceux-ci qui devinaient ses desseins sans avoir l'énergie nécessaire pour les combattre refusèrent pour eux cette faveur et la réservèrent à Bonaparte.

Cependant les émeutes successives de la révolution et le long séjour des gardes nationaux et des troupes avaient rendu le palais presque inhabitable. D'urgentes réparations s'imposaient, Bonaparte les dirigea avec un véritable intérêt. Par son ordre enleva d'abord une tablette de marbre placée jadis sur le corps de garde de Carrousel et portant cette inscription:

Le 10 août 1792 la royauté en France est abolie elle ne se relèvera jamais.

Il fit aussi acheter afin d'orner les salles dépouillées de tous les souvenirs de la monarchie, neuf grandes statues et vingt-six bustes, y compris celui de Brutus. En ces temps entichés de souvenirs romains un buste de Brutus s'imposait et égalait un certificat de civisme:

Enfin le 10 pluviôse an VIII tout était prêt. Ce jour là, le premier Consul sortit du Luxembourg en un pompeux appareil, sur un char traîné par six chevaux blancs, présent de l'empereur d'Allemagne et il fut définitivement installé dans sa nouvelle résidence. Une grande revue eut lieu à cette occasion sur la place du Carrousel. Naïfs parisiens blasés de tout, qui

savent tout, se croient les plus intelligents et ne s'aperçoivent pas que le gouvernement a seulement changé d'enseigne mais est et demeure le pouvoir absolu !

Dès lors le château devient le *palais du gouvernement*. Bonaparte s'installe entre le pavillon de Flore et celui de l'unité; ses appartements sont situés, au 1er étage tandis que Joséphine sa femme occupe le rez de chaussée avec Eugénie et Hortense. Favorisé par une fortune constante, le premier Consul arrive rapidement au pouvoir. En 1804 au mois de mai, Bonaparte est devenu Napoléon, le premier Consul de la république est devenu l'Empereur.

Le Souverain demande alors au Pape une sorte de ratification de sa nouvelle situation et Pie VII a enfin consenti à venir couronner l'Empereur. Au dernier instant une complication surgit: Joséphine n'est mariée que civilement et le couronnement ne peut avoir lieu dans un état de choses aussi irrégulier. C'est pour complaire à la demande du Pape la veille du couronnement que le cardinal Fesch bénit les deux époux en présence de rares témoins dans une chambre des appartements de l'Impératrice.

Durant les dix années de son règne Napoléon n'eut que rarement l'occasion d'habiter les Tuileries; on le rencontre en effet beaucoup plus souvent à la Malmaison, à Fontainebleau ou à Rambouillet; tout au plus vient-il par intermittence passer à Paris une courte période de deux à trois mois. Pourtant, en dépit de ses fréquentes absences, l'embellissement du palais impérial ne le trouve pas indifférent. Sous le Consulat l'architecte Lecomte avait divisé de grands appartements en pièces minuscules. Cette disposition déplût à l'Empereur qui mit tout aussitôt Fontaine et Percier à l'oeuvre. Joséphine prend part aux travaux: Napoléon lui passe tous ses caprices et même paie ses dettes criardes: la capricieuse souveraine n'est jamais contente. Les architectes en bons courtisans qu'ils sont se jettent sur le palais sitôt que l'Impératrice est en voyage: ils retouchent, ornent, embellissent et jamais un mot d'encouragement, jamais un signe de satisfaction, à son retour la créole fait recommencer tous les travaux.

Mais Bonaparte ne se soucie guère de ces questions de détails.

L'éternel problème l'obsède : la jonction du Louvre aux Tuileries. A ce propos il établit un concours architectural pour lequel Fontaine et Percier ne présentèrent pas moins de onze plans différents : opéra, théâtre, colisée, etc. Finalement après des pourparlers interminables l'on s'arrêta au projet d'une longue galerie transversale et en 1812 ordre fut donné de jeter les nouvelles fondations ; les quatre bâtiments entourant la cour carrée du Louvre furent achevés et les deux ailes qui devaient le réunir aux Tuileries furent amorcées.

Dans les démolitions nécessitées par l'achèvement des Tuileries et le percement de la rue de Rivoli, disparut presque complètement la vieille rue Saint-Nicaise, célèbre surtout par l'attentat commis le 24 décembre 1800, organisé par St-Rézan, et peut-être par Georges Cadondal. Cette rue dont les derniers tronçons ont disparu vers 1894 allait de la rue des Orties à la rue Saint-Honoré. A la fin du XVIIe siècle l'académie de musique y tenait ses séances.

Pour immortaliser la campagne de 1809 un décret impérial du 20 février 1806 ordonna sur la place du Carrousel la construction d'un arc de triomphe. Les frais s'élevèrent à 1,700,000 francs. Ce monument évidemment inspiré par l'arc de Septima Sévère est malheureusement écrasé par le voisinage du Louvre et en dépit de ses proportions assez remarquables (17 m. 88 de largeur) il est loin de rendre tout l'effet qu'on en pourrait attendre. Il comprend trois arcades à savoir deux arcades latérales et une plus grande placée au milieu ; on y remarque huit colonnes de marbre rouge languedocien, d'ordre corinthien, soutenant des chapiteaux en bronze doré, et placé sur des bases de même métal. Six bas reliefs de marbre blanc retraçaient la campagne de 1809 ils furent enlevés et remplacés en 1819.

Au-dessus de l'attique enfin se trouve un char monté par deux Victoires ; on y avait attaché les quatre chevaux en bronze enlevés au palais de Saint-Marc à Venise et dont un écrivain du premier empire a laissé cette curieuse description : "On les croit d'airain de Corinthe, c'est-à-dire de ce mélange unique d'or, d'argent, de cuivre, etc., que l'on trouva, dit Florus, dans les ruines de Corinthe, après que le général romain Mummius eut livré aux flammes cette ville que le commerce avait rendue

si florissante, et qui, par sa situation, commandait à deux mers.

D'autres pensent que ces chevaux avaient été simplement fondus à Corinthe où ils étaient attelés au char du soleil, que Mummius les fit transporter à Rome pour orner son triomphe; que Constantin les destina ensuite à embellir Byzance, sa ville de prédilection; qu'enfin les guerres de l'Empire en avaient enrichi Venise, d'où la victoire les a fait passer sur les bords de la Seine."

Sous la restauration quand les alliés pénétrèrent dans Paris les chevaux dorés reprirent la route d'Italie. Pour remplir le vide on éleva sur l'emplacement un groupe du sculpteur Bosio.

Lorsque, ne pouvant avoir d'enfant avec Joséphine, Napoléon eut prononcé le divorce, l'épouse répudiée reçut en don le palais de l'Elysé, tandis qu'une archiduchesse autrichienne prenait sa place. Marie Louise ne séjourna guère au palais impérial, ses courses folles au travers de l'Europe, Belgique, Brabant, Zélande, Flandre, Normandie, ne lui laissant que peu de répit. Une année se passe. Enfin! Napoléon a un fils, le roi de Rome est né. De la terrasse du château cent un coups de canon annoncent à la capitale l'heureux événement depuis si longtemps désiré.

Pauvre petit prince! qui se doute alors, au moment où sur les bras de sa nourrice il part en grand cortège recevoir à Notre-Dame le saint baptême, que Schoenbrunn l'attend à quelques années de là?

Le 22 mars les Parisiens ont pu apercevoir Madame de Montesquiou se promenant sur la terrasse portant dans ses bras l'enfant impérial: ce spectacle suffit à provoquer un accès de joie folle et de délire!

Dans le jardin, en effet, les promeneurs sont toujours aussi nombreux: on y a vu les *Merveilleux*, les *Incroyables* et d'autres y ont montré à plaisir, leurs habits collants, scintillants de boutons de métal et leurs visages maigres et mélancoliques comme le veut en ce temps-là la mode, depuis l'apparition des romans de Staël et de Chateaubriand.

Les mamans y conduisent leurs enfants avec autant d'assiduité que par le passé et Philippon la Madelaine en son *Manuel du Promeneur aux Tuileries* leur donne de sages conseils. Il s'écrie d'une voix éplorée:

“O vous qui craignez les émotions trop fortes, vous surtout à qui des enfants estimables et chéris offrent une superbe espérance n'arrêtez pas trop longtemps vos regards sur ces groupes déchirants.” Je ne sais si l'auteur de cette phrase était parisien mais à coup sûr il ne connaissait pas les parisiens, ou bien... nous différons beaucoup de nos aïeux. Tout le monde sait en effet, qu'un homme qui prête tant soit peu d'attention aux monuments de la Capitale est en quelque sorte montré au doigt avec mépris : Pour tout dire d'un mot c'est un *Provincial*.

Comme les moineaux, les pigeons et les merles, car ici, les oiseaux eux-mêmes sont entachés de *parisianisme*, bien rares sont les promeneurs qui font à ces merveilles l'aumône d'un regard. Et cela s'explique : Si je ne craignais de paraître pédant et de philosopher sur des choses aussi futiles, je vous dirais avec Cicéron :

“Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur quae semper vident. L'esprit s'habitue à ce qu'il a sous les yeux et ne s'étonne plus de ce qu'il voit sans cesse...”

Tout à coup la France tressaille comme un navire au moment de l'explosion : Waterloo. La royauté succède à la monarchie, Louis XVIII à Napoléon. En 1819 le roi fit suspendre les travaux d'achèvement du Louvre et des Tuileries. Ils ne furent guère repris sérieusement qu'après les journées de 1830.

LES TUILERIES SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET ET LA REVOLUTION DE 1848.

Peuple volage et frivole, aimant la nouveauté même en politique, pour la quatrième fois depuis 40 ans, la France change de gouvernement : à la royauté succède une sorte de *république monarchique* — si j'ose ainsi m'exprimer bien que ces deux termes semblent s'exclure l'un l'autre.

A peine sur le trône Louis-Philippe s'occupa de son palais : l'escalier construit sous Louis XIV pour remplacer celui de Philibert Delorme, est à son tour détruit. En cet endroit l'on aménagea une salle destinée aux officiers de service. De plus

un autre salon bas et obscur devant la réparation duquel Napoléon Ier et Louis XVIII avaient longtemps reculé, fut relevé, éclairé, et fit suite à la salle des maréchaux : des fêtes brillantes et des réceptions y eurent lieu.

En outre, désireux de faciliter pour la rive gauche de la Seine l'accès des Tuileries, il décréta par une ordonnance royale du 11 octobre 1831 la construction du pont du Carrousel. Les travaux commencèrent en 1852 et le 3 octobre 1854 le pont fut livré à la circulation.

Au début de son règne le *roi-citoyen* qui sentait son trône encore peu affermi, se créa une cour de bourgeois... et tant qu'il y en eût une cour, ... des députés d'une toilette volontairement négligée et nombre de gardes nationaux. Leurs manières inélegantes et communes contractaient quelque peu avec les traits bourbonniens du souverain, et l'allure digne des princesses Marie-Amélie, Clémentine, et la duchesse d'Orléans.

Il est vrai qu'à cette époque Mme de Joinville paraît à un bal intime en costume de *débardeur*, adore les spectacles des boulevards et ne craint pas d'avouer l'agrément quelle a pris à voir jouer la *Closerie des Genêts*.

Quelques années passent ; maintenant qu'il croit n'avoir plus rien à craindre, le roi semble répudier en quelque sorte, la bourgeoisie et se choisit une société un peu plus relevée. Le ton change, les mises sont plus soignées, moins démocratiques ; "Thiers seul se complit à arborer à la cour la cravate noire." (1) alors proscrite, et ce genre d'opposition un peu enfantin contribua plus tard à accroître sa popularité auprès d'une nation légèrement frondeuse. Le 9 août 1836 la chapelle du château réunissait toute la cour pour une cérémonie funèbre : une semaine auparavant sur le boulevard du Temple tandis que pour célébrer l'anniversaire des *trois* journées de juillet le roi passait en revue les troupes sur le boulevard du Temple le corse Fieschi avec sa machine infernale tuait 19 personnes dont le maréchal Mortier duc de Trévisé, et en blessait vingt-trois autres.

1 Journal inédit du baron de Hubner.

REVUE CANADIENNE

En vain pour éviter la guerre civile et étrangère, et prolonger son règne, le roi faisait toutes les concessions: à l'Angleterre dans l'affaire Pritchard, au groupe d'opposition de la chambre en chassant les Jésuites: il ne put éviter la révolution de février où sombra son pouvoir.

La foule prit les armes, des coups de feu furent échangés avec la troupe, de part et d'autre il y eut des morts: irrités de cette résistance les émeutiers se portèrent en masse aux Tuileries; en toute hâte Louis-Philippe qui craignait pour sa vie et la sécurité de sa famille signa son abdication.

On le vit chancelant, pâle et défait, traverser le jardin au bras de la reine Marie-Amélie d'une dignité imposante dans son malheur. La famille royale arrivée à la grille du Pont tournant monta dans les voitures préparées pour la fuite. De là elle gagna Saint-Cloud puis passa en Angleterre.

La république provisoire fut proclamée.

Le jeudi 24 février 1848 les portes des Tuileries furent forcées par le flot populaire. Il pénétra dans toutes les salles avec une curiosité respectueuse. Mais bientôt cette première impression disparut et fit place à une colère folle.

Le peuple "enfant cruel qui rit en détruisant" comme l'a défini Lamartine, prit un plaisir sauvage à briser, et à souiller. En particulier les portraits du maréchal Bugeaud de Soult et du duc de Nemours furent l'objet de manifestations hostiles.

Un anglais George Storey a raconté tout récemment dans un livre intitulé: "*Sketches from memory*," les scènes de vandalisme dont il fut témoin.

"Les magnifiques pièces du palais furent bientôt remplies d'un choix de *rufians* aussi distingués qu'il soit possible de rencontrer n'importe où. On eut dit qu'ils étaient tous fous ou ivres... à peine restait-il un tableau qui ne fut pas découpé en rubans, un ornement, quel qu'en fut le prix, qu'ils n'eussent pas réduit en miettes...

Quelques-uns... enveloppés dans des couvre-pieds paraient dans les chambres; d'autres qui avaient brisé les portes de la chapelle s'étaient affublés des vêtements richement brodés des prêtres, et dans ce costume dansaient le cancan...

Les secrétaires des dames étaient mis au pillage aussi bien

que leurs garde-robcs, et des voix moqueuses lisaient leurs lettres d'amour et autres papiers confidentiels au milieu de grands éclats de rire."

Par une bizarre décision de l'ordre supérieur, il était permis de briser; mais toute dilapidation était punie de mort. Les plus petits appartements furent inspectés, les moindres détails examinés avec soin. La dernière visite fut pour la chapelle qui, certainement allait être saccagée. On vit alors deux jeunes gens courageux, des Polytechniciens gravir les marches de l'autel; l'un s'empara du Christ qui ornait le dessus du tabernacle, le second d'un calice vide, et tenant très haut leurs précieux fardeaux se dirigèrent vers l'église Saint-Roch.

En passant sur la place du Carrousel ils faillirent être écharpés, et ils ne durent leur salut qu'au sang-froid qu'ils montrèrent en présence du danger. Lorsque le cortège arriva près de Saint-Roch celui des deux jeunes gens qui tenait le Christ le montra à la foule en criant: "Vous voulez être régénérés? soit mais vous ne le serez jamais que par le Christ."

Etrange mobilité de caractère et de sentiments! Sa courte mais courageuse harangue fut violemment applaudie par ces gens qui tout à l'heure voulaient le massacrer, et ces mêmes individus qui un instant auparavant voulaient profaner la Chapelle des Tuileries se dispersèrent aux cris de "Vive le Christ! vive la liberté!"

LE SECOND EMPIRE.

Le gouvernement provisoire de 1848 décréta l'achèvement des Tuileries, mais le travail fut mené mollement. Lorsqu'il arriva à la présidence, le prince Louis-Napoléon, qui avait déjà des vues secrètes sur le trône de France, ne se montra pas moins soucieux des travaux du palais. Toutefois il ne s'empresse pas de manifester ses désirs: il attendit que le plébiscite lui eut donné la couronne; le 12 mars 1852 il signa le décret ordonnant la jonction définitive du Louvre aux Tuileries. L'empereur fit annoncer presque officiellement qu'en cinq ans les nouvelles constructions projetées seraient achevées. Cet engagement parut d'alors assez plaisant: tous les souverains ayant fait depuis deux siècles des promesses analogues.

En attendant l'on se mit à l'oeuvre avec ardeur. En quelques mois le gros oeuvre c'est-à-dire la bâtisse était presque terminée, quand un malheur qui semblait d'abord irréparable vint arrêter un instant le cours des travaux: la mort de Visconti (le fils) survenue à la fin de décembre 1853.

La consternation fut de courte durée: aux funérailles de l'illustre architecte célébrées le 3 janvier suivant le ministre d'Etat se disait heureux que Visconti eut laissé des plans et des devis assez nets, assez détaillés pour que son successeur pût continuer sa pensée.

Il n'en est pas moins vrai que le mois suivant sous les ordres de Lefuel, le nouvel architecte, on démolit l'on rebâtit l'on diminua: l'opinion publique qui surveillait de près les travaux, s'éleva contre ces remaniements et Nitet écrivait quelques années plus tard à ce sujet dans la *Revue des deux mondes* exhalait sa douleur en de longues pages de lamentations. "Ce qui sera pour nous... un sujet plus sérieux de regrets que ce défaut de symétrie, ce n'est pas seulement la perte irréparable, de tant de nobles pierres dont sans raison on a hâté la chute, ou, ce qui est pis encore, qu'on a déshonorées comme ce pavillon de Pierre Lascot, c'est avant tout une occasion manquée et une grande occasion de donner à notre architecture, et par elle à tous nos arts du dessin de solennels et salutaires exemples... Que devient l'art? qu'en a-t-on fait? C'est ici que nos douleurs se réveillent! l'art du nouveau Paris ne vaut pas mieux que l'art du nouveau Louvre; il est peut-être pis encore." (1)

Napoléon III donnait ses avis, ses conseils et plus d'une fois, entr'autres au sujet du pavillon de Flore il éleva la voix contre les architectes. — L'on sait en effet que la maquette présentée par le sculpteur Carpeaux chargé de la décoration de ce monument, n'avait pas eu le don de plaire à Lefuel. L'empereur trancha le différend en allant rendre visite à l'artiste au sommet de son échafaud.

(1) *Revue des 2 Mondes* 1er juillet 1866, le nouveau Louvre et les Nelles Tuileries par L. Niset, *Tassin*.

De son côté l'impératrice ne restait pas insensible aux embellissements du palais : toutefois les goûts différaient notablement : Napoléon se préoccupait davantage de l'ensemble et sa prédilection se tournait vers les grandes sculptures. Toute l'attention d'Eugénie au contraire était concentrée sur la décoration intérieure quelle étudiait avec minutie, et l'on rencontre là la divergence de vues ordinaires de l'homme et de la femme en général.

Elle aussi ne craignait pas de causer aux peintres exposant ses désirs exigeant ordinairement qu'on lui montrât des exquises avant d'entreprendre l'oeuvre définitive. C'est ainsi quelle connût Gustave Droz qui avant de commencer sa carrière littéraire broyait alors des couleurs, — mais pas du noir car il était d'une exhilarante humeur, — Cabanel qui peignit le joli panneau de *Ruth*, Hébert l'auteur d'une *Graziella* inspirée de Lamartine, Flandrin et enfin Winterhalter. Le goût exquis, très délicat, mais un peu mièvre de l'impératrice se manifestait surtout dans la profusion des détails qui ornaient les appartements de service.

Ce n'était que festons ce n'était qu'astragales des figures allégoriques, des oiseaux dans les lianes ; pour elle encore Chaplin avait couvert de roses le salon d'attente dont il avait décoré le plafond par un triomphe de Flore. Le travail fut poussé avec tant de soins que cinq ans après le début de l'entreprise le principal était fait : Cette oeuvre gigantesque devant laquelle Henri IV, Louis XIV et Napoléon 1er, avaient manifesté leur impuissance, cinq années seulement avaient suffi à l'accomplir.

Les Tuileries devinrent le second palais du Royaume prenant rang sitôt après le Louvre avec lequel elles paraissaient se confondre. Et lorsque l'empire sembla consolidé de combien de fêtes ne furent-elles pas témoin : tout d'abord le mariage civil de Napoléon avec dona Eugénia de Guzman de Montijo, qui eut lieu en petit comité le 29 janvier 1853 dans la salle des maréchaux, Fould remplaçait le maire de l'arrondissement.

Cette cérémonie fut suivie d'un concert donné dans la salle des spectacles ; le lendemain, en grande pompe, le mariage religieux fut célébré à Notre-Dame.

Les soirées se multipliaient : les réceptions, les bals, et les représentations dramatiques dans la salle des Machines. Quelles horreurs ne virent-elles pas dans ces brillantes soirées : les affreuses crinolines, et les chapeaux à bavolets surmontés de pyramides monumentales de fleurs et de fruits ; elles connurent plus tard les chevelures de caoutchouc blond, ou les perruques en queue de castor dont les dames meublaient leurs épaules.

Le peuple lui aussi avait ses fêtes : à l'occasion des principales victoires et surtout pour le 15 août qui était la fête de l'Empereur ; des feux d'artifices, des illuminations, qui décoraient tout le jardin et la place de la Concorde : comme en 1864 par exemple où l'on vit un gigantesque palais mexicain ayant l'obélisque en guise de cheminée. . .

L'on roulait, le plaisir régnait en maître. Pendant ce temps l'Europe s'agitait : l'Italie victorieuse, grâce à nous, de l'empire d'Autriche, avait fait son unité, l'Allemagne de même. Deux fautes politiques dont ne devons pas tarder, à subir les conséquences : le 16 juillet 1870 la guerre était déclarée.

LA COMMUNE.

Au lendemain du désastre de Sedan, tandis que Napoléon III prisonnier prenait le chemin de la Hesse, Paris se mettait en révolution. L'Impératrice Eugénie abandonna précipitamment la capitale pour fuir en Angleterre, et le même jour, c'est-à-dire le 4 septembre la république était proclamée ; moins de trois semaines après, l'ennemi investissait Paris.

La *défense nationale* qui avait pris en main le gouvernement alors si pénible de l'Etat établit sa résidence à l'Hôtel de ville et les Tuileries restèrent à peu près vides pendant tout le siège.

Le 28 janvier 1871 Paris capitulait, on sait au prix de quelles conditions ; et comme si une guerre internationale n'était pas un mal assez grand, une autre plus terrible encore lui succéda : la Commune. Et ici nous arrivons au passage le plus triste de l'histoire des Tuileries et même plus généralement à l'un des plus douloureux de notre nation : un peuple déjà terrassé par l'ennemi, épuisant ses dernières forces à s'entretenir, à piller et à détruire. Les Prussiens avaient respecté Paris : la Commune

fit des barricades, éventra les maisons, et finalement comme le digne couronnement de ses autres travaux elle incendia le palais.

Sous prétexte de veiller à la conservation du mobilier impérial, le 19 mars 1871, le 127^e bataillon prit garnison aux Tuileries sous le haut gouvernement d'un nommé Darbelle, ancien chasseur d'Afrique et élu par la Commune "colonel commandant les cavaliers de la république."

C'était un bon vivant avec une légère teinte d'alcoolisme, poseur, bellâtre, infatué de lui, et affectant des poses théâtrales. Son plus grand plaisir était d'aller toucher de l'orgue à la Chapelle du château, et, en ce temps-là, comme dit Maxime Du Camp le Saint Lieu entendit de la musique assurément bien religieuse.

Dardelle s'adjoignit dans ses nobles fonctions Madeuf dit Armand, un pauvre sot, absolument inoffensif, aimant le luxe et la parade; l'alsacien West, Baudin et "*Aultrias ejusdem farinae*" comme eut dit Rabelais. Tous ces individus occupaient non pas le palais à proprement parler, mais la grande aile qui commençait au pavillon de Marsan, de sorte que leurs appartements donnaient sur la cour et la rue de Rivoli.

Un parc d'artillerie fut installé sur la terrasse: il comprenait dix canons de *sept*, six de *huit*, et un obusier de *seize*; se sentant pleinement en sûreté avec un semblable déploiement de force, la troupe passait les nuits à défoncer les caves et à les vider tandis que là-haut, les gradès se remplaçaient auprès de leur chef, dans de petites soirées intimes.

"On se trémoussait entre amis pendant que le colonel Dardelle jouait, sentimentalement, sur le piano la *polka des Casquettes* ou la *valse du Chien vert*..." (1)

Cette honnêteté relative des officiers ne pouvait être de longue durée; la lingerie de la famille impériale fut emportée pour panser les "Martyrs de la Commune"; une partie de l'argenterie passa au Trésor, le reste fut dilapidé, et vendu en France et même à l'étranger. Les vols, devenus trop flagrants commen-

(1) M. du Camp les convulsions de Paris.

caient à inquiéter l'opinion publique, et l'honnête Dardelle lui-même fut écroué à Mazas, pour complicité de détournements. Il est vrai qu'il n'y fit pas long séjour, la toute puissance de Raoul Rigault l'en délivra quelques jours après son arrivée.

De grandes fêtes de charité eurent lieu, toujours en faveur des martyrs. Voici quelques extraits de la lettre du citoyen-docteur Rousselle au directeur de la *Vérité*: "Ce repaire de la tyrannie, bâti par les despotes avec l'or sué par le peuple, a vu le peuple..."

"Ce palais souillé par les orgies de la Royauté et de l'Empire..."

"A midi, les portes du palais s'ouvriront à deux battants, devant le flot populaire au prix d'un franc..."

"Des poètes populaires, nouveaux Tyrtées diront leurs oeuvres énergiques.

"Le grand prophète des *Châtiments*, notre Victor Hugo, ne sera pas oublié: Il est bon que les vers impitoyable dont il flagelle l'infâme... il est juste que le cinique gremlin soit marqué à l'épaule..."

(Visite des appartements le jour de 10 heures du matin à 10 heures du soir: 50c. d'entrée).

Le douze mai un grand concert fut donné dans la salle des maréchaux; un autre avait lieu au même instant dans l'ancienne salle de théâtre tandis que dans le jardin la musique militaire en donnait un troisième.

Au programme pour la salle des maréchaux: le *Lion blessé*, de V. Hugo, dit par la célèbre Agar; Mme Bordas dit *la Canaille* "exigée et bissée avec frénésie." (Journal officiel de la Commune).

Pendant que les communards se livrent à la débauche et aux orgies de toutes sortes les Versaillais marchent sur Paris.

Dardelle aidé de quelques hommes de bonne volonté se remplit d'objets précieux, de vins fins et d'argenterie une lourde charrette qui sortit par l'arc de triomphe. Le 22 mai vers midi le communard Bergeret se réfugiait aux Tuileries: Bergeret, toujours battu, à jamais célèbre depuis l'escarmouche de Neuilly à laquelle il avait pris part *lui-même*. Il était occupé à faire

une partie de billard quand on lui annonça l'arrivée des Versaillais. Aussitôt il abandonna le Corps Législatif et le Palais Bourbon qu'il était chargé de garder, et avec une bravoure digne d'éloges il s'enfuit aux Tuileries qu'il savait mieux défendues. Il s'y fortifia avec six batteries, auxquelles les femmes des fédérés s'attelèrent pour les traîner sur la terrasse qui domine la place de la Concorde. Enfin il plaça quatre pièces de *douze* dans la grande allée du jardin de là il canonna sans y faire grand mal le Trocadéro, et le ministère des affaires étrangères "qui fut troué comme un écumoir."

Profitant d'un instant d'accalmie, Bergeret, Baudin, Urbain, et autres officiers s'installèrent dans la salle des maréchaux pour juger quatre malheureux : un pharmacien nommé Koch, coupable de n'avoir pu contenir l'expression de sa juste indignation et trois passants accusés de l'avoir plaint. Tous les quatre furent condamnés à mort : très tendres les communards ! — Ils ne voulurent pas les exécuter dans la cour Louis XIV parce qu'elle était encombrée de cartouches, et ils redoutaient une explosion. Finalement, après avoir longtemps erré à la recherche d'un endroit convenable pour commettre leur assassinat ils s'arrêtèrent tout près du pavillon de l'Horloge. Les quatre prisonniers voyant leur dernier moment venir se jetèrent aux genoux de leurs bourreaux, demandant grâce, s'attachant aux vêtements de Baudin, qui lui, éclatant d'un rire bestial, les frappait à coups de sabre en criant : "Bas les pattes !"

Quartier par quartier, les Versaillais reprenaient Paris ; quelques heures encore et ils seraient aux Tuileries : l'ex-boucher Benom, comprenant le danger, se hâta de rafler 900 bouteilles de vin : déjà les balles sifflaient dans le jardin.

Le château il est vrai, fortifié comme il l'était par les canons de la terrasse, la barricade de la rue de Rivoli, le ministère de la Marine, le Louvre et la Chambre des Députés était d'une défense sans difficulté.

Mais les communards ne pouvaient se flatter de conserver toujours cette position ; à un moment sans doute peu éloigné, il faudrait battre en retraite. Supposé cependant qu'ils s'y maintinssent encore une question se posait : "Que ferons-nous des Tuileries ?"

Un mot de Rigault vint couper court aux hésitations. C'était un billet ainsi conçu :

Floréal an 79, 9 h. du soir.

Latronche,

Fusillez l'Archevêque et les otages; incendiez les Tuileries et le Palais Royal, repliez-vous sur la rue Germain des Prés. Ici tout va bien.

Le Procureur de la Commune,

Raoul Rigault.

Le 23 mai Bergeret réunit son état-major et lui fit part de ce projet. Le soir même on vit arriver des matières inflammables, et l'on se partagea la besogne pour la nuit suivante: Benot se chargeait du pavillon central, Baudin du pavillon de Marsan, et Girardot faisait celui de Flore. Les tentures, les murs, les boiseries, tout fut enduit et aspergé de goudron et de pétrole; on jeta de la poudre par pelletées sur le parquet des salles et lorsque la nuit fut venue des équipes d'hommes armés de torches et méthodiquement commandés mirent le feu aux pavillons d'angles et aux galeries.

Noël Hervé

(La fin prochainement)



A Travers les Faits et les Œuvres

En Russie.—La situation s'améliore.—La révolte est domptée à Moscou et ailleurs.—Le comte Witte.—Le devoir des Russes patriotes.—Les élections anglaises.—Le triomphe des libéraux et la déroute des conservateurs.—M. Balfour battu à Manchester.—Récriminations contre lui.—M. Chamberlain emporte tout Birmingham.—Un contraste.—La force actuelle des partis.—Le ministère sera peut-être trop fort.—La question scolaire.—Les nationalistes.—L'école confessionnelle menacée.—En France.—L'élection présidentielle.—MM. Fallières et Doumer.—M. Fallières est élu par 78 voix de majorité.—Le nouveau président.—La loi de séparation.—Les préliminaires.—On attend la parole du Pape.—Un discours du comte de Munin.—Le Livre Blanc.—M. Préfontaine.

La situation s'est bien améliorée en Russie depuis notre dernière chronique. Il y a quelques semaines la Révolution levait de tous côtés la tête et semblait sur le point de remporter des victoires décisives. A St-Petersbourg, à Moscou, la grève socialiste et l'insurrection anarchiste se donnaient la main et marchaient, bannières déployées, à l'assaut de l'ordre établi. Mais le pouvoir n'était pas aussi désarmé, aussi impuissant qu'on le croyait. Bien au contraire il a fait preuve d'une formidable énergie dans la répression des troubles, et il a démontré que de son côté se trouve encore la force. L'armée, qu'on disait ébranlée, a marché sans hésitation et déployé une solidité et une discipline qui ont cruellement désappointé les meneurs de l'anarchie. La révolte de Moscou a été noyée dans le sang. Les troupes ont enlevé l'une après l'autre les positions occupées par les insurgés. Il a fallu se servir du canon comme dans un siège, et bombarder les barricades. Mais enfin l'ordre est rétabli aujourd'hui dans la ville sainte des Moscovites. A St-Petersbourg, l'autorité ne s'est pas montrée moins énergique. Elle a arrêté un grand nombre de révolutionnaires, et opéré métho-

diquement le désarmement des bandes anarchistes. A Odessa, en Pologne, en Livonie, le gouvernement impérial a dompté l'insurrection. En Sibérie également, où des troubles graves avaient éclaté, les mutins ont été vaincus.

On peut espérer, maintenant, que l'empire russe ne sera pas le théâtre d'une Révolution, et que le Tsar va pouvoir procéder aux réformes pacifiques qu'il a promises à ses peuples. La convocation de la Douma est, paraît-il, fixée au 15 mars.

Un attaché à la maison impériale de Russie a donné récemment à *l'Univers* une importante interview. Nous y lisons un passage particulièrement intéressant au sujet du rôle joué par M. Witte. C'est un peu la contre-partie de l'appréciation très sévère reproduite par nous le mois dernier : "Le premier ministre en prenant le pouvoir se trouvait en posture extrêmement périlleuse, a déclaré l'attaché. Dans toutes les sphères de la société russe l'opposition gouvernementale avait poussé des racines si profondes que les premières grèves des employés de chemins de fer et des postes et télégraphes rencontrèrent des adeptes et des partisans parmi ceux-là même dont les intérêts semblaient le plus directement lésés par cet arrêt de la vie normale.

"En homme d'Etat avisé, le comte Witte se rendit immédiatement compte qu'en sévissant avec énergie contre les grévistes au premier jour, il ne manquerait pas de s'aliéner le concours des amis de l'ordre dont l'appui lui était si particulièrement nécessaire.

"Je sais qu'on a qualifié cette attitude de faible, on a même voulu y voir une trahison. Il importait cependant de rectifier une semblable erreur et de convaincre au plus tôt la société elle-même que l'anarchie résultant des grèves était préjudiciable à tous. Le comte Witte s'y employa de toutes ses forces. Le résultat ne se fit pas attendre. Les industriels, les commerçants, modifiant leur tactique, demandèrent au gouvernement de prendre des mesures énergiques pour rétablir l'ordre et c'est alors seulement que le premier ministre jugea utile de faire intervenir la force armée pour mettre fin aux agissements coupables des révolutionnaires, leurs revendications n'étant d'ailleurs réalisables ni en Russie, ni en aucun pays.

"Une longue série de lois temporaires a donc été promulguée.

Tout en s'inspirant du futur régime libéral, ces lois provisoires permettaient au pays d'attendre sans trop d'impatience la convocation de l'Assemblée nationale qui seule fera entendre une voix autorisée dans l'élaboration des réformes politiques et sociales?'

Quelles que soient les fautes commises par le régime impérial, il nous semble manifeste que tous les Russes vraiment dévoués au bien de leur patrie ont le devoir impérieux de prêter main forte au gouvernement du Tsar, pour l'aider à accomplir les réformes nécessaires, et à faire entrer ainsi la Russie dans une ère nouvelle de paix et de prospérité.

* * *

Les élections sont commencées en Angleterre depuis le 12 janvier. Elles n'ont pas toutes lieu à la même date et sont au contraire échelonnées de manière à couvrir une période d'environ quinze jours. Il en était ainsi au Canada jusqu'en 1875.

Les résultats acquis actuellement donnent au gouvernement libéral une énorme majorité. Le parti conservateur est battu au delà de ses craintes et le parti ministériel triomphe au delà de ses espérances. Le leader conservateur, l'ex-premier ministre, M. Balfour, a été défait dans la circonscription de Manchester qu'il représentait depuis un grand nombre d'années. M. Winston Churchill, le fils de feu lord Randolph Churchill, se portait comme candidat libéral dans une autre circonscription de cette cité; et il a conduit la lutte avec tant d'ardeur, d'élan, d'enthousiasme et d'énergie, qu'il a créé dans tout Manchester un puissant courant anti-conservateur auquel M. Balfour n'a pu résister. M. Churchill est élu ainsi que plusieurs autres candidats dans la grande ville manufacturière. L'échec de l'ancien premier ministre a causé une vive sensation et donné une nouvelle ardeur au parti ministériel. Pas un seul conservateur n'a été élu dans Manchester, qui envoie au parlement cinq libéraux et un représentant ouvrier.

Les vaincus ont toujours tort. Depuis la défaite de l'ex-premier ministre et devant la dérouté lamentable de son parti, les

récriminations commencent à se donner carrière. Un journal unioniste, le *Morning Post*, n'a pas craint de faire cette déclaration: "Il faut une reconstruction du parti, avec des changements possibles dans le commandement, et la substitution d'un programme défini à l'ambiguïté et au compromis." D'autres journaux regrettent que M. Balfour ait retenu le pouvoir trop longtemps et n'ait pas donné au parti une direction plus accentuée.

Pendant ce temps M. Chamberlain triomphe à Birmingham. Il a enlevé haut la main les sept sièges de cette ville. Lui-même a 5,000 voix de majorité dans sa circonscription, et ses collègues, à l'exception de Sir John Stone, ont des majorités variant de 2,000 à 3,000 voix. Cette victoire donne un nouveau prestige à M. Chamberlain. Elle contraste avec la défaite de M. Balfour, et bien des unionistes disent hautement que c'est le héros de Birmingham qui doit être placé à la tête du parti. Cependant ce dernier proclame plus hautement que jamais sa loyauté envers le leader vaincu. Dans un récent discours il a prononcé les paroles suivantes: "En Parlement et hors du Parlement, M. Balfour était notre chef. Maintenant qu'il est hors du Parlement, il est plus que jamais notre chef. Il n'y a pas un homme en qui nous ayons plus de confiance pour nous replacer dans notre ancienne position quand le présent aveuglement du peuple a témoigné notre loyauté dans la prospérité, nous allons lui montrer une loyauté plus grande encore à l'heure de son adverple se sera dissipé. Nous, ses amis et ses partisans, qui lui sité." M. Chamberlain devait bien cela à M. Balfour, car son attitude a puissamment contribué à la chute de ce dernier.

On se demande s'il sera possible de trouver durant les présentes élections, un siège pour le chef vaincu. Il est assez probable, qu'au milieu de la déroute subie par le parti conservateur, on n'exposera pas le leader à une seconde défaite. On attendrait que les élections générales fussent terminées, pour choisir un des sièges les plus sûrs qui resteront au parti unioniste, afin d'y faire élire M. Balfour dans une élection partielle.

A l'heure où nous écrivons, voici quel est le résultat des élections: Libéraux, 228; unionistes, 86; nationalistes, 72; représentants ouvriers, 37. Si cette proportion se maintient jusqu'au

bout, le cabinet Campbell-Bannerman aura une majorité indépendante de tous les autres groupes réunis. (1) Franchement, nous souhaitons qu'il en soit autrement, et que les libéraux soient obligés de compter avec les députés irlandais; car, alors, ceux-ci pourront efficacement s'opposer au rappel de la loi scolaire de 1902, et empêcher le triomphe de l'école neutre en Angleterre. A nos yeux, c'est là une considération d'ordre absolument supérieur et qui prime toutes les autres.

Le gouvernement de Sir Henry Campbell-Bannerman pourra dans tous les cas compter sur une majorité immense. Plusieurs causes peuvent être attribuées à sa victoire. D'abord le sentiment public en Angleterre est encore fortement libre-échangiste. Or le parti libéral était tout entier groupé autour du drapeau du libre échange, tandis que le parti conservateur ou unioniste était divisé sur la question fiscale, et prêtait le flanc aux accusations de protectionnisme. La question du travail chinois dans le Sud-Africain a fait aussi beaucoup de tort aux conservateurs. Enfin le long exercice du pouvoir avait nécessairement affaibli ce parti, et de tous côtés on trouvait un changement désirable.

La question du Home Rule aurait pu nuire au parti libéral dans l'électorat anglais. Mais en dépit des efforts des leaders conservateurs, le ministère a pu la reléguer à l'arrière-plan, et elle ne semble pas être un facteur effectif dans les présentes élections.

La question d'éducation y joue un rôle plus important. Nous avons déjà dit quelle reconnaissance les catholiques, et avec eux tous les partisans de l'école confessionnelle, devaient au cabinet Balfour pour sa loi d'éducation. Mais cette loi est une arme dont ses adversaires se servent maintenant contre lui. Les chefs libéraux rallient à leur bannière tous les non-conformistes, tous les partisans de l'école neutre, en dénonçant violemment la loi scolaire de 1902. Nous lisons à ce sujet dans une correspondance de Londres adressée à *l'Univers*:

“Il est un point sur lequel les diverses fractions du parti li-

[1] Voici quels étaient les chiffres le 25 janvier: 305 libéraux, 126 unionistes, 80 nationalistes, 41 représentants ouvriers.

béral se trouvent à peu près d'accord, c'est celui de leur commune haine de l'enseignement confessionnel. Dans un discours prononcé hier soir à Conway, un des membres du cabinet, M. Lloyd Georges, député gallois et "non-conformiste" enragé, a annoncé qu'un des premiers actes du nouveau gouvernement, si les élections le maintenaient au pouvoir, serait de présenter une loi destinée à renverser l'oeuvre cependant si libérale accomplie en matière scolaire par les derniers cabinets Salisbury et Balfour. Les amis de l'enseignement religieux n'ont donc qu'à se le tenir pour dit. Déjà l'épiscopat catholique a adressé des instructions très précises à tous les électeurs catholiques pour les inviter à exiger des candidats aux prochaines élections des déclarations formelles en faveur du maintien de la loi Balfour de 1902. On veut espérer que les évêques anglicans sinon en corps — ils ne sont pas assez unis pour cela — du moins individuellement tiendront à honneur d'adresser de semblables recommandations à leurs ouailles."

Si le parti libéral tient ses engagements électoraux, les perspectives ne seront pas très brillantes pour les catholiques anglais. Une ère de lutte va s'ouvrir pour eux. La loi de 1902 leur assurait l'enseignement religieux dans leurs écoles, concurrentement avec leur part légitime dans les fonds destinés au soutien des établissements scolaires. Le nouveau gouvernement va probablement proposer le rappel de cette loi. Et les catholiques vont se retrouver alors dans les conditions d'infériorité dont ils ont si longtemps souffert. A ce point de vue, le triomphe du cabinet Bannerman est un événement déplorable, puisqu'il aura pour conséquence la victoire de l'école neutre. On conçoit que les évêques catholiques fassent tous leurs efforts pour éviter ce désastre. Mais le nombre des électeurs catholiques, en Angleterre et en Ecosse, est trop restreint pour qu'ils puissent exercer une influence décisive, à supposer qu'ils s'unissent dans une commune attitude. Quant aux anglicans, sont-ils susceptibles de mettre la question de principe religieux au-dessous de la question de parti?

Le *Catholic Directory* vient de publier une statistique établissant que le nombre des catholiques en Grande-Bretagne et en Irlande est aujourd'hui de cinq millions et demi, soit un

huitième de la population totale. Mais sur ces cinq millions et demi, il y en a environ trois millions quatre cent mille en Irlande seulement, ce qui ne laisse que deux millions cent mille pour la Grande-Bretagne. Ces chiffres sont approximatifs, cependant nous les croyons assez exacts.

La seule chance de salut pour les catholiques serait donc que la majorité du cabinet Bannerman ne fût pas assez forte pour l'emporter sur les conservateurs et les nationalistes irlandais réunis. Dans ce cas ces derniers en votant contre le rappel de la loi Balfour pourraient sauver la situation. Mais, comme nous l'avons déjà dit, les apparences sont que le ministère va être trop fort. S'il commande dans la prochaine Chambre des Communes à 400 partisans dévoués, il pourra faire adopter telle loi qui lui plaira, nonobstant la coalition de toutes les autres sections.

Cependant, malgré le triomphe électoral que remporte en ce moment le parti libéral, des observateurs désintéressés prétendent que son règne ne sera pas de très longue durée. Il renferme certainement deux écoles dont les vues sont divergentes sur de très graves sujets. Au sein même du cabinet par exemple, M. John Morley et M. James Bryce sont des libéraux "home rulers" et anti-impérialistes, tandis que MM. Asquith et Sir Edward Grey sont des libéraux impérialistes et hostiles au "home rule." L'antagonisme entre les deux groupes est latent aujourd'hui. Mais il peut se réveiller au premier jour. Il est certain que les nationalistes irlandais poseront la question du "Home Rule" devant le prochain Parlement, et alors quelle sera l'attitude du ministère? Sir Henry Campbell-Bannerman ne sera-t-il pas exposé à voir se disloquer son cabinet, comme cela arriva à Gladstone, qui était pourtant un leader d'une autre envergure.

* * *

L'élection présidentielle a eu lieu en France le 17 janvier, et M. Fallières, président du Sénat, a été élu à la suprême magistrature par 449 voix contre 371 données à M. Doumer, le président de la Chambre des députés.

Cette élection provoquait naturellement un intérêt passionné en France. Les hommes politiques dont on mentionnait les noms comme candidats possibles étaient MM. Paul Deschanel, Léon Bourgeois, Rouvier, Sarrien, Doumer et Fallières. Mais les deux derniers étaient les plus considérables, et à la fin ce sont eux qui sont restés seuls en présence.

M. Doumer appartenait au groupe radical et fut longtemps inféodé à la politique violente et sectaire du parti ou plutôt des partis qui gouvernent la France depuis six ans. Mais, durant la dernière période du règne de M. Combes, il avait secoué le joug, et fait, à plusieurs reprises, acte d'indépendance, et même d'hostilité envers le ministère jacobin, comme président de la commission du budget. Et, l'année dernière il avait battu, pour la présidence de la Chambre, le candidat des loges et du Bloc, M. Henri Brisson. Cela avait suffi pour le rendre suspect à la coalition radicale-socialiste, dont les chefs et les journaux ne perdaient pas une occasion de l'attaquer. La candidature de M. Doumer à la présidence de la République était devenu leur cauchemar. Jaurès, Clémenceau, Ranc, la *Lanterne*, l'*Action*, l'*Humanité*, etc., la dénonçaient comme un grand péril public. Dans une récente élection sénatoriale, où M. Fallières était candidat, les deux aides de camp de M. Combes, MM. Pelletan et le général André, avaient volé à la rescousse du président du Sénat qu'on disait en danger. Ils avaient adjuré les électeurs de sauver la République en élisant M. Fallières qui, battu, ne pouvait plus barrer à M. Doumer le chemin de l'Elysée. Or M. Doumer, c'était l'ennemi. Il fallait entendre le tonitruant M. Pelletan :

“Si Doumer était élu, — Doumer qui prétend avoir derrière lui tous les partis politiques avec lesquels on peut aisément trafiquer et tous les grands sabres, — ce serait la dictature dont il semble gravir pas à pas les marches; ce serait même la guerre déchaînée avec l'étranger. Or donc pour empêcher M. Doumer de donner libre cours à ses desseins et à son ambition, il est nécessaire que dans tous les départements une pensée d'union guide les bons républicains et qu'à l'occasion notamment des élections prochaines, les citoyens comprennent et sachent accomplir leur devoir.”

Et l'illustre général André, l'homme aux fiches et à la gifle Syveton, ne se montrait pas moins alarmé. " Il est question, s'écriait-il, de M. Doumer pour la première magistrature; jamais plus grand danger n'a menacé la France." Il n'y allait pas de main morte, le vaillant général!

M. Fallières fut réélu dans le département de Lot-et-Garonne, et à la rentrée des Chambres, il fut également réélu président du Sénat à une forte majorité. En même temps, M. Doumer était réélu président de la Chambre, mais à une faible majorité. Avant l'ajournement de décembre, les blocards avaient fait un effort suprême pour l'écarter du fauteuil. Ils avaient essayé de faire adopter un règlement décrétant que l'élection du président de l'assemblée se ferait au scrutin public au lieu du scrutin secret. De cette manière ils comptaient évincer M. Doumer, parce qu'au scrutin secret un bon nombre de membres appartenant ostensiblement au Bloc, par intérêt ou par crainte, s'en détachaient à la faveur du voile qui cachait leur vote. Mais leur manoeuvre échoua, le scrutin public fut maintenu, et le 9 janvier M. Doumer fut réélu président de la Chambre. Toutefois il ne l'emporta que de 18 voix, lorsqu'il avait eu précédemment une majorité de 25. Et ce demi-succès parut d'un mauvais augure pour ses chances dans la lutte plus importante du 17 janvier, dont l'enjeu était le premier poste de l'Etat.

Le président de la République est élu par les deux Chambres réunies en Congrès à Versailles. Pour qu'un candidat soit élu au premier tour du scrutin, il lui faut réunir la majorité absolue des membres présents. Il en est de même au second tour. Ce n'est qu'au troisième tour que la majorité relative suffit. Il y a en France 300 sénateurs et 591 députés, de sorte que, si tous les membres des deux Chambres étaient présents, le Congrès compterait 891 membres. Mais l'autre jour le nombre des congressistes était de 848. Il était de 827 seulement quand M. Loubet fut élu. M. Fallières ayant obtenu 449 voix au premier tour, lorsque la majorité absolue n'était que de 425, il a été déclaré élu.

Le nouveau président de la France est un homme de valeur moyenne. Il sera comme son prédécesseur, un instrument docile des sectaires et des jacobins dont il est l'élu. Voici ce que l'*Univers* disait de lui, un mois avant son élection :

“Décidément, la candidature Fallières se dessine.

“Du jour où M. Combes a compris qu’il n’avait aucune chance à la succession de M. Loubet, l’ancien président du conseil a patronné ouvertement le président du Sénat.

“Mais, avant de passer du Luxembourg à l’Elysée, au moins faut-il que M. Fallières se maintienne au Luxembourg. Or, il paraît que le sénateur de Lot-et-Garonne, qui est soumis au renouvellement de janvier, subit en ce moment un redoutable assaut dans son département.

“M. Combes a donc appelé ses amis à la rescousse.

“Et l’on annonce aujourd’hui que les deux principaux lieutenants de l’apostat vont donner de leur personne.

“M. Fallières ira se montrer aux populations gasconnes, encadré de... MM. André et Pelletan.

“Voilà donc l’opinion publique avertie! En voyant les protecteurs du candidat, elle saura quels seraient les géoliers du président.

“La présidence Fallières serait la réorganisation des nenes et le désorganisation de la défense nationale.”

Sans offrir de garanties bien solides aux partisans de la liberté religieuse, M. Doumer aurait été moins mauvais que M. Fallières. Que ce soit par ambition ou autrement, il a eu l’énergie de rompre avec le Bloc, et c’était un bon point en sa faveur. Il vient de publier un livre intitulé le *Livre de mes fils*, qui contient de très belles pages sur la patrie et le patriotisme. En voici quelques extraits :

“La foi dans la Patrie est la condition d’existence d’un peuple.

“Plus elle est profonde et vive, et plus le peuple est grand.

“Celui qui n’aime pas d’un amour passionné la patrie, toutes les choses hautes et belles qu’elle représente, le passé de ses aïeux, l’avenir de ses enfants, la force de sa race, est sur la pente de la décadence et s’achemine vers sa fin... ”

“Les peuples modernes, la France surtout, hélas! ont aujourd’hui leurs sophistes. Ils prêchent un cosmopolitisme dissolvant qui détruirait, si l’on n’y prenait garde, et le patriotisme et la patrie elle-même.

“Qu’on les écoute, et c’en est fait de nous.

“La décomposition intérieure ou l’invasion étrangère, l’une et l’autre peut-être, mettraient fin à notre existence nationale.

“La race glorieuse, dont nous serions les fils indignes, finirait dans le déshonneur.

“Non, non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas.

“Nous avons assez de clarté dans l’esprit, assez de sang dans les veines pour nous défendre contre tout ce qui nous menace et s’efforce de nous détruire.

“Les ennemis du patriotisme et les ennemis de la patrie trouveront en face d’eux un peuple qui ne veut pas mourir, qui est resté clairvoyant et fort.

“Le patriotisme est une vertu intangible dans la nation de Jeanne d’Arc.”

Voilà un très noble langage, et qui montre que, malgré ses antécédents radicaux, M. Doumer aurait pu parfois dignement parler au nom de la France.

M. Fallières est âgé de soixante-cinq ans. Né à Mézin (Lot-et-Garonne), toute la première partie de sa carrière eut pour théâtre le Midi. Il avait adopté la profession légale, pratiqua comme avocat au barreau de Nérac et fut maire de cette petite ville pendant quelque temps. En 1876, il fut élu député de cet arrondissement, et alla siéger à la Chambre dans le groupe de la gauche républicaine. Comme la plupart des méridionaux il était doué d’une grande facilité de parole, et se fit remarquer dans plusieurs débats. A la retraite de M. Duclerc en 1883 il fut appelé à le remplacer comme premier ministre; mais son cabinet ne dura pas un mois. Il fit partie du second cabinet de Jules Ferry et démissionna avec ses collègues en 1885. En 1887 il entra dans le cabinet de M. Rouvier, et fit encore partie, à diverses reprises, de plusieurs combinaisons ministérielles. Il était président du Sénat depuis cinq ou six ans.

* * *

C’est donc sous Fallières, *sub Falliere*, que le divorce de la France avec l’Eglise va être consommé. Déjà se préparent les procédures préliminaires. Un règlement d’administration vient d’être promulgué pour l’inventaire des biens ecclésiastiques. Il comporte immédiatement une illégalité flagrante. La

loi de séparation dit que cet inventaire sera fait par les agents de l'administration des domaines, tandis que le décret déclare que le directeur des domaines désignera les agents chargés de cette tâche, et pourra commissionner des agents auxiliaires. Or la loi ne lui donne pas ce droit. Mais on en verra probablement bien d'autres. Les évêques ont défendu aux curés de laisser inventorier le contenu des tabernacles où réside la majesté voilée de notre Dieu.

Les sectaires oseront-ils passer outre? Quant à la mise en opération de la loi, les catholiques de France attendent le mot d'ordre de Rome. Le Saint-Père n'a pas encore parlé publiquement. Et il est bien difficile de prévoir quelle direction il va donner. Nous avons indiqué, dans notre dernière chronique, les deux courants divergents qui se manifestent parmi les catholiques français, et que la parole pontificale rapprochera et fera couler dans le même lit. Parmi ceux qui désirent voir le Saint-Père repousser la loi, figure au premier rang le comte de Mun. Pour la première fois depuis bien longtemps, le grand orateur a pu prononcer un discours au banquet qui a couronné le Congrès de l'Action libérale populaire, le 19 décembre. Et nous extrayons de ce discours le passage suivant :

“La loi qui s'affuble du nom menteur de séparation est plus odieuse encore que cette constitution civile qui, pourtant, a laissé dans l'histoire une trace de sang.

“ Celle-ci était le schisme, celle-là est l'apostasie.

“ Toutes deux ont voulu, pour asservir l'Eglise, la laïciser, l'une par l'élection des évêques et des curés, l'autre par l'organisation civile des associations culturelles. s

“ Mais la Constitution de 1891 entendait, du moins, maintenir la religion chrétienne: la loi de séparation a pour but avoué de la détruire.

“ J'entends dire qu'il faut conseiller aux catholiques l'essai loyal de cette mortelle expérience. Je n'y consentirai pas, pour ma part. (Applaudissements).

“ On ne fait pas l'essai loyal de l'apostasie; on ne fait pas l'essai loyal de la haine contre Dieu. Ce n'est pas cela, soyez-en sûr, que le Pape nous demandera. (Double salve d'applaudissements.) Mais qu'il nous ordonne d'ignorer la loi, comme

j'ose le souhaiter, ou qu'il nous commande de la subir: dès qu'il aura parlé, il sera obéi par tous les catholiques de France. (Applaudissements prolongés)."

Ainsi donc le comte de Mun souhaite que Pie X ordonne aux catholiques de France d'ignorer la loi. Par contre, nous avons vu que l'abbé Gayraud semble espérer le contraire. Quelle heure navrante que celle où des hommes dévoués à la religion et à l'Eglise diffèrent aussi formellement sur l'attitude qu'il faut prendre au milieu de la crise présente! Mais aussi quel bonheur qu'il y ait à Rome une autorité souveraine dont la parole ait le pouvoir de faire la lumière dans les esprits et l'union dans le coeur!

Le Saint-Siège vient de publier un Livre Blanc sur toutes les difficultés survenues depuis quelques années entre la France et l'Eglise. C'est un volume de 300 pages in-8vo, dont voici le titre: *La Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France. — Exposé et documents.* Il est publié en italien, mais il y a une traduction française officielle. Ce livre est divisé en deux parties. La première, comme l'indique le sous-titre du volume, est un exposé en neuf chapitres, suivis d'un appendice. Les chapitres traitent des sujets suivants: I.—Politique séparatiste. II. — Suppression des congrégations religieuses non autorisées. III. — Suppression de l'enseignement congréganiste et des congrégations religieuses autorisées. IV. — Concordat et Articles organiques. V. — Relations entre l'Eglise et la troisième République française. VI. — La question du *Nobis nominavit*. VII. — Nominations aux évêchés vacants. VIII. — Visite du président de la République à Victor-Emmanuel III à Rome. IX. — Question de Laval et de Dijon. La deuxième partie contient quarante-sept documents, parmi lesquels plusieurs sont inédits, tels qu'une lettre de Léon XIII à M. Loubet, datée du 23 mars 1900, etc., etc. Comme l'indique la préface, ce Livre Blanc a pour objet de démontrer que la responsabilité de la rupture et de la séparation ne revient pas au Saint-Siège. Dans les circonstances présentes cette publication est de la plus haute importance; toute la presse l'a commenté.

L'honorable Raymond Préfontaine, ministre de la marine et des pêcheries est mort à Paris le jour de Noël. Il était âgé de 55 ans. Il était entré jeune dans la politique, et avait siégé d'abord dans la Législature de Québec, de 1875 à 1881, comme représentant de comté de Chambly. Il s'occupa longtemps des affaires municipales de Montréal, et fut maire de cette ville. Il entra dans la politique fédérale en 1886, et représenta le comté de Chambly dans la Chambre des Communes jusqu'en 1896. Il devint ensuite député pour la division de Maisonneuve. Aux élections de 1900 il fut élu dans deux circonscriptions, Maisonneuve et Terrebonne. A la sortie de M. Tarte du cabinet fédéral en 1902, il entra dans le gouvernement Laurier comme ministre de la marine.

Ce n'est ni le lieu ni le temps de porter un jugement d'ensemble sur la carrière du défunt. Elle a été souvent critiquée avec une légitime sévérité. Mais les adversaires de M. Préfontaine eux-mêmes lui reconnaissent des qualités réelles, dont les plus incontestables étaient la bienveillance, la serviabilité, la fidélité à ses amis. Les circonstances dans lesquelles il est mort, loin de sa famille et de son pays, ont provoqué autour de son cercueil un exceptionnel mouvement de sympathie; de grands honneurs ont été rendus en France à sa dépouille mortelle, et l'Angleterre a envoyé un de ses puissants cuirassés pour le transporter à travers l'océan.

Son successeur n'a pas encore été choisi par Sir Wilfrid Laurier.

* * *

La session de notre Législature provinciale s'est ouverte le 18 de ce mois. Le discours du Trône n'annonce aucune mesure spécialement importante.

Thomas Chapais.

Québec, 20 janvier 1906.